



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

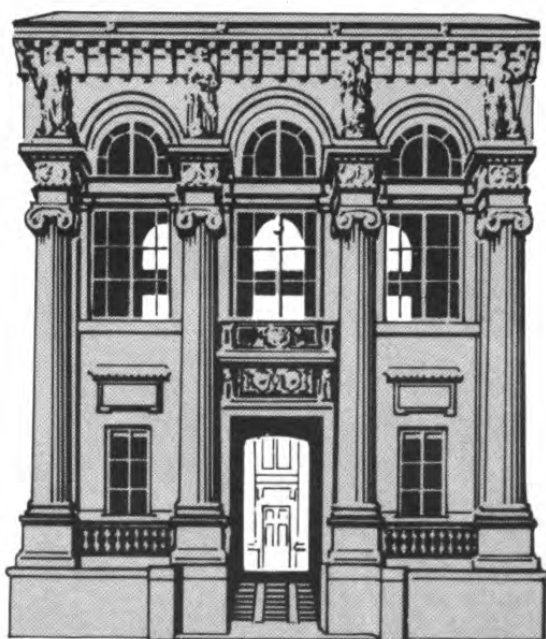
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



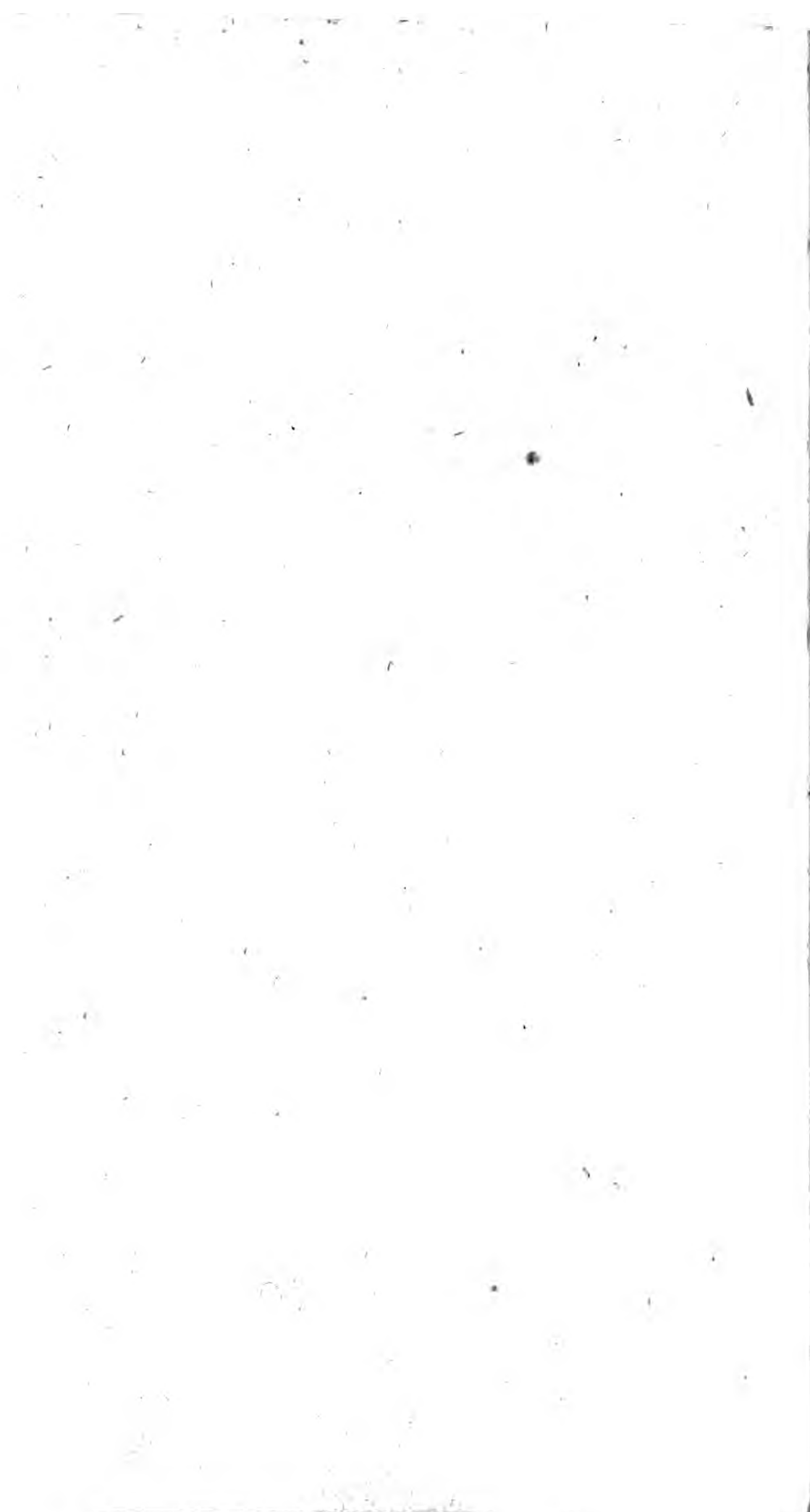
ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 1984

VOLTAIRE FOUNDATION FUND





100



ŒUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE
DU FRÉNY¹

Tome cinquième.

03170

1910

1910

1910

1910

ŒUVRES

DE MONSIEUR

RIVIERE

DU FRENAY.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,
à la Science.

M. D C C. X X X I.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



16 OCT 1989

OXFORD UNIVERSITY LIBRARY



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce
cinquième Volume.



LES AMUSEMENS SERIEUX

ET COMIQUES.

PREMIER AMUSEMENT.

P Réface sur la vanité & l'em- barras des Auteurs dans une Pré- face,	page 1
<i>Le Monde ;</i>	6

II. AMUSEMENT.

<i>Le Voyage du Monde, la Cour ;</i>	7
Tome V.	a

T A B L E.

III. AMUSEMENT.

<i>Paris,</i>	12
---------------	----

IV. AMUSEMENT.

<i>Le Palais ;</i>	16
<i>Définition de la chisanne & de la justice,</i>	17
<i>Avantures d'une Comtesse sollici- teuse,</i>	20

V. AMUSEMENT.

<i>L'Opera ;</i>	22
------------------	----

VI. AMUSEMENT.

<i>Les Promenades,</i>	25
<i>Définition des Femmes,</i>	27
<i>La Médisance,</i>	30
<i>La Galanterie,</i>	37

T A B L E,

VII. AMUSEMENT.

<i>Le Mariage ;</i>	38
<i>Le Veuvege ,</i>	45

VIII. AMUSEMENT.

<i>L'Université ,</i>	49
<i>La Géometrie & les Systèmes ;</i>	50

IX. AMUSEMENT.

<i>La Faculté de Medecine ;</i>	53
---------------------------------	----

X. AMUSEMENT.

<i>Le Jeu ;</i>	55
<i>Fragment d'une Lettre Siamoise ,</i>	57
<i>Des Academies ,</i>	60
<i>Divers Pays dans Paris ,</i>	61 & suiv.

T A B L E

XI. AMUSEMENT.

<i>Le Cercle de Cour & Bourgeois ,</i>	63
<i>Du Sçavoir-vivre ,</i>	100
<i>Conclusion du Siamois ,</i>	101

XII. AMUSEMENT.

<i>Le Public ,</i>	102
<i>Conclusion du Siamois ,</i>	108

LE Puits de la Vérité.

<i>Avertissement ,</i>	111
<i>L'ancienne Gaule ,</i>	115
<i>Origine de Francianne & de Glorieuse ;</i>	117
<i>La Vérité ;</i>	119
<i>Epitaphe de la Vérité ;</i>	120
<i>Le Druide Gaulois ,</i>	121
<i>Le Druide Gascon & le Palais des</i>	

T A B L E

<i>Gasconnades,</i>	123
<i>Phorbas Chef des Etrangers,</i>	125
<i>Hérodotes Chef du Parti Gaulois ;</i>	126
<i>Conférence d'Hérodotes & de Phorbas ,</i>	127 & suiv.
<i>Visite de Francianne & d'Hérodotes au Druide Gaulois ,</i>	129
<i>Conférence de Phorbas & de Faustin ;</i>	132
<i>Visite de Faustin au Druide Gascon ;</i>	134
<i>Visite de Faustin à Francianne & à Glorieuse ,</i>	138 & suiv.
<i>La Babillarde , Avanture ,</i>	141
<i>Vers sur l'Avanture de la Babillarde ,</i>	146
<i>Le Tais-toi , Vaudeville ,</i>	148
<i>Assemblée des Gaulois pour l'Élection de la Reine ,</i>	149

T A B L E:

<i>Interruption de l'Assemblée,</i>	157
<i>Herodates & Faustin sont nommés pour combattre l'un contre l'autre,</i>	158
<i>Faustin consulte le Druide Gascon;</i>	159 & suiv.
<i>Combat d'Herodates & Faustin,</i>	162
<i>Epreuve des Princesses,</i>	163
<i>Bouteilles d'eau de Vérité,</i>	170
<i>Chanson,</i>	177
<i>Rondeau Gaulois,</i>	179
<i>Les Jugemens,</i>	182
<i>Accommodement du Meusnier & du Fruitier,</i>	183
<i>Histoire de Roger & de Marianne;</i>	187
<i>Epitaphe du Vieillard,</i>	195
<i>Fourbe du Druide Gascon & sa Mort,</i>	197
<i>Herodates amene le Druide Gaulois;</i>	201

T A B L E.

<i>Le Druides dissipe l'obscurité de la roche,</i>	202
<i>El couronne Francianne,</i>	203
<i>Herodates défait les ennemis, fait la paix & épouse Francianne,</i>	206
<i>Divertissement,</i>	207
<i>Suite du Puits de la Vérité,</i>	218
<i>Les Vapeurs, Histoire,</i>	219
<i>Maximes aux Maris imprudens,</i>	230
<i>In vino veritas, Histoire,</i>	235
<i>Couplets sur ce Proverbe, in vino ve- ritas,</i>	241
<i>Le Poète & l'Intendant, Histoire,</i>	247
<i>Les Amis de Cour, Histoire,</i>	257
<i>Le Vieillard & ses deux Filles ; Histoire,</i>	259
<i>Avantures du Baron Auvergnac, & d'une Comtesse,</i>	267

T A B L E.

PARALLELE D'HOMERE ET DE RA-	
BELAIS,	273
REFLEXION SUR LA TRAGEDIE DE	
RHADAMISTE ET DE ZENOBIE,	345
PARALLELE DU BOUCLIER D'ACHILLE	
DANS HOMERE ET M. DE LA	
MOTTE,	358
REPONSE AU MERCURE DE TREVoux,	
	364

Fin de la Table.

OEUVRES



OEUVRES MÉLÉES.



LES AMUSEMENS SERIEUX
ET COMIQUES.

PREMIER AMUSEMENT.

P R E F A C E.



Le titre que j'ai choisi, me met en droit de faire une Préface aussi longue qu'il me plait; car une longue Préface est un véritable amusement.

J'en ai pourtant vu de très-nécessaires pour l'intelligence du Livre; mais la plû-
Tome V. *A*

2 AMUSEMENS

Part, au lieu de mettre l'Ouvrage en jour, n'y mettent que la vanité de l'Ouvrier.

Un bon Général d'Armée est moins embarrassé à la tête de ses troupes, qu'un mauvais Auteur à la tête de ses écrits. Celui-ci ne sçait quelle contenance tenir ; s'il fait le fier, on se plaît à rabattre sa fierté ; s'il affecte de l'humilité, on le méprise ; s'il dit que son sujet est merveilleux, on n'en croit rien ; s'il dit que c'est peu de chose, on le croit sur sa parole : ne parlera-t-il point du tout de son ouvrage ? la dure nécessité pour un auteur !

Je ne sçai si mon Livre réussira ; mais si on s'amuse à le critiquer, on se fera amusé à le lire, & mon dessein aura réussi.

J'ai donné aux idées qui me sont venues, le nom d'Amusemens : ils seront sérieux ou comiques, selon l'humeur où je me suis trouvé en les écrivant ; & selon l'humeur où vous serez en les lisant, ils pourront vous divertir, vous instruire, ou vous ennuyer.

L'autre jour un de ces esprits forts qui croient que c'est une foiblesse de rire, trouva un de mes exemplaires sous sa main : à l'ouverture du livre, il fronça le sourcil ; que je suis indigné de ce titre,

SERIEUX ET COMIQUES. 7

l'écria-t-il d'un ton chagrin ! n'est-ce pas profaner le sérieux, que de le mêler avec du comique ? quelle bigarure !

Cette bigarure, lui répondis-je, me paroît assez naturelle : si l'on examine bien les actions & les discours des hommes, on trouvera que le sérieux & le comique y sont fort proches voisins. On voit sortir de la bouche d'un bon comique, les maximes les plus sérieuses ; & tel qui affecte d'être toujours sérieux, est plus comique qu'il ne pense.

Mon homme poussa plus loin sa remontrance ; n'avez-vous point de honte, continua-t-il, de faire imprimer des Amusemens ? ne sçavez-vous pas que l'homme est fait pour s'occuper, & non pas pour s'amuser ? à cela voici ma réponse.

Tout est amusement dans la vie ; la vertu seule mérite d'être appelée occupation : S'il n'y a que ceux qui la pratiquent, qui se puissent dire véritablement occupés, qu'il y a de gens oisifs dans le monde !

Les uns s'amuseut par l'ambition, les autres par l'intérêt, les autres par l'amour ; les hommes du commun par les plaisirs, les grands hommes par la gloire, & moi

4. AMUSEMENS

je m'amuse à considérer que tout celan'est qu'amusement.

Encore une fois, tout est amusement dans la vie ; la vie même n'est qu'un amusement, en attendant la mort.

Voilà du sérieux, j'en ai promis ; mais passons vite au comique.

Je voudrois écrire, & je voudrois être original : voilà une idée vraiment comique, me dira ce sçavant traducteur, & je trouve fort plaisant que vous vous aviez de vouloir être original en ce tems-ci ; il falloit vous y prendre dès le tems des Grecs ; les Latins même n'ont été que des copies.

Ce discours me décourage. Est-il donc vrai qu'on ne puisse plus rien inventer de nouveau ? plusieurs Auteurs me le disent : si Monsieur de la Roche-Foucault & Monsieur Pascal me l'eussent dit, je le croirois.

Celui qui peut imaginer vivement, & qui pense juste, est original dans les choses mêmes qu'un autre a pensées avant lui ; par le tour naturel qu'il y donne, & par l'application nouvelle qu'il en fait, on juge qu'il les eût pensées avant les autres, & les autres ne fussent venus qu'après lui.

SERIEUX ET COMIQUES.

Les pensées de Monsieur de la Roche-Foucault & de Monsieur Pascal, sont autant de brillans d'esprit, mis en œuvre par le bon goût, & par la raison: à force de les retailer pour les déguiser, les petits Ouvriers les ternissent; mais tout ternes qu'ils sont, on ne laisse pas de les reconnoître; & ils effacent encore tous les faux brillans qui les environnent.

Ceux qui dérobent chez les Modernes s'étudient à cacher les larcins; ceux qui dérobent chez les Anciens, en font gloire. Mais pourquoi ces derniers méprisent-ils tant les autres? Il faut encore plus d'esprit pour bien déguiser une pensée de Pascal, que pour bien traduire un passage d'Horace.

Après cela je conviens que quelque génie qu'on ait, il est impossible de bien écrire pour son siècle, qu'après s'être formé l'esprit sur les Anciens, & le goût sur les Modernes.

Cela ne suffit pas, s'écrie mon Sçavant, il faut être tout plein de l'antiquité, il faut travailler à force d'érudition, il faut puiser dans les sources. Je vous entens, il faut piller, vous ne l'osez dire; hé bien,

A M U S E M E N S

je le dis pour vous, il faut piller; mais je ne pillerai ni dans les Livres anciens, ni dans les Livres modernes; je ne veux piller que dans le Livre du Monde.

Le Monde est un Livre ancien & nouveau : de tous tems l'homme & ses passions en ont fait le sujet; ses passions y sont toujours les mêmes; mais elles y sont écrites différemment, selon la différence des siècles; & dans un même siècle chacun les lit différemment, selon le caractère de son esprit, & l'étendue de son génie.

Ceux qui ont assez de talent pour bien lire dans le Livre du Monde, peuvent être utiles au Public, en lui communiquant le fruit de leur lecture; mais ceux qui ne savent le monde que par les Livres, ne le savent point assez pour en faire des leçons aux autres.

Quelle différence entre ce que les Livres disent des hommes, & ce que les hommes font!

Si le monde est un Livre qu'il faut lire en original, on peut dire aussi que c'est un pays, qu'on ne peut ni connoître, ni faire connoître aux autres, sans y avoir voyagé soi-même. J'ai commencé ce voyage

SERIEUX ET COMIQUES. 7

bien jeune ; j'ai toujours aimé à faire des reflexions sur tout ce que j'y ai vû ; je me suis amusé à faire ces reflexions ; je m'amuse à les écrire ; je souhaite que vous vous amusiez à les lire.

II. AMUSEMENT.

LE VOYAGE DU MONDE.

Il n'y a guères d'amusement plus agréable, ni plus utile que le voyage : si quelqu'un veut voyager avec moi par le monde, c'est-à-dire parcourir à peu près tous les états de la vie, qu'il me suive ; je vais en faire une relation en stile de voyage : cette figure m'est venuë naturellement, je la suivrai.

Par où commencer ce grand voyage ? que de païs se presentent à mon imagination ! celui de tous qui peut donner les plus fines leçons de la science du monde, c'est la Cour : arrêtons-nous-y un moment.

L A C O U R.

La Cour est un païs très-amusant. On y respire le bon air ; les avenues en sont éiantes, d'un abord agreable, & aboutif.

8 AMUSEMENS

sent toutes à un seul point.

La fortune de Cour paroît nous attendre au bout d'un grand chemin ouvert à tout le monde ; il semble qu'on ait qu'à y mettre le pied pour parvenir : cependant on n'arrive à ses fins , que par des chemins couverts & de traverse , disposez de maniere , que la voye la plus droite n'est pas toujours la plus courte.

Je ne sçai si le terrain de la Cour est bien solide ; j'ai vû des nouveaux débarqués y marcher avec confiance ; & de vieux routiers n'y marcher qu'en tremblant.

C'est un terrain haut & bas , où tout le monde cherche l'élevation : mais pour y arriver , il n'y a qu'un seul sentier ; & ce sentier est si étroit , qu'un ambitieux ne sçauroit y faire son chemin sans renverser l'autre.

Le malheur est que ceux qui sont sur leurs pieds , ne relevent guères ceux qui sont tombez ; car le genie des Courtisans , c'est de ne rien donner à ceux qui ont besoin de tout , & de donner tout à ceux qui n'ont besoin de rien.

Malgré les difficultez qui se rencontrent en ce país , on y valoin quand on est con-

SERIEUX ET COMIQUES 9

duit par le vrai mérite; la difficulté, c'est de le faire distinguer. Il y en a tant de faux! Celui même qui s'y connoît le mieux s'y trouve quelquefois bien embarrassé : tel pour échapper à son discernement, se couvre d'une recommandation étrangere, & ne paroît qu'à l'abry d'un patron; en sorte qu'un homme est toujours caché derrière un autre homme.

On annonce un nouveau venu on le prône, on dispose tout pour lui; & sans lui, il n'agit ni ne parle; c'est un homme sage, dit-on: en effet, il y a de la sagesse dans sa modestie & dans son silence; car pour peu qu'il eût agi ou parlé, on eût connu qu'il n'est qu'un sot.

C'est ainsi que l'habileté des uns fait la fortune des autres: & si quelqu'un brille par son propre mérite, aussi-tôt pour en offusquer l'éclat, la médifance élève ses plus épais nuages, & l'envie ses plus noires vapeurs; en sorte que la vertu ne paroît plus vertu, le vice ne paroît plus vice, tout est confondu. Dans cette affreuse obscurité le soleil paroît, penetre tout, voit & fait voir les objets tels qu'ils sont: c'est alors que l'on rend justice, c'est alors qu'on peut dire que l'honnête homme est

heureux quand on s'en ressouvient & le scelerat quand on l'oublie.

En voyageant dans le païs de la Cour , j'ai remarqué que l'oïfiveté regne parmi ses habitans : Je ne parle que du peuple , car les grands , & ceux qui travaillent à le devenir , ont des affaires de reste : le manège de Courtisan est un travail plus pénible qu'il ne paroît.

A l'égard des subalternes , ramper & demander , c'est tout leur manège , & leurs longs services font tout leur mérite.

J'excepte quelques Officiers , qui sans bassesse & sans manège , bornent leur ambition à bien servir le Maître , & vivent tranquilles dans cette médiocrité d'état où l'on n trouve ordinairement le vrai mérite.

Dans cet état médiocre que je mets entre le peuple & les grands Seigneurs , on peut être poli sans fourberie , & franc sans grossiereté ; on peut n'avoir ni la bassesse du peuple , ni la hauteur des Grands : en un mot , on peut être ce qu'on appelle un galant homme.

En faisant le portrait d'un galant homme de condition médiocre , je ferois insensiblement celui d'un grand Seigneur aimable.

SERIEUX ET COMIQUES. 11

ble ; tant il est vrai que malgré la différence du rang , un honnête homme ressemble toujours à un honnête homme.

Les Courtisans de la première classe , sacrifient tous également leur vie & leur repos ; les uns , par principe d'honneur & de vertu se sacrifient parce qu'ils sont utiles à la Cour ; les autres , parce que la Cour leur est utile.

Ces derniers sont les plus acharnez à la fortune : j'en ai connu un , qui à soixante & quinze ans commençoit à prendre des mesures pour se retirer. J'ai beaucoup travaillé , disoit-il , & je n'ai travaillé que pour avoir le moyen de vivre en repos ; j'espère bien me reposer dans quelques années. Je dirois volontiers que ceux de ce caractère travaillent jusqu'à la mort , pour se reposer le reste de leur vie.

Quoique le Courtisan & le *petit-Maitre* soient d'un même païs , ils ont néanmoins des mœurs toutes différentes.

Le Courtisan s'étudie à cacher son dérèglement sous des dehors reglez.

Le *petit-Maitre* fait vanité de paroître encore plus déreglé qu'il n'est.

L'un pense beaucoup avant que de parler ; l'autre parle beaucoup , & ne pense guères.

L'un court après la fortune ; l'autre croit que la fortune doit courir après lui.

Les Courtisans caressent ceux qu'ils méprisent ; leurs embrassades servent à cacher leur mépris ; quelle dissimulation ! les *petits-Maitres* sont plus sinceres ; ils ne cachent ni leur amitié , ni leur mépris : la maniere dont ils vous abordent tient de l'un & de l'autre ; & leurs embrassades sont ordinairement moitié caresses , moitié coups de poing.

Le langage courtisan est uniforme , toujours poli , flatteur , insinuant : le langage *petit-Maitre* est haut & bas ; mêlé de sublime & de trivial , de politesse & de grossiereté.

En sortant de la Cour , entrons dans Paris ; nous y trouverons de quoi nous y amuser long-tems ; la vie d'un homme ne suffit pas pour en achever le voyage.

III. A M U S E M E N T.

P A R I S.

Paris est un monde entier ; on y découvre chaque jour plus de païs nouveaux & de singularitez surprenantes , que dans tout le reste de la terre : on distingue dans

SERIEUX ET COMIQUES: 13

les Parisiens seuls , tant de nations , de mœurs & de coùtumes differentes , que les Habitans mêmes en ignorent la moitié. imaginez-vous donc combien un Siamois y trouveroit de nouveautez surprenantes ; quel amusement ne seroit-ce point pour lui , d'examiner avec des yeux de voyageur , toutes les particularitez de cette ville ? Il me prend envie de faire voyager ce Siamois avec moi ; ses idées bigeares & figurées me fourniront sans doute de la varieté , & peut-être de l'agrément.

Je vais donc prendre le genie d'un voyageur Siamois , qui n'auroit jamais rien vû de semblable à ce qui se passe dans Paris : nous verrons un peu de quelle maniere il sera frappé de certaines choses que les préjuges de l'habitude nous font paroître raisonnables & naturelles.

Pour diversifier le stile de ma relation , tantôt je ferai parler mon voyageur , tantôt je parlerai moi-même : j'entrerai dans les idées abstraites d'un Siamois ; je le ferai entrer dans les nôtres : enfin , supposant que nous nous entendons tous deux à demi mot , je donnerai l'effor à mon imagi-

nation & à la sienne. Ceux qui ne voudront pas prendre la peine de nous suivre , peuvent s'épargner celle de lire le reste de ce Livre ; mais ceux qui cherchent à s'amuser , doivent un peu se prêter au caprice de l'Auteur.

Je suppose donc que mon Siamois tombe des nuës , & qu'il se trouve dans le milieu de cette cité vaste & tumultueuse , où le repos & le silence ont peine à régner pendant la nuit même ; d'abord le cahos bruyant de la ruë Saint Honoré l'étourdit & l'épouvante , la tête lui tourne.

Il voit une infinité de machines différentes que des hommes font mouvoir ; les uns sont dessus , les autres dedans , les autres derrière : ceux-ci portent , ceux-là sont portez ; l'un tire , l'autre pousse ; l'un frappe , l'autre crie ; celui-ci s'enfuit , l'autre court après. Je demande à mon Siamois ce qu'il pense de ce spectacle ; j'admire & je tremble , me répond-il ; j'admire que dans un espace si étroit , tant de machines & tant d'animaux dont les mouvemens sont opposés , ou differens , soient ainsi agitez sans se confondre ; se démêler d'un tel embarras , c'est un chef-d'œuvre de l'adresse des François.

SERIEUX ET COMIQUES. 15

Mais leur temerité me fait trembler , quand je vois qu'à travers tant de roües , de bêtes brutes & d'étourdis , ils courent sur des pierres glissantes & inégales , où le moindre faux pas les met en peril de mort.

En voyant votre Paris , continuë ce voyageur abstrait , je m'imagine voir un grand animal , les ruës sont autant de veines où le peuple circule : quelle vivacité que celle de la circulation de Paris ! Vous voyez , lui dis-je , cette circulation qui se fait dans le cœur de Paris ; il s'en fait une encore plus petillante dans le sang des Parisiens : ils sont toujours agitez , & toujours actifs ; leurs actions se succedent avec tant de rapidité , qu'ils commencent mille choses avant que d'en finir une , & en finissent mille autres avant que de les avoir commencées.

Ils sont également incapables & d'attention & de patience : rien n'est plus prompt que l'effet de l'oüïe & de la vûë , & cependant ils ne se donnent le temps ni d'entendre ni de voir.

Les Parisiens n'ont de veritable attention , que sur le plaisir , & sur la commo-

dité ; ils y raffinent tous les jours : quel raffinement de commodité n'a-t-on point inventé depuis peu ! les logemens , les meubles , les voitures , la société , tout y est commode , jusques à l'amour.

Mais commençons à entrer dans le détail de Paris ; vous y verrez plus distinctement que dans le general , la singularité de cette Ville , de ses Habitans , & de leurs mœurs.

I V. A M U S E M E N T.

L E P A L A I S.

Dans le milieu de Paris s'éleve un superbe édifice ouvert à tout le monde , & cependant presque fermé par l'affluence des gens qui s'empresent d'y entrer & d'en sortir.

On monte par plusieurs degrez dans une grande salle , où mon Siamois est étonné de voir dans un même lieu les hommes amusez d'un côté par des *Babioles* , & de l'autre occupez par la crainte des Jugemens d'où dépendent toutes les destinées.

Dans cette Boutique on vend un ruban ; dans l'autre Boutique on vend une

terre

SERIEUX ET COMIQUES. 17

terre par decret : vous entendez à droit la voix argentine d'une jolie Marchande, qui vous invite d'aller à elle; & à gauche la voix rauque d'un Huissier qui fait ses criées : quel contraste !

Pendant que le Voyageur fait ses réflexions sur cette bizarrerie, il est épouvanté par la lugubre apparition d'une multitude de têtes noires & cornuës, qui forment en se réunissant un monstre épouvantable, qu'on appelle chicanne; & ce monstre mugit un langage si pernicieux, qu'un seul mot suffit pour désoler des familles entières.

A certaines heures réglées, il paroît un homme grave & intrépide, dont l'aspect seul fait trembler, & dompte ce monstre; Il n'y a point de jour qu'il n'arrache de sa gueule beante quelque succession à demi dévorée.

La chicanne est plus à craindre que l'injustice même. L'injustice, ouverte en nous ruinant, nous laisse au moins la consolation d'avoir droit de nous plaindre; mais la chicanne par ses formalitez nous donne le tort en nous étant nôtre bien.

La justice est, pour ainsi dire, une bel-

le Vierge, déguisée & produite par le Plaideur, poursuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat, & deffenduë par le Juge.

Nous voilà déjà dans les digressions & me dira le Critique. Le Critique a tort, car les digressions sont précisément de mon sujet, puisqu'elles sont des amusemens. Cela est si vrai, que je vais continuer.

Par forme de digression, je vous avertis que dans tous les endroits de mon voyage où le Siamois m'embarassera, je le quitterai comme je viens de faire pour m'amuser dans mes reflexions, sauf à le reprendre quand je m'ennuyeraï de voyager seul. Je prétens quitter aussi l'idée de voyage toutes les fois qu'il m'en prendra fantaisie : car bien loin de m'assujettir à suivre toujours une même figure, je voudrois pouvoir à chaque periode changer de figure, de sujet, & de stile, pour ennuyer moins les lecteurs du tems ; car je sçais que la variété est le goût dominant.

Quoiqu'il n'y ait rien de durable dans le monde, on remarque néanmoins au

SERIEUX ET COMIQUES. 19

Palais une chose éternelle, c'est le procès : certains Ministres de la chisanne s'appliquent à le perpetuer, & se font entre-eux une religion d'entretenir l'ardeur des Plaigneurs, comme les Vestales s'en faisoient une entre-elles d'entretenir le feu sacré.

Une chose étonnante, c'est que malgré le bruit épouvantable qui se fait autour des Tribunaux, on ne laisse pas d'y dormir : plût au ciel, lorsqu'on y décide un procès, que les anciens Juges fussent bien éveillés, & les jeunes bien endormis !

Ils sont cependant tous assez équitables ; l'embarras c'est de pouvoir les bien instruire d'une affaire : comment s'y prendre ? la partie leur est suspecte, le factum les endort, le Procureur les embrouille, l'Avocat les étourdit, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuse les distrait ; à toutes risques j'aimerois mieux la Solliciteuse.

Un de mes amis se vançoit que la plus charmante femme du monde, ne pourroit jamais lui faire oublier qu'il étoit juge. Je vous croi, lui répondis-je ; mais

tout Magistrat est homme avant que d'être Juge. Le premier mouvement est pour la Solliciteuse, le second est pour la Justice.

Une Comtesse assez belle pour prévenir en faveur d'un mauvais procès le Juge le plus austere, fut solliciter pour un Colonel, contre un Marchand.

Ce Marchand étoit alors dans le Cabinet de son Juge, qui trouvoit son affaire si claire & si juste, qu'il ne put s'empêcher de lui promettre gain de cause.

A l'instant même la charmante Comtesse parut dans l'antichambre; le Juge courut au devant d'elle; son abord, son air, ses yeux, le son de sa voix, tant de charmes enfin le solliciterent, qu'en ce premier moment il fut plus homme que Juge, & il promit à la belle Comtesse que le Colonel gagneroit sa cause: voilà le Juge engagé des deux côtés. En rentrant dans son Cabinet, il trouva le Marchand défolé: Je l'ai vûe, s'écria le pauvre homme hors de lui-même, je l'ai vûe, celle qui sollicite contre moi; qu'elle est belle! ah, Monsieur, mon procès est perdu! Mettez-vous à ma place, répond le

SERIEUX ET COMIQUES. 21

Juge encore tout interdit, ai-je pu lui refuser ce qu'elle me demandoit ? en disant cela, il tira d'une bourse cent pistoles ; c'étoit à quoi pouvoient monter toutes les prétentions du Marchand ; & lui donna les cent pistoles.

La Comtesse sçut la chose ; & comme elle étoit vertueuse jusqu'au scrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligation à un Juge si genereux, & lui renvoya sur l'heure les cent pistoles. Le Colonel aussi galant que la Comtesse étoit scrupuleuse, lui rendit les cent pistoles ; & ainsi chacun fit ce qu'il devoit faire. Le Juge craignit d'être injuste, la Comtesse craignit d'être reconnoissante, le Colonel paya, & le Marchand fut payé.

Voulez-vous sçavoir mon veritable sentiment sur le procedé de ce Juge ; son premier mouvement a été pour la Solliciteuse, c'est ce que je n'ose lui pardonner ; son second mouvement a été pour la Justice, c'est ce que j'admire.

Pendant que je me suis amusé, mon Voïageur s'est perdu dans le Palais ; allons le chercher : je l'apperçois dans la grande Salle, je l'appelle, il veut venir à moi.

mais l'haleine lui manque, la foule l'étouffe, le courant l'emporte, il nage des coudes pour se sauver; il m'aborde enfin; & pour toute relation de ce qu'il vient de voir, il s'écrie: ô le maudit país! sortons-en vite, pour n'y jamais rentrer.

Allons, lui dis-je, allons nous reposer; & pour nous faire perdre l'idée du Palais, nous irons ce soir au charmant país de l'Opera.

V. A M U S E M E N T.

L' O P E R A.

Quatre heures sonnent, allons à l'Opera; il nous faut au moins une heure pour traverser la foule qui en assiege la porte.

Vous parlez mal, me dit mon Siamois, on ne doit point dire la porte de l'Opera; & selon l'idée magnifique que je me suis faite de l'Opera, on n'y doit entrer que par un Portique superbe.

En voici l'entrée, lui répondis-je, en lui montrant du doigt un guichet fort sombre. Et où donc, s'écria-t-il? Je ne vois là qu'un petit trou dans un mur,

SERIEUX ET COMIQUES. 23

par où on distribue quelque chose. Avançons; que veut dire ceci? quelle folie! donner un Louïs d'or pour un morceau de carton! mais je ne m'étonne plus qu'on l'achete si cher; j'aperçois sur ce carton des caracteres qui ont apparemment quelque vertu magique.

Vous ne vous trompez pas tout-à-fait, lui dis-je, c'est un passeport pour entrer dans le país des enchantemens: entrons-y donc vite, & plaçons-nous sur le Théâtre. Sur le Théâtre? repartit mon Siamois, vous vous moquez, ce n'est pas nous qui devons nous donner en spectacle, nous venons pour le voir. N'importe, lui dis-je, allons nous y étaler: on n'y voit rien, on y entend mal; mais c'est la place la plus chere, & par conséquent la plus honorable. Cependant comme vous n'avez point encore d'habitude à l'Opera, vous n'auriez pas sur le Théâtre cette sorte de plaisir qui dedommege de la perte du spectacle. Suivez-moi dans une loge: en attendant qu'on leve cette toise, je vais vous dire un mot des país qu'elle nous cache.

L'Opera est, comme je vous l'ai déjà

dit, un séjour enchanté ; c'est le païs des metamorphoses : on y en voit des plus si bi-tes ; là , en un clin d'œil , les hommes s'é-rigent en demi-Dieux, & les Déeses s'hu-manisent ; là , le voyageur n'a point la pei-ne de courir le païs, ce sont des païs qui vo-yagent à ses yeux ; là , sans sortir d'une pla-ce , on passe d'un bout du monde à l'au-tre , & des Enfers aux Champs - Elifées : vous ennuyez-vous dans un affreux desert ? un coup de sifflet vous fait retrouver dans le païs des Dieux ; autre coup de sifflet , vous voilà dans le païs des Fées.

Les Fées de l'Opera enchantent comme les autres ; mais leurs enchantemens sont plus naturels , au vermillon près.

Quoiqu'on ait fait depuis quelques an-nées quantité de contes sur les Fées du tems - passé , on en fait encore davantage sur les Fées de l'Opera ; ils ne sont peut-être pas plus vrais , mais ils sont plus vrai-semblables.

Celles-ci sont naturellement bienfai-santes ; cependant elles n'accordent point à ceux qu'elles aiment le don des richesses , elles le gardent pour elles.

Disons

SERIEUX ET COMIQUES 25

Disons un mot des babitans naturels du païs de l'Opera: ce sont des peuples un peu bizarres ; ils ne parlent qu'en chantant , ne marchent qu'en dansant , & font souvent l'un & l'autre lorsqu'ils en ont le moins d'envie.

Ils relevent tous du souverain de l'Orquestre , Prince si absolu , qu'en hauffant & baiffant un sceptre en forme de rouleau qu'il tient à sa main , il regle tous les mouvemens de ce peuple capricieux.

Le raisonnement est rare parmi ces peuples ; comme ils ont la tête pleine de musique , ils ne pensent que des chants & n'expriment que des sons : cependant ils ont poussé si loin la science des notes , que si le raisonnement se pouvoit noter , ils raisonneroient tous à livre ouvert.

VI. AMUSEMENT.

LES PROMENADES.

Nous avons à Paris deux sortes de promenades ; dans les unes , on va pour voir & pour être vû ; dans les autres , pour ne voir ni n'être vû de personne.

Les Dames qui ont l'inclination solitaire , cherchent volontiers les routes é-

cartées du bois de Boulogne , où elles se servent mutuellement de guide pour s'égarer.

Les détours de ce bois sont si trompeurs , que les plus expérimentées s'y perdent quelquefois en voulant retrouver leurs filles,

Du bois de Boulogne on vient dans le cours : c'est une forêt en galerie , où il est permis aux chevaux de se promener , & non pas aux hommes.

Dans un climat voisin , qu'on nomme les Thuilleries , on va respirer l'air au milieu d'un nuage de poussière étouffante , qui fait qu'on n'y voit point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer.

L'incommodité de ces promenades , c'est qu'on y est tourmenté de plusieurs insectes ; des mouches en Eté , des cousins en Automne , & en tout temps des nouvelles.

En arrivant au bout de la grande allée des Thuilleries , mon Compagnon de voyage fut enchanté du plus agréable spectacle qui se puisse présenter à la vûe ; il n'y avoit que des femmes ce jour-là , & l'allée en étoit toute couverte.

SERIEUX ET COMIQUES. 27

Je n'ai vû de ma vie , me dit-il en sou-
riant , une volée si nombreuse ; la char-
mante espece d'oiseau !

Ce sont , lui dis-je sur le même ton ,
ce sont des oiseaux amusans , qui chan-
gent de plumage deux ou trois fois par
jour.

Ils sont volages d'inclination , foibles
de temperament , & forts en ramage.

Ils ne voyent le jour qu'au Soleil cou-
chant , marchent toujours élevées à un
pied de terre , & touchent les nuës de
leurs superbes huppés ; en un mot , la
plûpart des femmes sont des paons dans
les promenades , quelques-unes sont des pi-
grièches dans leur domestique , & des
colombes dans le tête-à-tête.

Voilà une description bien hardie , me
dit mon Siamois ; en bonne foi ,
ce portrait est-il d'après nature ? est
ce bien-là la femme ? Oüi , sans doute ,
lui répondis-je ; mais je connois des fem-
mes qui s'élevent au-dessus de la femme ,
& peut-être même au-dessus de l'homme ;
à l'égard de celles-là , je n'ai que faire de
les distinguer des autres , elles se distin-
guent bien d'elles-mêmes.

Rien n'est plus difficile à définir que les femmes : & de toutes les femmes, les Parisiennes sont les plus indefinissables.

Les femmes Espagnoles sont tout Espagnoles, les Italiennes tout Italiennes, les Allemandes tout Allemandes ; mais dans les Parisiennes on trouve des Espagnoles, des Italiennes & des Allemandes.

Parmi nos Françaises, combien de Nations différentes ?

La Nation policée des femmes du monde.

La Nation sauvage des Provinciales.

La Nation libre des Coquettes.

La Nation indomptable des Epouses fidelles.

La Nation docile des femmes qui trompent leur mari.

La Nation aguerrie des femmes d'intrigue.

La Nation timide mais il n'y en a plus guères de celles-là.

La Nation barbare des belles-mères.

La Nation fière des Bourgeoises qualifiées.

La Nation errante des visiteuses régulières.

Et tant d'autres, sans compter la Na-

SÉRIEUX ET COMIQUES. 29

tion superstitieuse des coureuses d'horoscope : on devrait renfermer celles-là , & détruire la Nation des Devinereſſes qui les abuſent , & qui ſous prétexte de deviner ce que font les perſonnes , leur font faire des choſes , qu'elles n'auroient jamais faites.

Je me laiſſe un peu trop emporter à mon ſujet : c'eſt une choſe étrange , qu'on ne puiſſe parler des femmes avec une juſte moderation ; on en dit toujours trop ou trop peu : on ne parle pas aſſez des femmes vertueuſes , & l'on parle trop de celles qui ne le ſont pas.

Les hommes leur rendroient juſtice à toutes , ſ'ils pouvoient en parler ſans paſſion ; mais ils ne parlent guères de celles qui leur ſont indifférentes : ils ſont prevenus pour celles qu'ils aiment , & contre celles dont ils n'ont pu ſe faire aimer.

Ils font paſſer ces dernières pour déreglées , parce qu'elles ſont ſages , & plus ſages qu'ils ne le voudroient. Ce déchaînement des hommes devrait faire la juſtification des femmes ; mais par malheur la moitié du monde prend plaifir à médire , & l'autre moitié à croire les médifances.

La médifance est de tout tems & de tous païs , elle est presque auffi ancienne dans le monde que la vertu.

On devroit punir plus rigoureusement la médifance que le larcin ; elle fait plus de tort à la focieté civile : & il est plus difficile de fe garder d'un médifant que d'un voleur.

On convient que l'un & l'autre font fort méprifables ; cependant on les estime quand ils excellent. Un railleur fin & delicat , fait les delices de la converfation ; & tel qui s'approprie habilement le bien d'autrui , s'attire la veneration de ceux mêmes à qui il coupe la bourse.

Et voyant le triomphe de ceux-ci , on diroit que ce n'est ni la médifance , ni le vol qu'on blâme dans les autres ; mais feulement leur malhabileté : on les punit de n'avoir fçu atteindre à la perfection de leur art.

Vous vous éloignez de votre fujet , me dit mon Siamois , vous parlez de la médifance en general , & il ne s'agiffoit que de celle que les hommes font ordinairement du beau fexe , je vous y ramene , à propos de certaines loix qui furent au-

SERIEUX ET COMIQUES. 31

trefois proposées par un Législateur de Siam. Une de ces loix permettoit aux femmes de médire des femmes; premièrement, parce qu'il est impossible de l'empêcher; & de plus, parce qu'en fait de galanterie, telle qui accuse sa voisine, en peut être aussi accusée, selon la loi du Tallion. Mais comment voulez-vous qu'une femme se venge d'un homme qui aura publié qu'elle est galante? publiera-t-elle qu'il est galant?

Je voudrois bien sçavoir pourquoi il est plus honteux à un sexe qu'à l'autre, de succomber à l'amour? mais traiter sérieusement cette question, ce seroit trop occuper l'esprit; amusons-le seulement par une pensée comique.

Les hommes ont mis leur gloire à conquérir les femmes, & les femmes ont mis la leur à se bien défendre: celui qui se fait aimer, chante victoire; celle qui aime, se confesse vaincuë.

S'il étoit vrai que les Dames fussent plus foibles que nous, leurs chutes devroient être plus pardonnables; & voici ce que le Siamois conclut en leur faveur.

Il faut bien, dit-il aux hommes, que

32 A M U S E M E N S

vous vous sentiez plus foibles que vos femmes , puisque vous voulez qu'elles vous pardonnent tout , lorsque vous ne leur pardonnez rien.

Il semble , continuë-t-il , qu'aussi-tôt que vous avez acquis une femme par contrat , il lui doive suffire d'être tout à vous , sans qu'elle ose vouloir que vous soyez tout à elle : quelle tyrannie aux hommes , d'avoir ainsi usurpé le droit d'être infideles impunément !

Ils n'ont pas tant gagné à cela qu'ils pensent , dis-je à mon Voyageur ; les mariés n'ont-ils pas la meilleure part de la honte qu'ils ont attachée à l'infidélité de leurs femmes ? & pour en revenir à la médifance , peut-on médire d'une femme sans faire tort à son mari ?

Puisque la médifance contre les femmes a des suites si dangereuses , & qu'on ne peut l'empêcher , je voudrois au moins qu'on fût obligé de prouver clairement les fautes dont on les accuse. Comme les preuves en pareil cas sont difficiles , cela calmeroit les fureurs de langue de nos jeunes calomniateurs.

Ils pourroient se déchaîner contre cel-

SERIEUX ET COMIQUES. 35

ses qui sont fardées ; car on voit clairement ce qu'elles ont de trop sur leur visage ; mais on ne voit pas ce qui manque à leur honneur.

C'est cette difficulté de prouver qui fait qu'on médit si hardiment des plus sages ; car dans les choses où il est impossible de démontrer la vérité, on prétend que la vrai-semblance suffit.

Attaquer de la langue une vertu entre deux fers, c'est médisance. Publier qu'une personne sage ne l'est pas, c'est calomnie. Dire qu'une laide n'est pas belle, ce n'est ni médisance ni calomnie ; mais c'est un crime atroce que les Dames ne pardonnent jamais.

La plupart sont encore plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur ; & telle qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner ses charmes, seroit plus fâchée d'être surprise à sa toilette, que d'être surprise avec un galant.

Cela ne m'étonne pas : la première vertu selon les femmes c'est de plaire ; & pour plaire aux hommes, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.

Les uns aiment dans une femme la

douceur & la modestie ; les autres n'ont du goût que pour la vivacité & l'enjouement ; mais l'agrément & la beauté sont de tous les goûts.

Une jeune personne qui n'a d'autre patrimoine que l'espérance de plaire , est bien embarrassée : quel parti prendre pour réussir dans le monde ? est-elle simple ? on s'en dégoûte ; prude ? on la fuit ; coquette ? on l'abandonne : pour bien faire , il faudroit qu'elle fût prude , simple & coquette tout ensemble ; la simplicité attire , la coquetterie amuse , & la puderie retient.

S'il est difficile aux femmes de se maintenir avec les hommes , il leur est bien plus difficile encore , de se maintenir avec les femmes mêmes : celle qui se pique de vertu , s'attire l'envie ; celle qui se pique de galanterie , s'attire le mépris ; mais celle qui ne se pique de rien , échape au mépris & à l'envie , & se sauve entre deux réputations.

Le ménagement passe la capacité d'une jeune fille : celles qui sont jeunes & belles sont exposées à de grands perils ; pour s'en garantir elles auroient besoin de rai-

son , & par malheur la raison ne vient qu'après que la jeunesse , la beauté & le peril sont paffez. Pourquoi faut-il que la raison ne vienne pas auffi-tôt que la beauté , puisque l'une est faite pour défendre l'autre.

Il ne dépend pas d'une fille d'être belle ; le seul trait de beauté qu'elles pourroient toutes avoir & qu'elles n'ont pas toujours , c'est la pudeur ; & de tous les traits de beauté , c'est le plus facile à perdre.

Celle qui n'a point encore aimé est si honteuse de sa premiere foiblesse , qu'elle voudroit se la cacher à elle-même ; pour la seconde , elle se contente de la cacher aux autres ; mais la troisième , elle ne se soucie plus de la cacher à personne.

Quand la pudeur est une fois perdue , elle ne revient pas plus que la jeunesse.

Celles qui ont perdu la pudeur , s'en font une affectée , qui s'effarouche bien plus aisément que la naturelle : j'en connois qui s'allarment au moindre mot équivoque , & qui marquent trop de crainte des choses qu'elles ne devroient point savoir.

Une fille de ce caractère étoit dans une

assemblée avec sa cadette qui sortoit d'un convent , quelqu'un conta une aventure galante ; mais il la conta en termes si obscurs , qu'une fille sans experience n'y pouvoit rien comprendre ; plus le recit étoit obscur , & plus cette cadette étoit attentive , & marquoit naïvement sa curiosité ; l'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette , s'écria : hé , si , ma sœur , pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces Messieurs disent ?

Hélas ! répondit naïvement la cadette , je ne sçai pas encore quand il faut rougir.

Cette heureuse ignorance est toute opposée à l'habileté de ces Heroïnes de politique , qui conservent une espece d'ordre dans le desordre même.

Tout est réglé chez une femme qui sçait son monde ; celui qui perd son argent par complaisance , cede la place à celui qui prête son carosse pour la promenade : le jeune héritier commence où la dupe ruinée a fini ; tel qui paye la collation , est relevé par un autre qui la mange : & quand l'Officier entre par la porte , il faut que le Marchand sorte par la fenêtre.

SERIEUX ET COMIQUES. 37

Cette regularité des coquettes n'empêche pas que les femmes de bien ne les méprisent , & ce mépris n'empêche pas qu'elles ne les imitent ; n'apprennent-elles pas d'elles le bon air, le sçavoir vivre , & les manieres galantes ? elles parlent , s'habillent & s'ajustent comme elles ; il faut bien suivre le torrent : ce sont les coquettes qui inventent les modes & les mots nouveaux ; tout se fait par elles & pour elles : cependant avec tous ces avantages , il y a une grande difference entre les unes & les autres ; la reputation des femmes de bien est plus solide , celle des coquettes est plus étendue.

Je m'apperçois que je m'arrête trop dans cet endroit de mon voyage , on s'amuse toujours plus qu'on ne veut avec les femmes ; puisque nous y sommes , faisons voir à notre Siamois le país de la galanterie , dont elles font tout l'ornement.

LA GALANTERIE.

Entrons dans ce charmant país , & voyons d'abord mais qu'y peut-on voir ? la galanterie autrefois si cultivée , si florissante , fréquentée par tant d'honnêtes gens , est maintenant en friche , abandonnée : quel desert ! hélas ! je n'y reconnois plus rien.

Suivons donc l'usage nouveau ; & sans nous amuser à la galanterie , passions tout d'un coup au mariage.

V I I. A M U S E M E N T.

L E M A R I A G E.

Il est bien difficile de parler du mariage d'une manière qui plaise à tout le monde. Ceux qui n'y prennent nul intérêt , seront ravis que j'en fasse une description comique. Maudit soit le plaisant , dira ce mari sérieux ; s'il étoit à ma place , il n'auroit pas envie de rire. Si je moralise tristement sur les inconveniens du mariage , ceux qui ont envie de se marier , se plaindront que je veux les dégoûter d'un état si charmant. Sur quel ton le prendrai-je donc ? j'y suis fort embarrassé.

Un certain peintre faisoit un tableau de l'himen pour un jeune amant : je veux qu'il soit accompagné de toutes les graces , lui disoit cet amant passionné. Souvenez-vous sur tout que l'himen doit être plus beau qu'Adonis : Il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'amour. Enfin , faites un effort d'ima-

gination ; je vous payerai votre tableau à proportion que le sujet en sera gracieux. Le Peintre qui connoissoit sa liberalité , n'oublia rien pour le satisfaire , & lui apporta le tableau la veille de ses nôces. Nôtre jeune amant n'en fut point satisfait : il manque , dit-il , à cette figure certain air gay , certains agrémens , certains charmes ; enfin ce n'est point là l'idée que j'ai de l'himen : vous l'avez fait d'une beauté mediocre , vous ne serez que mediocrement récompensé.

Le Peintre qui avoit autant de presence d'esprit , que de genie pour la peinture , prit son parti dans le moment.

Vous avez raison , lui dit-il , de n'être pas content de la beauté de mon tableau , il n'est pas encore sec ; ce visage est embu ; & pour vous parler franchement , j'emploie mes couleurs de maniere que ma peinture ne paroît rien dans les premiers jours : je vous rapporterai ce tableau dans quelques mois , & pour lors vous me le payerez selon sa beauté : je suis sûr qu'il vous paroîtra tout autre. Adieu , Monsieur , je ne suis pas pressé d'argent.

Ce Peintre remporta son ouvrage : notre

jeune Amant se maria le lendemain ; & quelques mois s'écoulerent sans que le Peintre parût. Enfin , il reporta le Tableau : notre jeune mari fut surpris en le voyant ; vous me l'aviez bien promis , lui dit-il , que le tems embelliroit votre peinture ; quelle difference ! je ne la reconnois plus : j'admire l'effet du tems sur les couleurs , & j'admire encore plus votre habileté ; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gay , ces yeux un peu trop vifs , car enfin les feux de l'Himen doivent paroître moins brillans que ceux de l'Amour , ce sont des feux solides que les feux de l'Himen. D'ailleurs , l'atitute de votre figure est un peu trop enjouée , un peu trop libre , & vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caractérise pas tout-à-fait ce n'est pas là l'Himen enfin Fort bien , Monsieur , lui dit le Peintre , ce que j'avois prévu est arrivé ; l'Himen est à present moins beau dans votre idée que dans mon Tableau , c'étoit tout le contraire il y a trois mois ; ce n'est point ma peinture qui a changé , c'est votre idée ; vous étiez Amant pour lors , vous êtes mari maintenant. Je

SÉRIEUX ET COMIQUES. 41

Je vous entends, interrompit le mari ;
brisons là-dessus ; votre tableau est agréa-
ble au-delà de mon imagination, il est juste
que le paiement soit au-delà de la vôtre ;
voilà une bourse qui contient le double
de ce que vous pouvez espérer. Tenez,
Monsieur, laissez-moi le tableau. Non,
Monsieur, repliqua le Peintre, non, je
ne vous le laisserai point, je vous en veux
donner un autre qui plaise aux amans &
aux maris, & ce sera le chef-d'œuvre de
la Peinture. En effet, le Peintre fit un
autre tableau, où il se servit avec tant
d'art, de certaines regles d'optique & de
perspective, que le portrait de l'himen
paroissoit charmant à ceux qui le regar-
doient de loin ; mais de près ce n'étoit plus
cela : il le fit placer au bout d'une agréable
galerie, sur une espede d'estrade, & pour
monter sur cette estrade, il falloit passer
un pas fort glissant ; en deça c'étoit le
charmant point de veüe ; mais si-tôt qu'on
avoit passé le pas, adieu les charmes.

Si vous comprenez la difficulté qu'il y a
de peindre le mariage au goût de tout le
monde, suspendez ici votre critique ; je
vais vous présenter mon tableau ; choi-

sissez le point de vûë qui vous convient.

Pour rentrer dans notre stile de voyage, je vous dirai d'abord que le mariage est un païs qui peuple les autres; la Bourgeoisie y est plus fertile que la Noblesse; c'est peut-être que les grands Seigneurs se plaisent moins chez eux que chez leurs voisins. Le mariage a la propriété de faire changer d'humeur ceux qui s'y établissent, il fait souvent d'un homme enjouié un stupide, & d'un galant un bourru; quelquefois aussi d'un stupide & d'un bourru, une femme d'esprit fait presque un galant homme.

On se marie par differens motifs; les uns par passion, les autres par raison; celui-ci sans sçavoir ce qu'il fait, celui-là ne sçachant plus que faire.

Il y a des hommes si accablez de quiétude & d'indolence, qu'ils se marient seulement pour se desennuyer: d'abord le choix d'une femme les occupe; ensuite les visites, les entrevûës, les festins, les ceremonies; mais après la dernière ceremonie, l'ennuy les reprend plus que jamais.

Combien voyons-nous de maris & de

SÉRIEUX ET COMIQUES. 43

femme qui dès la seconde année de leur communauté , n'ont plus rien de commun que le nom , la qualité , la mauvaise humeur , & la misère ?

Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais ménages , puisqu'on se marie tout à sa tête , ou tout à celle des autres.

Tel qui se marie à sa tête , ne voyant pas dans une femme ce que tout le monde y voit , est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vû.

Tel autre qui n'a pas la force de se déterminer par lui-même , s'en rapporte à la marieuse de son quartier , qui sçait à point nommé le taux des établissemens , & le prix courant des filles à marier. Ces connoisseuses ont le talent d'assortir les conditions , les biens , les familles , tout enfin , hors les humeurs & les inclinations dont elles ne se mettent point en peine.

Avec l'entremise de ces femmes d'affaire , on fait un mariage comme une emplette ; on marchandé , on surfait , on mesoffre , enfin on est pris au mot.

D'autres qui n'ont pas le loisir de marchander , vont lever une riche veuve chez un Notaire , comme on leve une Charge aux Parties casuelles.

Dij

Ce n'est pas tout-à-fait la faute de l'entremetteuse si l'on est trompé en femme ; elles vous donnent un memoire ; on n'examine que les articles de la famille & du bien , on laisse à côté la femme , qu'on ne retrouve que trop dans la suite.

Après tout ce que je viens de dire , je ne crains point d'avancer que ceux qui se marient peuvent être heureux.

Mais ce n'est point se marier , c'est negocier , que de prendre une femme pour son bien.

Ce n'est point se marier , c'est se contenter , que de prendre une femme pour sa beauté.

Ce n'est point se marier , c'est radoter à certain âge , que de prendre une jeune femme pour avoir de la société.

Qu'est-ce donc que se marier ? c'est choisir avec discernement , à loisir , par inclination & sans intérêt , une femme qui vous choisisse de même.

Le país du mariage a cela de particulier , que les étrangers ont envie de l'habiter ; & les habitans naturels voudroient en être exilés.

On peut être exilé du mariage par les

séparations ; mais il n'y a de véritable fortie que celle du veuvage.

Quoique le veuvage suppose la mort de l'un des deux époux , il me paroît moins à craindre que la séparation.

Les separez sont des animaux sauvages , incapables des plus beaux nœuds de la société.

Dans les causes ordinaires de séparation on donne le tort à la femme ; mais souvent le mari est cause que la femme a tort , & il a lui-même le tort d'avoir appris au public que sa femme avoit tort.

On doit s'attendre que je vais parler ici du veuvage , c'est un grand sujet & très-fertile ; mais il est trop difficile à traiter.

Comment parler des veuves ? Si je ne les dépeins qu'à demi fâchées de la mort d'un mari , je blesserai la bienveillance : si j'exagère leur affliction , je blesserai la vérité.

Quoi qu'en puissent dire les mauvais plaisants , il n'y a point de veuvage sans tristesse : N'est-ce pas toujours un état fort triste , d'être obligé de feindre une tristesse continuelle ? Le triste rôle à jouer que celui d'une veuve qui ne veut point faire parler d'elle.

Il y a des veuves à qui les sanglots & les larmes ne coûtent rien ; j'en ai connu une au contraire qui faisoit de bonne foi tout son possible pour s'affliger ; mais la nature lui avoit refusé le don des larmes ; cependant elle vouloit faire pitié aux parens de son mari , ses affaires dépendoient d'eux.

Un jour son beau-frere qui étoit fort affligé , lui reprochoit qu'elle n'avoit pas versé une larme ; hélas ! lui répondit la veuve , mon pauvre esprit a été si accablé de ce coup imprévû , que j'en suis devenue comme insensible ; les grandes douleurs ne se font point sentir d'abord , mais dans la suite je suis sûre que j'en mourrai.

Je sçai , lui repliqua le beau-frere , que les douleurs trop grandes , ne se font point sentir d'abord ; je sçai encore que les douleurs violentes ne durent guères : ainsi , Madame , vous ferez toute étonnée que la douleur de votre veuvage sera passée avant que vous l'ayez sentie.

Une autre veuve se desespéroit , & ce n'étoit pas sans sujet ; elle avoit perdu en même jour le meilleur mari , & la plus jolie petite chienne de Paris.

Ce double veuvage l'avoit reduite en un

état qui faisoit craindre pour sa vie. On n'osoit lui parler de boire ni de manger; on n'osoit pas même la consoler. Il est dangereux d'obstiner la douleur d'une femme, il vaut mieux laisser agir le tems & l'inconstance. Cependant pour accôûtumer petit-à-petit la veuve à supporter l'idée de ses pertes, une bonne amie lui parla d'abord de sa petite chienne; au seul nom de Babichonne, ce fut des hurlemens, des transports, elle s'évanoïit enfin : que j'ai bien fait, s'écria la prudente amie, de ne point parler du mari, elle seroit morte tout-à-fait !

Le lendemain, le nom de Babichonne fit couler des larmes avec tant d'abondance qu'on espara que la source en tariroit bientôt, & l'amie zélée crut qu'elle pouvoit hazarder le nom du mari.

Helas ! lui dit-elle, si le seul nom de Babichonne vous afflige tant, que seroit-ce donc si on vous parloit de votre mari ? mais je n'ai garde : la pauvre Babichonne ! vous n'en retrouverez jamais une semblable ; cependant elle est bienheureuse d'être morte, car vous ne l'auriez plus aimée : peut-on aimer quelque chose après avoir perdu un mari ?

C'est ainsi que cette amie habile mêloit adroitement l'idée du mari avec celle de Babichonne ; sçachant bien que quelquefois deux fortes douleurs se détruisent l'une l'autre en faisant diversion. Elle remarqua qu'au nom de Babichonne les pleurs redoubloient , & qu'elles s'arrêtoient tout court au nom du mari , c'étoit , sans doute , le saisissement : on sçait que les pleurs ne sont que pour les douleurs mediocres. Quoiqu'il en soit , la pauvre affligée passa plusieurs jours & plusieurs nuits dans cette alternative de pleurs & de saisissemens.

Enfin la bonne amie fit chercher une petite chienne , & en trouva une plus jolie que la défunte : elle la presenta ; mais la Veuve ne l'accepta qu'en pleurant : heureusement la nouvelle chienne se fit tant aimer en huit jours , qu'on ne pleura plus Babichonne , & voici la conséquence que la mie en tira.

Si une chienne nouvelle a fait cesser les pleurs , peut-être qu'un mari nouveau fera cesser les saisissemens ; mais hélas ! l'un ne fut pas si facile que l'autre ; la nouvelle chienne s'étoit fait aimer en huit jours , & il fallut plus de trois mois pour faire consentir la veuve à se rematier. **Quoi**

SERIEUX ET COMIQUES. 49

Quoique je me sois donné plein pouvoir de quitter mon Voyageur Siamois tant qu'il me plairoit, je ne veux pas le perdre de vûë ; j'ai besoin qu'il autorise certaines idées creuses qui me sont venuës à propos de la Faculté & de l'Université : ce sont deux païs où les idées simples & naturelles ne sont pas les mieux reçûës, il faut qu'un Voyageur parle, s'il se peut la langue des païs par où il passe ; je vais donc guinder mon stile & figurer mes expressions, pour être plus intelligible aux Docteurs.

VIII. AMUSEMENT.

L'UNIVERSITE.

Dans le païs Latin tout est obscur ; les habitations, les vêtemens, le langage, & les raisonnemens même.

La noblesse ni la bravoure ne servent de rien pour parvenir aux dignitez de la Republique des Lettres ; ce sont les plus sçavans, & souvent les plus opiniâtres, qui usurpent la domination. Là, chaque maison est un Royaume, ou plutôt un Empire, où chaque Souverain a son Sceptre, sa Justice, ses Loix & ses armes : & tel

d'entr'eux est si puissant, qu'il gouverne quatre Nations dans un seul College.

Il y a long-tems qu'on travaille à défricher le pais de la science; cependant il n'y paroît guères: la seule chose qu'on y explique nettement, c'est qu'un & un font deux, & ce qui fait que cela est si clair, c'est qu'on le sçavoit avant que d'en avoir fait une science.

Quoiqu'il en soit, la Geometrie est d'un grand usage; elle sert entre autres choses à éprouver l'esprit comme le creuset sert à éprouver l'or: Les bons esprits s'y raffinent, les esprits faux s'y évaporent.

Les Geometres travaillent sur un terrain si solide, qu'après avoir bien posé la premiere pierre, ils élevent sans crainte leurs bâtimens jusqu'aux Cieux.

Sur un terrain bien différent, les Philosophes bâtissent des édifices superbes qu'on appelle sistêmes: Ils commencent par les fonder en l'air; & quand ils croient être parvenus au solide, le bâtiment s'évanoüit, & l'Architecte tombe des nuës.

Le pais des sistêmes est fort amusant: entr'autres singularitez on y voit une populace d'éguilles s'assembler autour d'une

SERIEUX ET COMIQUES. 11

Pierre noire, de grands hommes courir après les petits corps ; on y pèse l'air, on y mesure la chaleur, le froid, la secheresse & l'humidité ; grandes découvertes pour l'utilité de l'homme ! sans étudier : il n'a qu'à jeter les yeux sur un petit tuyau de verre, pour connoître s'il a froid, s'il a chaud, s'il pleut, ou s'il fait beaux tems.

Attiré par ces belles connoissances, on cherche des guides pour avancer dans la Philosophie : on apperçoit un ancien Grec qui depuis deux mille ans est maître d'un chemin creux & obscur : d'autre part, on voit un jeune téméraire qui a osé frayer un chemin tout opposé. Celui-ci est, si artistement applani, qu'on y marche plus à son aise, & qu'on croit même y voir plus clair que dans l'autre : ces deux guides se tuënt de crier, c'est ici, c'est ici l'unique route qu'il faut tenir pour découvrir tous les secrets de la nature : si l'on me demande lequel des deux a raison, je dirai que l'un a pour lui la raison de l'ancienneté, & l'autre la raison de la nouveauté ; & en cas d'opinion, ces deux raisons entraînent plus de sçavans que la raison même.

Celui qui entreprend le voyage de la Philosophie , voudroit bien suivre ces deux guides tout à la fois ; mais il n'ose s'engager dans des chemins où l'on ne parle que d'accidens & de privation. Il se sent tout à coup saisi du froid , du chaud , du sec & de l'humide ; penetré par la matiere subtile ; environné de tourbillons ; & si épouvanté par l'horreur du vuide , qu'il recule au lieu d'avancer.

On se doit consoler de ne point avancer dans ce país ; car ceux qui n'y ont jamais été en sçavent presque autant que ceux qui en reviennent.

Avant que de faire passer mon Voyageur , de l'Université à la Faculté , il est bon de lui faire remarquer que

Dans le país de la Science , on s'égare :

Dans le Palais , on se perd.

Dans les promenades , on se retrouve.

Et on ne se cherche plus dans le Mariage :

On avance peu à la Cour.

On va loin avec les femmes.

Et on ne revient guères du Royaume de la Faculté.

IX. AMUSEMENT.

LA FACULTE.

Le païs de la Faculté est situé sur le passage de ce monde à l'autre.

C'est un païs climaterique, où l'on nous fait respirer un air rafraîchissant, très-en-nemi de la chaleur naturelle.

Ceux qui voyagent dans cette contrée, dépendent beaucoup, & meurent de faim.

La langue y est fort sçavante, & ceux qui la parlent sont très-ignorans.

On apprend ordinairement les langues pour pouvoir exprimer nettement ce qu'on sçait; mais il semble que les Medecins n'apprennent leur jargon que pour embrouïiller ce qu'ils ne sçavent point.

Que je plains un malade de bon sens il faut qu'il ait à combattre tout à la fois les argumens du Medecin, la maladie, les remedes, & l'inanition: un de mes amis, à qui tout cela ensemble avoit causé un transport au cerveau, eut une vision fiévreuse qui lui sauva la vie: il crut voir la fièvre sous la figure d'un monstre ardent, qui poursuivoit à pas continus & redoublez un malade, qu'un conducteur vint

prendre par le poignet pour le faire sauver à travers un fleuve de sang : ce pauvre malade n'eut pas la force de le traverser, & se noya. Le conducteur se fit payer & courut à un autre malade entraîné par un torrent d'eau de poulet & de mulston. Mon ami profita de cette vision, congédia son Medecin, & cela lui fit du bien, car rien ne l'empêcha plus de guerir tout seul.

L'absence des Medecins est un souverain, remede pour celui qui n'a point recours au Charlatan.

Cen'est pas qu'il y ait des Charlatans de bonne foi : cet Etranger par exemple, est fort sincere ; il débite de l'eau de fontaine à trente sols la bouteille : il dit qu'il y a dans son eau une vertu occulte qui guérit des plus grands maux ; il en jure, & jure vrai, puisque cette eau le guérit lui-même de la pauvreté qui renferme les plus grands maux.

A Paris il en est des Medecins comme des Almanacs, les plus nouveaux sont les plus consultez : mais aussi leur regne, comme celui des Almanacs, finit avec l'année courante.

Quand un malade laisse tout faire à la

SERIEUX ET COMIQUES. 55

nature, il hazarde beaucoup; quand il laisse tout faire aux Medecins, il hazarde beaucoup aussi : mais hazard pour hazard, j'aimerois mieux me confier à la nature, car au moins on est sûr qu'elle agit de bonne foi, comme elle peut, & qu'elle ne trouve pas son compte à faire durer les maladies.

Il y a quelque rapport entre les Medecins & les Intendans : les Intendans ruinent les maisons les mieux établies, & les Medecins ruinent les corps les mieux constitués : les maisons ruinées enrichissent les Intendans, & les corps ruinez enrichissent les Medecins.

On devroit obliger tous les Medecins à se marier : n'est-ce pas une justice qu'ils rendent à l'Etat quelques hommes pour ceux qu'ils lui enlèvent à toute heure ?

Je pardonne à ceux qui sont à l'extrémité de leur vie, de s'abandonner aux Medecins; & à ceux qui sont à l'extrémité de leur bien, de s'abandonner au jeu.

X. AMUSEMENT.

LE JEU.

Le Jeu est une espece de succession ouverte à tout le monde; j'y vis l'autre jour

deux Gascons, héritier d'un Parisien, qui ne se seroit jamais avisé de les mettre sur son Testament.

Le Lansquenet est une espece de Republique mal policée, où tout le monde devient égal; plus de subordination : le dernier de tous les hommes, l'argent à la main, vient prendre au dessus d'un Duc & Pair, le rang que sa carte lui donne.

On bannit de ces lieux privilegiez, non-seulement la subordination & le respect, mais encore toutes sortes d'égards, de compassion & d'humanité; les cœurs y sont tellement durs & impitoyables, que ce qui fait la douleur de l'un y fait la joye de l'autre.

Les Grecs s'assembloient pour voir combattre des Atletes, c'est-à-dire pour voir des hommes s'entretuer : ils appelloient cela des Jeux; quelle barbarie, mais sommes-nous moins barbares, nous qui appellons un jeu l'assemblée du Lansquenet, ou pour user de l'expression des Joüeurs mêmes, on ne va que pour s'égorger l'un l'autre.

Un jour mon Voyageur entra inopinément dans un Lansquenet; il fut biza-

SERIEUX ET COMIQUES. 57

rement frappé de ce spectacle : mettez-vous à la place d'un Siamois superstitieux , & qui n'a aucune connoissance de nos manieres de jouïr , vous conviendrez que son idée , toute abstraite & toute visionnaire qu'elle paroisse , a pourtant quelque rapport à la verité : voici les propres termes d'une lettre qu'il en écrivit à son pays.

FRAGMENT D'UNE LETTRE

S I A M O I S E .

» Les François disent qu'ils n'adorent
» qu'un seul Dieu , je n'en crois rien ; car
» outre les Divinitez vivantes auxquelles
» on les voit offrir des vœux , ils en ont
» encore plusieurs autres inanimées , auf-
» quelles ils sacrifient , comme je l'ai re-
» marqué dans une de leurs assemblées où
» je suis entré par hazard.

» On y voit un grand autel en rond, orné
» d'un tapis verd , éclairé dans le milieu ,
» & entouré de plusieurs personnes assises
» comme nous le sommes dans nos sacrifices
» domestiques.

» Dans le moment que j'y entrai , l'un
» d'eux qui apparemment étoit le Sacrifica-
» teur étendit sur l'autel les feuillets deta-

» chez d'un petit livre qu'il tenoit à la
» main : sur ces fueillets étoient represen-
» tées quelques figures ; ces figures étoient
» fort mal peintes : cependant ce devoit
» être les images de quelques divinitez ; car
» à mesure qu'on les distribuoit à la ronde ,
» chacun des assistans y mettoit une offran-
» de chacun selon sa devotion. J'observai
» que ces offrandes étoient bien plus confi-
» derables que celles qu'ils font dans leurs
» temples particuliers.

» Après la ceremonie dont je vous ai par-
» lé , le Sacrificateur porte sa main en trem-
» blant sur le reste de ce livre , & demeure
» quelque tems saisi de crainte & sans action
» tous les autres attentifs à ce qu'il va faire,
» sont en suspens, & immobiles comme lui.
» Ensuite, à chaque feuillet qu'il retourne,
» ces assistans immobiles sont tour à tour
» agitez differemment, selon l'esprit qui
» s'empare d'eux ; l'un louë le Ciel en joi-
» gnant les mains, l'autre regarde fixement
» son image en grinçant les dents, l'autre
» mord ses doigts & frappe des pieds contre
» terre ; tous enfin font des postures & des
» contorsions si extraordinaires, qu'ils ne
» semblent plus être des hommes ; mais à

SERIEUX ET COMIQUES 69

» peine le Sacrificateur a-t-il retourné cer-
» tain feuillet , qu'il entre lui-même en fu-
» reur , déchire le livre & le devore de ra-
» ge , verse l'autel , & maudit le sacrifice: on
» n'entend plus que plaintes , que gemisse-
» mens , cris & imprécations : à les voir si
» transportez & si furieux , je jugeai que
» le Dieu qu'ils adorent , est un Dieu
» jaloux, qui pour les punir de ce qu'ils sac-
» rificient à d'autres , leur envoie à chacun
un mauvais Démon pour les posséder.»

Voilà le jugement que peut faire un Siamois sur les emportemens des Joueurs : que n'aurait-il point pensé s'il se fût rencontré-là des Joueuses ?

Non , j'amaïis l'amour n'a causé tant de desordre parmi les femmes , que la fureur du jeu. Comment peuvent-elles s'abandonner à une passion , qui altere leur esprit , leur santé ; leur beauté ; qui altere que sçai-je moi. Mais ce tableau ne leur est point avantageux ; tirons le rideau dessus.

Je ne sçai pourquoi les lieux publics où l'on jouë , ont usurpé le beau nom d'Academie , si ce n'est qu'on y apprend quelque-fois aux dépens de tout son bien , à gagner subtilement celui des autres.

On trouve dans Paris quantité d'Academies, qui ont toutes des vûes différentes dans leur établissement.

Academie de Musique, pour exciter les passions.

Academie de Philosophes, pour les calmer.

Academie pour observer le cours des Astres.

Academie pour regler le cours des mots.

Academie d'Eloquence & de peinture, qui apprend à immortaliser les hommes.

Academie d'armes, qui enseigne à les tuer.

Il y a outre cela quantité d'Academies bachiques, où les bons gourmets & les fins côteaux enseignent l'art de boire & de manger, art qui s'est beaucoup perfectionné depuis peu. Ce sont de riches particuliers qui tiennent ces Academies pour leur plaisir, car on ne va plus guères dans celles qui sont publiques, parce qu'on a remarqué que plusieurs jeunes gens, pour y avoir vécu délicieusement quelques années, se sont mis en état de mourir de faim le reste de leur vie.

Si le pais des Traiteurs est desert, celui

SERIEUX ET COMIQUES. 51

des Caffez en récompense est fort peuplé.

Chaque Caffé est un Palais illuminé , à l'entrée duquel paroît une Armide ou deux qui vous charment d'abord , pour vous attirer dans des enfoncemens à perte de vûë.

Là plusieurs Chevaliers errans viennent se placer à une même table sans se connoître ; à peine se regardent-ils , lorsqu'on leur apporte une certaine liqueur noire , qui a la vertu de les faire parler ensemble ; & c'est alors qu'ils se racontent leurs aventures : aux charmes du Caffé , on joint la fenouillette , qui acheve d'enchanter les Chevaliers. Par la force de cet enchantement , l'un est forcé de s'abandonner au sommeil , l'autre s'attendrit pour Armide , & l'autre comme un Roland furieux , va signaler sa valeur en courant les ruës.

Difons un mot du riche païs des Bourdonnois ; c'est là que le luxe vous conduit dans des Perous en magasin , où les lingots d'or & d'argent se mesurent à l'aune ; & telle femme , après y avoir voyagé avec quelque Etranger liberal , porte sur elle plus que son mari ne gagne , & traîne à sa queue tout le bien d'un creancier.

D'un côté tout opposé , le bon marché

vous même dans une contrée où le hazard vous habille ; là , quantité d'importuns officieux appellent le passant , l'arrêtent , le tiraillent , & lui déchirent un habit neuf pour l'accommoder d'un vieux.

Dans un país voisin , on voit un grand jardin pavé , ouvert indifféremment à tout le monde : on y voit en Hyver comme en Eté , des fleurs & des fruits en même tems ; tous les jours on les cueille , & toutes les nuits il en revient de nouveaux.

Autour de ce jardin , s'arrangent quantité de Nymphes , qui habitent chacune dans leur tonneau ; non - seulement elles ont cela de commun avec Diogenes , mais ainsi que ce Philosophe elles disent librement au premier venu , tout ce qui leur vient en pensée.

Je n'aurois jamais fait , si j'entreprendois de parcourir tous les país qui sont renfermez dans Paris : la Robe , l'Epée , la Finance , chaque état enfin y fait comme un país à part , qui a ses mœurs & son jargon particulier.

Vous y voyez le país fertile du negoce,

Le país de la Pierre Philosophale.

Le país froid des Nouvellistes.

SERIEUX ET COMIQUES. 63

Le país chaud des Disputeurs.

Le país plat des mauvais Poètes.

Le país desert des femmes de bien.

Le país battu des coquettes , & une infinité d'autres ; sans compter les país perdus habitez par plusieurs personnes égarrées , qui ne cherchent qu'à égarrer les autres : elles sont d'un facile accès & d'un dangereux commerce ; quelques-unes ont le secret de plaire sans ménagement , & d'aimer même sans amour.

XI. AMUSEMENT.

LE CERCLE BOURGEOIS.

C'est promener trop long-tems mon Voyageur , de país en país ; épargnons-lui la fatigue de courir le reste du monde.

Pour en connoître tous les differens caracteres , il lui suffira de frequenter certaines assemblées nombreuses où l'on voit tout Paris en racourci. Ces assemblées sont des especes de Cercles Bourgeois , qui se forment à l'imitation du Cercle de la Cour. Disons un mot de celui-ci , avant que de parler de l'autre.

Le Cercle est une assemblée grave & mal assise sur des petits Tabourets arrangez

en rond : là , toutes les femmes parlent , & pas une n'écoute ; là , on raisonne sur rien , on decide de tout , & les conversations les plus diversifiées sont des rondeaux , dont la chute est toujours ou fine médisance , ou flaterie grossiere.

Le Cercle Bourgeois est une assemblée familiere , un conseil libre , où les affaires du prochain se jugent souverainement sans entendre les Parties.

Les Tribunaux connoissent également des matieres sublimes & des populaires, tout est de leur ressort; là le caprice preside , & c'est proprement là qu'on trouve autant d'opinions differentes qu'il y a de têtes: le même juge y est tantôt severe, & tantôt indulgent, tantôt grave , tantôt badin ; & on en use là comme j'ai fait dans mes Amusemens ; l'on y passe en un instant du serieux au comique; du grand au petit ; & quelquefois une reflexion subite sur la coëffure d'une femme , empêche la decision d'un point de morale qui étoit sur le tapis.

On y prononce vingt Arrêts tout à la fois ; les hommes y opinent quand ils peuvent , & les femmes tant qu'elles veulent ; elles y ont deux voix pour une.

La

SERIEUX ET COMIQUES. 65

La liberté qui regne dans le Cercle Bourgeois donne lieu à toutes sortes de personnes de s'y faire connoître , & d'y connoître ses autres ; là chacun parle selon ses vûes , ses inclinations & son génie.

Les jeunes gens disent ce qu'ils font , le vieillards ce qu'ils ont fait , & les fots ce qu'ils ont envie de faire.

L'ambitieux parle contre la paresse , & le paresseux contre l'ambition.

Le negociant deteste la guerre , & le guerrier maudit la paix.

Le sçavant méprise le riche , en souhaitant des richesses ; le riche méprise tout net la science & les sçavans.

Les gens raisonnables blâment l'amour , & les amans se revoltent contre la raison.

Ceux qui ne sont point mariez , condamnent les maris jaloux ; & ceux qui le sont les justifient.

Un jeune étourdi plein de vigueur & de fanté , témoignoit par ses discours , qu'il se croyoit immortel , & qu'il craignoit que son pere ne le fût aussi. Un vieillard choqué de cette idée , entreprit le jeune homme : apprenez , lui dit-il d'un ton

severe , que tout âge est égal pour la durée de la vie ; un homme de quatre-vingt ans, est encore assez jeune pour vivre ; & un enfant de quatre jours est déjà assez vieux pour mourir.

Je comprends , repliqua l'étourdi , que vous êtes assez jeune pour vivre aujourd'hui , & assez vieux pour mourir demain.

Ceux que vous venez d'entendre , n'ont eu qu'à parler pour faire paroître ce qu'ils étoient ; d'autres dans leurs discours & dans leurs manieres, paroissent tout le contraire de ce qu'ils sont.

Vous admirez la vivacité d'un Provençal , qui brille par ses faillies d'esprit ; ne vous y laissez pas tromper , ce sont des faillies de memoire , l'imagination n'y a guères de part.

Un tel se pique à bon droit de bel esprit ; c'est un aigle dans les sciences ; en affaires , c'est un étourneau ; ce bœuf qui rumine dans la conversation , est un furet dans les Finances.

Apercevez-vous cette figure inanimée , cet indolent qui s'étale dans un fauteuil , il ne prend aucune part à tout ce qui se dit en sa presence ; vous concluez de là , que de plus grandes affaires l'occupent,

SERIEUX ET COMIQUES. 67

que sa tête en est pleine : rien n'est plus vuide ; cet homme est également incapable de s'appliquer & de se réjouir ; il s'endort au jeu , il baille aux Comedies les plus divertissantes ; il a une Charge considerable ; il a une belle femme , & n'est pas plus occupé de l'une que de l'autre.

Belise entre dans l'assemblée : vous en jugez mal , parce qu'elle est trop enjoiée trop libre en paroles ; cependant , c'est une Lucrece dans sa conduite ; & sa compagne qui parle en Lucrece , est peut-être un Laïs par ses actions.

Cette jeune personne sans experience , n'entend qu'avec horreur prononcer le mot d'amour ; sa mere lui en a fait des portraits si horribles qu'elle croit le haïr : vous imaginez-vous qu'elle le haïra toujours ? Cela n'est pas sûr : une fille qui haït l'amour avant que de le connoître , est en danger de ne le pas haïr long-tems.

Ce nouveau riche qui répand l'argent comme de l'eau quand il s'agit de paroître , vous ébloiit par sa magnificence ; il donne même , & cache de bonne grace la peine qu'il a à donner. Ah ! la belle ame , s'écrie-t-on ! hélas ! ce n'est qu'à force de

F ij



basseffes d'ame qu'il a gagné de quoi paroître si genereux.

J'explique peut-être les choses un peu plus qu'il ne faut, & je démasque trop les personnages de mon Cercle; mais quand je voudrois les épargner, & qu'ils auroient eux-mêmes assez d'habileté pour cacher leurs défauts, je vois venir une femme penetrante qui les déchiffrera bien plus impi-toyablement que moi.

Cette femme s'avance; que son air est modeste! elle ne leve les yeux que pour voir si les autres femmes sont aussi modestes qu'elle.

Elle a tant de vertu, dit-on, qu'elle ne peut souffrir celles qui en ont moins qu'elle: celles qui en ont davantage lui déplaisent aussi; c'est pourquoi elle n'en épargne pas une.

Je demandois un jour à une femme de ce caractère, pourquoi ses exhortations étoient toujours moitié morale, moitié médifance. Parlez mieux, s'écria-t-elle, la médifance me fait horreur: à la vérité je suis quelquefois obligée, pour m'accommoder au goût du monde, d'affaifonner mes remontrances d'un peu de felcritique; car on veut de l'agrément par-

SERIEUX ET COMIQUES: 69

tout, même dans la correction : il faut bien faire passer la morale à la faveur de quelques traits de satire. Parlez plus sincèrement, lui repartis-je, & dites que vous voulez à la faveur d'un peu de morale faire passer force médisances.

Revenons à cette faiseuse de portraits qui prend séance dans notre Cercle : Elle sçait si bien son métier, qu'en un seul trait d'histoire elle vous peindra deux ou trois caracteres differens, sans compter le sien propre, que vous connoîtrez par sa maniere de raconter.

Connoissez-vous, dit-elle, ce negociant? il est très-honnête homme; son industrie a commencé sa fortune, & sa probité l'a achevée : il est comblé de biens; mais tout riche qu'il est, hélas que je le plains ! sa fille a échoué avant que d'arriver au port du mariage, & sa femme a fait naufrage dans le port même.

Ensuite elle vous fera admirer la politique d'une sage indigente, qui reçoit tout d'un Financier sans lui rien accorder; cela s'appelle, dira-t-elle, une vertu à l'épreuve : mais par malheur pour cette vertueuse personne, le monde juge mal des cho-

ses ; on croit que chez les Financiers , en amour comme en affaires , les articles de la recette suivent de près ceux de la dépense ; & que ces Messieurs-là sont accoutumés à recueillir aussi-tôt qu'ils ont semé.

A mon égard , continue cette charitable personne , je serois bien caution que l'homme d'affaire dont j'ai parlé , n'a d'autres vûes que de retirer des occasions du vice , celle à qui il fait du bien : je le connois à fond , je faisois l'autre jour son éloge en bon lieu ; je disois que personne n'est plus genereux , & qu'il n'a rien à lui.

J'en conviens , dit un mauvais plaisant qui m'interrompt , on peut dire que l'homme que vous loüiez n'a rien à lui , car il n'est riche que du bien d'autrui.

C'est trop écouter cette médifante ; il est tems que quelqu'un l'interrompe , pour sauver la reputation de tous ceux qu'elle connoît , & de ceux même qu'elle ne connoît pas.

Celle qui va l'interrompre , c'est une femme sçavante , qui vient se plaindre à un Poëte de sa clique , qu'une de ses Compagnes va se marier. Quelle perte pour nous , s'écrie-t-elle ! plus de commerce

SERIEUX ET COMIQUES. 71

d'esprit , plus de conversations sçavantes & plus de prose , plus de vers , le mariage absorbe tout ; la pauvre fille ! elle écrivoit avec tant de délicatesse ; son stile étoit enjouié , ses pensées fines , ses applications justes : adieu la délicatesse , adieu la justesse ! car enfin pour une femme qui compose , un mari est une distraction continuelle.

Oùi , certes , répond le Poëte , le mariage enchaîne l'esprit aussi-bien que le cœur , & par malheur encore , le cœur se dégage , & l'esprit demeure dans les fers. Un mien ami , tant qu'il fut garçon , produisoit chaque semaine un volume de Poësies gaillardes. Depuis trois ans qu'il est marié , je n'ai pu tirer de lui qu'une Elegie plaintive , & quelques Epîtres chagrines.

Sçavez-vous bien , reprit la sçavante défolée , ce que notre amie m'allegue pour excuse ? l'amour , Monsieur , l'amour : la belle raison pour se marier ! l'amour a-t-il jamais inspiré le mariage aux Poëtes ! Que ne garde-t-elle sa tendresse pour rendre ses Poësies plus touchantes & plus animées ? l'amour réveille l'imagination , mais le mariage l'endort.

Cette fille m'a bien trompée , conti-

nuë-t-elle; à l'entendre parler on eût dît qu'elle auroit eu plus de délicatesse que de passion, & plus d'imagination que de sentiment: je croïois qu'elle me ressembloit, & que son cœur étoit tout esprit; mais hélas! & son cœur & son esprit sont tout corps. Quand je lui en fais des reproches, elle répond que l'amour fut toûjours ami des Poëtes, & que j'ai tort de vouloir les mettre mal ensemble. Je vous en fais Juge; Monsieur; n'est-ce pas elle qui cherche noise? Quand on a intérêt de ménager l'amour, il ne faut pas en venir aux extrémités avec lui; c'est le pousser à bout que de se marier.

S'il n'y avoit que l'amour à perdre en se mariant, reprend le Poëte, ce seroit peu; mais qui ne sçait que l'himen éfarouche les Graces & les Muses? J'ai lû dans une Fable inconnuë aux anciens, qu'Apollon s'étant marié un jour, l'Hipocrene tarit le lendemain.

Un genie marié, est un genie sterile. En effet, les productions de l'homme sont bornées; il faut opter, de laisser à la postérité ou des ouvrages d'esprit, ou des enfans.

Mais

SERIEUX ET COMIQUES: 73

Mais j'aperçois un objet des plus tristes, qui vient interrompre la conversation comique du vieux Poëte garçon, & de la femme de Lettres.

C'est un homme en grand deuil ; il a outré l'appareil, la queue de son manteau couvre toute l'antichambre, & le bout de son crêpe est encore sur l'escalier. C'est un spectre de drap noir ; que vient-il faire dans une assemblée de plaisir ? Il sort de l'enterrement ; que ne va-t-il achever de pleurer chez lui ? cependant il est homme de condition ; il a perdu son pere, on lui doit des complimens de condoléance : mais pourquoi vouloir partager sa douleur ? il ne vient ici que pour vous faire part de sa joye ; la succession est si grosse, qu'il ne sçait à qui le dire : il cherche partout, qui le felicite ; il faut pourtant s'affliger d'abord avec lui par bienveillance. Que je suis fâchée, lui dit une Dame ! Je suis bien aise, dit notre Orphelin, en prévenant le triste compliment ; je suis bien aise de vous trouver si à propos : on m'a dit, Madame, que vous avez un bel emmeublement dont vous voulez vous défaire ; je m'en accommoderai.

Je ne puis vous exprimer, lui dit un cousin, combien je suis sensible à votre affliction, & j'irai au premier jour chez vous pour vous témoigner.... Je déloge demain, dit brusquement notre homme, je prens une maison magnifique : vous la connoissez, c'est celle que ce Banquier faisoit bâtir quand il fit banqueroute; ses créanciers m'en accommodent.

Un troisième consolateur vient encore à la charge la larme à l'œil, lui fait en longs complimens l'Oraison funèbre du défunt : ce que j'estime le plus dans mon pere, continue l'héritier, c'est qu'il ne m'a laissé aucunes dettes: si vous sçaviez l'ordre admirable qu'il a mis à ses affaires, & les grands biens que j'ai trouvez Hé ! corbleu, Monsieur, s'écrie un Misantrope chagrin, votre pere mourut hier, pleurez du moins aujourd'hui, vous vous réjouirez demain de la succession.

Bon, reprend un sournois, qui feint de vouloir l'excuser, son pere l'a assez affligé d'avoir vécu jusqu'à soixante & quinze ans; on ne peut pas s'affliger devant & après la mort d'un homme : d'ailleurs, c'étoit un paratre, un dénaturé, qui n'a jamais fait

plaisir qu'à lui-même : il plaignoît à ses enfans jusqu'à l'éducation, & je dirois volontiers pour Monsieur son fils; enfin, mon pere est mort, & sa mort est le premier bien qu'il m'ait fait de sa vie.

Notre sot est charmé qu'on lui prouve qu'il a raison de se consoler : le fournois malin l'engage insensiblement dans une conversation indifferente, puis ensuite dans une plus enjoiée; & lui qui ne rit jamais, se met à rire par malice, pour obliger le fat à rire aussi. Il pousse enfin la chose jusqu'à lui faire chanter avec lui la contrepartie d'un air à boire. Et quand il est à l'endroit le plus gay, il s'arrête tout court, & le tire doucement par le bras. Monsieur, lui dit-il d'un ton affligé, je vous demande pardon, si j'ai violenté votre douleur pour vous faire chanter dans le triste équipage où vous voilà. A ces mots, l'homme en deuil baïsse les yeux : il est si honteux de se surprendre en chantant, qu'il sort sans dire un seul mot, & même sans achever l'air à boire qu'il avoit commencé.

Il y a long-tems que l'on a remarqué que la tendresse filiale n'est pas comparable à

l'amour paternel. Il y a long-tems aussi qu'on en a cherché les raisons : je ne sçai si quelqu'un a trouvé avant moi celles que je vais dire : originales ou non, les voici.

Je suppose qu'un fils aime son pere, selon toute l'étendue des obligations qu'il lui peut avoir ; & que le pere n'aime son fils que parce qu'il lui appartient : la tendresse paternelle l'emportera encore, car l'amour de propriété est toujours plus fort que l'amour de reconnoissance.

Un pere qui perd son fils, perd un bien qui lui appartient, & le fils perd un maître à qui il appartenoit ; vous sentez bien la difference de ces deux pertes.

Il y a peu de peres qui ayent obligation à leurs enfans ; & nous devons tous au moins la vie à nos peres. Croiroit-on que ce fût une raison, pour les moins aimer qu'ils ne nous aiment ? Cette raison est bien injuste, elle est pourtant naturelle ; nous aimons mieux ceux qui nous doivent ; l'on se console plus aisément de la mort d'un créancier, que de celle d'un debiteur.

C'est cette nature injuste qui fait qu'un orphelin se réjouit de la mort d'un pere, qui se seroit affligé de le voir seulement indisposé,

SÉRIEUX ET COMIQUES. 77

Un pere regarde la vie d'un fils comme une continuité de la sienne propre : ce fils cesse-t-il de vivre , le pere commence à sentir la mort. Combien d'enfans au contraire ne commencent à goûter la vie , qu'après la mort de leurs peres ?

La mort d'un jeune homme touche bien autrement un vieillard , que celle d'un vieillard ne touche un jeune homme ; l'expérience l'apprend , & mille raisons le prouvent. Une des principales , c'est la difference des reflexions que la mort fait faire aux uns & aux autres.

Mon pere meurt à soixante & dix ans , (dit en lui-même cet homme qui n'en a que trente ;) j'ai donc encore du moins quarante ans à vivre. En calculant ainsi on se flate , mais on se console. Mon fils vient de mourir , il n'avoit que trente ans , j'en ai soixante ; j'ai beau me flater , je ne vois rien de consolant dans ce calcul.

Selon l'ordre naturel , le pere doit finir avant son fils. Si tous les enfans mourroient de douleur à la mort de leur pere , le genre humain periroit bien-tôt. N'est-ce point pour prévenir ce malheur , que la nature a pris soin d'endurcir le cœur des enfans ?

Ce qui fait encore qu'un pere a plus de naturel que son fils, c'est qu'il est toujours plus vieux que lui ; les liens du sang se fortifient avec l'âge , à mesure que les passions s'affoiblissent & que leur nombre diminuë.

La rupture des liens du cœur est d'autant plus sensible qu'ils sont en plus petit nombre ; & l'on peut dire qu'à un certain âge un pere ne tient presque plus au monde que par ses enfans.

La nature nous fournit dans les arbres une image de l'ingratitude des enfans. Le tronc d'un arbre communique sa seve , c'est-à-dire, en terme de Jardinier, son amitié aux branches; qui sortent de lui, & nous ne voyons point que la seve retourne des branches au tronc.

Quelques enfans ingrats vont conclure de là, que l'ingratitude est donc fondée sur la nature ; qu'ils considerent dans ce même arbre, que les branches ressentent bien plus vivement le mal qu'on fait à leur tige , que la tige ne ressent celui qu'on fait à ses branches. Un Poëte Italien ajouteroit , que l'amour filial des branches les fait expirer de douleur du même coup de

SERIEUX ET COMIQUES. 79

cognée qui abat la tige, & que la tige dénaturée reverdit souvent après qu'on lui a coupé ses branches.

La contrariété de ces deux comparaisons dans un même sujet, me met en humeur de chercher quelques raisons pour prouver tout le contraire de ce que je viens d'établir. J'ai dit que les peres sont plus touchez de la mort de leurs enfans, que les enfans de celle de leurs peres: voici quelques motifs de consolation pour ceux-ci, & d'affliction pour les autres.

Tu vois dans ton fils celui qui doit te survivre; avertissement fatal, objet importun: cet objet disparoît, sujet de consolation.

Tu vois dans ton pere celui à qui tu dois survivre; en le voyant, tu raisonnes ainsi: je suis venu en ce monde trente ans après lui, je n'en dois sortir que trente ans après; tant qu'il vivra, j'ai mes trente années franches. Par ce raisonnement, la vie du pere fait dans l'imagination du fils une espece de rempart contre la mort; ce rempart tombe, sujet d'affliction.

Un fils est accoûtumé dès sa naissance à voir un pere; il est attaché à lui par les pré-

jugez de l'enfance. Est-il de plus forts liens & plus difficiles à rompre ?

A l'égard du pere , il n'a commencé d'avoir des enfans que vers l'âge de raison ; & cette raison a dû l'empêcher de s'attacher trop à une chose qu'il pouvoit perdre.

Un pere perd à la mort de son fils une personne qu'il aime ; un fils perd en son pere une personne dont il est aimé : c'est perdre beaucoup davantage , puisque la perte est plus irreparable. Il est bien difficile de retrouver qui nous aime ; il ne l'est pas tant de retrouver qui nous puissions aimer.

Ajoutez à cela ; qu'un pere qui perd un fils , peut esperer d'en avoir d'autres ; mais à parler juste , on ne peut avoir qu'un pere en sa vie.

Les reflexions commencent à m'ennuyer ; rentrons dans le Cercle Bourgeois ; j'y remarque qu'un faiseur de reflexions continues est un ennuyeux personnage ; il ne vous donne pas le tems de respirer.

Ce jeune Magistrat a beaucoup d'esprit ; mais il dogmatise pour se rendre plus venerable. Il dit tout par maximes , jusqu'aux

SERIEUX ET COMIQUES: 81

complimens ; il veut être solide dans les conversations les plus enjouées , & ne badine que par sentences.

C'est une chose admirable , lui dit une grosse réjouie , que vous sçachiez si bien faire le vieillard à trente-cinq ans ; votre voisine qui en a cinquante , n'a pas si bonne grace à faire la jeune.

Une vieille , répond notre jeune doyen , une vieille qui travaille à se rajeunir , & qui veut revoir le país du bel âge , va plus loin qu'elle ne croit ; en courant à la jeunesse , elle retombe dans l'enfance.

A qui en veut cette Dame qui traverse l'assemblée sans regarder personne ? son habillement est plus que negligé , sa coëffure n'est qu'ébauchée : elle a les yeux battus & la voix éteinte ; vous devinez bien que c'est une joieuse : elle tire à part notre homme grave , pour lui emprunter vingt loüis-d'or qu'elle lui demande tout bas. Oüida , répond-il tout haut , afin qu'on l'entende , ma bourse est à votre service , mais considerez à quelles extrémités le jeu . . . Hé ! donnez vite , interrompt la Joieuse , on m'attend. Faites reflexion , continuë-t-il en cherchant sa bourse , que

vous étiez il y a six mois la plus charmante personne du monde : la reconnoissez-vous Mesdames , depuis qu'elle s'est abandonnée au desordre du Lansquenet ? Hélas ! si une femme possédée du jeu oublie de se parer & de conserver sa beauté , que n'oublieroit-elle point dans l'occasion ?

La Joieuse avale cette avanie , dans l'esperance des vingt-Louis-d'or ; le prêcheur indiscret les tire de sa bourse , en continuant de moraliser avec une telle application que la Joieuse a pris la bourse , couru au Lansquenet , & perdu l'argent , avant qu'il ait achevé de prouver qu'elle ne devroit point joier.

Mais il n'est pas tems de s'impatienter , il ne fait encore que commencer son sermon ; la Joieuse vient de lui fournir un texte , il va diviser en trois points la conversation. Que je plains deux ou trois femmes dont il s'est fait un auditoire ! elles voudroient bien le laisser parler tout seul ; mais elles ont des procès , elles iront bientôt le fatiguer par leurs sollicitations ; il est bien juste qu'elles se laissent ennuyer par ses reflexions.

Réjouissez-vous , Mesdames , je vois ve-

SERIEUX ET COMIQUES. 83

nir un jeune Cavalier de ceux que vous appelez de jolis hommes ; celui-ci est des mieux tournés. Il attire déjà vos regards , je prévois que vous l'écouteriez plus volontiers que le Sénateur , que son arrivée a interrompu ; ses discours seront moins chargés de morale.

A peine l'aimable Cavalier a-t-il paru , qu'il est entouré de toutes les femmes du Cercle ; les unes le connoissent , les autres ont envie de le connoître ; toutes enfin s'empressent de l'approcher. Quelle fureur ! s'écrie mon Siamois !

Ici je m'arrête tout court pour répondre à un critique , qui me demande d'où vient présentement ce Siamois , & de quoi je m'avise de le faire parler ici. Franchement je ne me souviens pas bien moi-même où je l'ai laissé ; j'ai dû le placer à quelque coin de mon Cercle Bourgeois pour être spectateur de tout ce qui s'y passe. J'ai tort de vous l'avoir fait perdre de vûe ; & puisque j'avois commencé de voyager avec lui , il eût été plus régulier de l'avoir toujours à mes côtes. Mais qui sçait si cette régularité ne vous eût point ennuyé ? j'aime mieux encore que mes Amusemens soient irréguliers qu'ennuyeux.

D'ailleurs , en commençant ce livre ; j'ai fait mes conventions. Souvenez-vous-en : ne suis-je pas convenu avec moi-même , que je ne suivrois exactement ni le voïage ni le Siamois ? je finirai donc comme j'ai commencé , fans me gêner ni dans le dessein , ni dans les sujets , ni dans le stile ; en un mot , je me mets au-dessus de tout , excepté du bon sens.

C'est donc seulement parce qu'il m'entend envie , que je quitte la digression , pour sçavoir du Siamois pourquoi il s'est tant récrié en voyant un troupeau de femmes s'ameuter autour d'un bel homme (ce sont ses termes.) N'ai-je pas raison de m'étonner , continuë-t-il ? la plûpart de ces femmes me paroissent modestes dans leur maintien , sages dans leurs paroles ; je croi voir en elles une raison solide , une mouche les pique , les voilà au champ ; la vûë d'un jeune homme les met hors des gons. Est-ce donc ainsi que l'amour ? doucement mon cher compagnon , doucement.

Il ne faut pas attribuer à l'amour toutes les fautes que les femmes commettent contre la modestie , & contre la bienséan-

SERIEUX ET COMIQUES. 87

ce ; je connois en elles une passion presque aussi forte , & d'autant plus dangereuse , qu'elles peuvent s'y abandonner sans honte : cette passion est la curiosité.

Ce n'est pas amour , par exemple , que cet empressement pour le Cavalier qui vient d'entrer ; premierement curiosité de voir de près son habit ; c'est un habit d'invention , tout couvert d'une broderie imaginée , & méditée à fond ; le dessein leur plaît , il est bizarre , extravagant & raisonné : pour en étudier l'effet , le Cavalier s'est enfermé cinq ou six matinées avec son Brodeur ; ce chef-d'œuvre de génie merite bien toute l'attention des Dames.

Autre motif de curiosité pour elles : ce joli homme a la vogue depuis peu ; c'est la dernière mode , & il n'est permis qu'aux Provinciales de ne le point connoître.

Fort bien , me dit le Siamois , on m'a déjà fait comprendre combien vos Parisiennes sont scrupuleuses sur les modes , elles auroient honte de porter un habit de l'an passé ; selon la règle des modes , ce joli homme leur paroîtra bien laid l'année qui vient.

Mais je leur pardonne de suivre l'usage du païs, je suis fâché d'avoir mal interprété leur curiosité; je ne jugerai plus du cœur des femmes par leurs démarches.

A l'égard de votre joli homme, la curiosité me prend aussi de sçavoir si son esprit repond à sa figure; mais il n'a point encore parlé, commencera-t-il bien-tôt? les Dames qui l'environnent, dis-je à mon curieux, ont autant d'impaticence que vous de l'entendre parler; écoutons.

Elles lui adressent toutes la parole; que répond-il? tantôt oüi, tantôt non, & tantôt rien: il parle à l'une des yeux, à l'autre de la tête, & sourit à celle-là d'un air si mysterieux, qu'on croit qu'il y entend finesse; on devine qu'il a tout l'esprit du monde: sa phisionomie parle, son air persuade, mais sa representation fait toute son éloquence; si-tôt qu'il s'est montré, il a tout dit.

C'est dommage que la nature n'ait pas achevé son ouvrage; pour peu qu'elle eût joint d'esprit à un extérieur si prévenant, on lui eût passé mille balivernes pour un bon mot.

Mais nos Dames commencent à se lasser

d'entretenir une idole ; chacune prend le parti d'aller parler à quelqu'un , qui lui réponde. Le Cavalier va dans la chambre voisine , ne pensant qu'à étaler ses charmes ; mais il est frappé d'abord de ceux d'une jeune femme , il l'assiege des yeux , il la minaude , il l'aborde enfin.

Cette Dame est fort réservée ; mais tout charmant que lui paroisse le Cavalier , son abord ne l'allarme point , & c'est encore la curiosité qui l'expose avec lui au peril d'un tête-à-tête : elle se dispose donc à écouter l'Avanturier. Voïons comment il se tirera d'affaire avec elle.

Il doit être fort embarrassé auprès de cette femme ; elle a beaucoup d'esprit , elle ne se paiera pas de mines ; cependant nous en voïons des plus spirituelles qui ne méprisent pas un bel extérieur : aussi notre joli homme se promet-il bien qu'en persuadant qu'il aime , il persuadera facilement qu'on le doit aimer. Il met en usage les tours d'éloquence les plus fins , & les expressions les plus touchantes du langage muet ; c'est sa langue naturelle , il la parle bien ; mais la belle Dame l'entend mal : que fera-t-il donc pour s'expliquer claire-

ment ? il a au doigt un diamant d'un grand prix , il faut trouver une maniere galante de l'offrir : il prend un air enjoué & badin , qui lui donne lieu de poser sa main dans toutes les attitudes qui peuvent faire briller son diamant aux yeux de l'indifférente. Il l'ébloüit , elle tourne la tête d'un autre côté , ce badinage l'importune ; c'est pourtant l'unique ressource du sot , il est fort étonné de trouver une femme à l'épreuve d'un homme comme lui , & d'un diamant comme le sien ; c'est une insensible , c'est une cruelle.

Dans le moment qu'il desespere de son entreprise , cette cruelle , cette insensible lui saisit brusquement la main , pour voir de près le diamant dont elle détournoit d'abord les yeux : quel changement de fortune pour un amant rebuté ! il reprend courage ; & pour faire une declaration en abrégé , il tire la bague de son doigt & la presente. On la prend ; & afin de la mieux considerer , on redouble d'attention : il redouble d'esperance & de hardiesse , il croit être en droit de baiser une main qui reçoit son diamant. La Dame est si attentive à le regarder , qu'elle ne pense point

à se fâcher, au contraire elle sourit, & sans autre cérémonie met la bague à son doigt.

C'est à présent que la conquête est assurée: l'amant transporté de joie, propose l'heure & le lieu du rendez-vous. Monsieur, lui dit alors la Dame, d'un grand sang froid, je suis charmée de ce diamant; & ce qui fait que je l'ai accepté sans scrupule, c'est qu'il m'appartient: Oüi, Monsieur, le diamant est à moi, mon mari le prit sur ma toilette il y a trois mois, & me fit croire ensuite qu'il l'avoit perdu.

Cela ne peut-être repliqua le fat, c'est une Marquise qui me l'a troqué.

Justement, continuë la femme, mon mari connoît cette Marquise; il lui a troqué mon diamant, la Marquise vous l'a troqué, & moi je vous le prens pour rien, quoique mon mari meritât bien que je fusse d'humeur à en donner le même prix qu'il en a reçu de la Marquise.

A ce coup imprévû, le joli homme demeure interdit & confus: c'est en cette occasion que je lui pardonne d'être muet, un homme d'esprit le feroit à moins.

Après le dénoüement de cette scene, on

entend du bruit dans l'antichambre ; c'est un pauvre valet qui voit entrer un homme tout doré. Hé bon jour , lui dit le valet , bonjour , mon ancien Camarade. Tu en as menti , replique l'autre , avec un soufflet. Sotise des deux parts ; le valet ne pense pas à ce qu'il est , ni l'autre à ce qu'il a été ; la pauvreté ôte le jugement , & les richesses font perdre la memoire.

Cet homme qui s'offense de la familiarité d'un valet , familiarise avec un Duc & Pair : quelle distance de lui au Duc ! mais entre lui & le valet , je ne vois que le tems & l'argent.

Vous vous étonnez qu'il se méconnoisse depuis peu ? il étoit , dites-vous , si modeste dans les premiers tems de sa fortune ! d'accord , il eût été le premier à vous dépeindre l'état naturel de sa misere passée , & les miracles de sa prosperité subite. Tout cela frapoit encore les yeux du monde , & il se faisoit un merite d'en parler , pour fermer la bouche à ceux qui en parloient avant lui ; ont-ils commencé à se taire , il s'est tû. A mesure que les autres oublient la bassesse de notre origine , nous

l'oublions aussi ; mais par malheur les autres s'en ressouviennent de tems en tems : & quand nous avons une fois commencé à nous oublier , c'est pour toujours.

Ce grand Seigneur fut toujours élevé en grand Seigneur ; son ame est aussi noble que son sang ; je l'estime sans l'admirer ; mais celui qui par ses vertus s'élève au-dessus de son sang & de son éducation je l'estime & j'l'admire.

Toi donc de qui les vertus égalent la fortune , pourquoi cacherois-tu un défaut de naissance , qui relève l'éclat de ton mérite ?

Et toi qui n'as d'autre mérite que d'avoir fait fortune , fais-nous voir toute la bassesse du passé , nous n'en sentirons que mieux le mérite de ton élévation.

Ceux qui sont tombez du haut de la fortune , regardent toujours l'élévation où ils ont été ; mais ceux qui se sont une fois élevez , ne peuvent plus regarder en bas.

Cependant il seroit salutaire à ceux-ci , de bien envisager leur premiere bassesse pour tâcher de n'y plus retomber ; & ce seroit un bien pour les autres de perdre de vûe une élévation qui leur fait mieux sentir la grandeur de leur chute.

Voilà, dit-on, un homme qui fait si fort le grand Seigneur, qu'il semble qu'il n'ait jamais été autre chose. Hé c'est souvent parce qu'il le fait trop, qu'on s'apperçoit qu'il ne l'a pas toujours été.

Pendant que j'ai fait mes reflexions, mon Siamois a fait aussi les siennes ; il s'étonne moins de l'homme doré qui se meconnoît, que de l'assemblée qui semble se méconnoître aussi.

On lui fait un accüeil de Prince ; ce ne sont pas des civilitez, ce sont des adorations. Hé, n'êtes-vous pas contents, s'écrie notre Siamois ; n'êtes-vous pas contents, d'idolâtrer les richesses qui vous sont utiles ? faut-il encore idolâtrer un riche qui ne vous fera jamais d'aucun secours ?

J'avouë, continuë-t-il, que je ne puis revenir de mon étonnement ; je vois entrer dans votre cercle un autre homme de bonne physionomie, on ne fait nulle attention sur son arrivée. Il s'est assis, il a parlé, & parlé même de très-bon sens ; cependant personne ne l'a écouté, & j'ai pris garde qu'insensiblement chacun défiloit d'un autre côté, en sorte qu'il est resté seul.

SERIEUX ET COMIQUES. 93

Pourquoi le fuit-on ainsi, ai-je dit en moi-même, a-t-il la peste ?

Dans l'instant j'ai remarqué que tous ces déserteurs se rangeoient auprès de l'homme doré qu'on fête tant ; j'ai compris par-là que la contagion de celui-ci c'est la pauvreté.

O Dieux ! s'écrie le Siamois ; entrant tout-à-coup dans un enthousiasme semblable à celui où vous l'avez vû dans sa lettre ; O Dieux ! transportez-moi vite hors du país où l'on ferme l'oreille aux sentences du pauvre , pour écouter les sottises du riche ! il semble qu'on refuse à ce vertueux mal-vêtu , sa place entre les hommes , pendant qu'on met ce riche sot au rang des Dieux. En voyant cela , j'aurois presque envie de pardonner à ceux qui s'enflent de leur prospérité : celui-ci fut autrefois moins qu'homme parmi vous , vous en faites à présent une divinité. Ah ! si la tête tourne à ce nouveau Dieu , il s'en faut prendre à ceux qui l'encensent.

Il y a parmi nous , continuë-t-il , des peuples qui adorent un certain oiseau , à cause de la richesse de son plumage. Pour justifier la folie où leurs yeux les ont en-

engagez , ils se sont persuadez que cet animal superbe a en lui quelque esprit divin qui l'anime ; leur erreur est encore plus tolerable que la votre : Car enfin , cet animal est muet ; mais s'il pouvoit parler , ainsi que votre homme doré , ils reconnoïtroient que ce n'est qu'une bête ; & cesseroient peut-être de l'adorer.

L'enthousiasme eût mené trop loin notre Voyageur sincere ; pour l'obliger à ne plus parler , je lui fis remarquer un personnage du Cercle , qui merite bien qu'on leve le voile dont il se couvre pour attirer la confiance des fots.

Examinez-le bien , ce serieux extravagant : sa marote , c'est la probité : marote aimable , si son cœur en étoit attaqué , mais il n'en n'est frappé qu'à la tête.

On ne s'est point encore apperçu qu'il fût ni voleur ni faussaire : sur cette confiance , il se met à la tête de tous les gens de bien.

Il exige une foi aveugle pour ce qu'il dit , écoutez-le comme la verité même. Affirme-t-il que ce roturier est noble , on n'ose plus lui demander ses titres.

Bien plus , il veut être cru sur les choses d'opinion , comme sur les choses de fait.

SERIEUX ET COMIQUES. 95

Hier deux Astronomes , bons amis d'ailleurs , mais ennemis mortels dans la dispute , en étoient déjà aux injures ; l'homme de probité arriva , & ne doutant point qu'un seul mot de sa bouche ne dût établir la paix entre eux : fiez-vous à moi , dit-il au plus emporté ; en homme d'honneur , ce n'est point le monde qui tourne , c'est le soleil.

S'il fait quelque affaire , il prétend que son mot soit un Arrêt dont on ne puisse appeller sans injustice ; il s'offense qu'on songe seulement à prendre avec lui les sûretés ordinaires. On doit sçavoir que sa promesse verbale vaut mille contrats. Il eût volontiers exigé des parens de sa femme , qu'ils la lui eussent donné en mariage sur sa parole.

Il se pique d'être toujours exactement vrai dans ses expressions. Selon lui l'exageration est un mensonge horrible ; & c'est trahir la vérité que de s'exprimer foiblement dans les choses même qu'on devroit taire. Où trouverons-nous donc un modele de cette exactitude impraticable ? vous la trouverez en lui seul ; pesez bien , vous dira-t-il , la force de mes pa-

roles. Vous devez croire simplement ce que je vous dis ; ni moins , ni rien au-delà : en une occasion seule il vous permettroit d'ajoûter , c'est quand il fait son propre éloge , & il le fait à tout propos.

Sur quelque sujet que roule la conversation , il s'y jette à bon sens perdu , pour faire l'étalage de ses vertus.

Une femme , par exemple , après avoir bien prouvé qu'il n'y a plus dans nos jeunes gens , ni galanterie , ni sincérité , s'écrioit plaisamment : Ah ! j'ai tort , Messieurs , j'ai tort , il y a encore de la sincérité parmi les hommes , ils disent tout ce qu'ils pensent des femmes.

A propos de cette espece de sincérité , notre homme croit pouvoir mettre sur le tapis celle dont il se pique ; chacun a ses défauts particuliers , dit-il , mais tout le monde a celui de la diffimulation : mon défaut à moi , c'est d'être trop sincere.

On tombe sur une autre matiere : il y a des riches si durs , dira un homme ruiné , qu'il entre de la dureté dans leur compassion même ; s'ils regardent le malheur d'autrui , c'est pour mieux goûter leur bonheur propre.

Quel

Quel excès du dureté ! s'écrie l'homme d'honneur ; à mon égard je tombe dans un excès tout opposé, je m'attendris d'un rien, je suis trop bon ; c'est encore un défaut dont je ne me corrigerai jamais.

Un autre enfin , qui dans la suite d'un récit , prononce par occasion le mot d'avarice , se voit interrompu : vous avez-là de grands vices , sincérité , bonté , libéralité ; l'excès de modestie qui vous fait avouer ces vices , fait comprendre que vous avez toutes les vertus contraires.

Voilà, ce me semble, rompre en visière à l'homme d'honneur : c'est tirer sur lui à brûle-pourpoint : il devrait être cruellement blessé , cependant il n'a pas seulement senti le coup ; il s'est fait un calus de vanité qui le rend invulnérable , il prend tout en bonne part : dites - lui d'un ton ironique : oh le grand héros de probité ! il croit la chose à la lettre : declarez-lui tout net , que vous le connoissez pour un franc scelerat ; c'est une ironie , vous plaifantez , & il entend raillerie.

Les railleurs ont beau jeu , comme vous voyez , avec un esprit si bien tourné : cette humeur commode , met toute l'assemblée

en goût de raillerie. Quel regal pour les diseurs de bons mots ! ils peuvent là se rendre intelligibles à tous , hors à celui qu'ils drapent. Cependant leur malignité n'est pas encore contente , le plaisir seroit de le piquer au vif pour confondre sa vanité ; ils se hazardent à l'attaquer en face : vous n'y gagnerez rien , sa vanité est un mur d'airain , tous vos traits s'éteignent , & votre venin ne fait que blanchir ; c'est pourtant dommage de perdre le fruit d'une raillerie si mordante.

Mais je m'apperçois qu'il n'y aura rien de perdu ; voici un esprit de travers , qui prend pour lui tout ce qu'on a dit pour l'autre : il rougit , il pâlit , il perd contenance , il deserte enfin , & sort en menaçant des yeux toute l'assemblée.

Que juge-t-on de cette levée de bouclier ? tout le pis qu'on peut ; c'est l'esprit du monde : s'il n'avoit que la tête mal saine , dit-on , il n'auroit pas été si sensible ; mais apparemment sa conscience est si ulcérée , qu'on ne peut toucher aucune corde , qui ne réponde à quelque endroit douloureux : en un mot , tout le blesse , parce qu'il est capable de tout.

SERIEUX ET COMIQUES. 99

Voilà deux caractères qui paroissent fort opposés ; il seroit aisé de prouver qu'ils ont tous deux le même fond : quel est ce fond ? devinez-le si vous pouvez : un mot ne suffiroit pas pour vous l'expliquer nettement, & je n'ai pas le loisir d'en dire davantage. J'entens venir un homme qui m'est connu ; il m'interromploit sans miséricorde, j'aime autant le prévenir & me taire.

Silence, silence, & tenez-vous dans le respect ; vous allez voir paroître un de ses grands Seigneurs, qui croient que tout leur est dû, & qui doivent à tout le monde ; sa voix bruyante se fait entendre du bas de l'escalier ; on vient l'annoncer & chacun prend son sérieux lorsqu'il entre avec un air riant & un visage ouvert qu'il referme tout à coup appercevant son ennemi ; il lui sourit néanmoins par politique, & lui fait mille protestations d'amitié ; mais en offrant ses services, il pâlit comme un Gascon qui offre sa bourse.

A peine est-il assis, qu'il s'empare de la conversation, parle en même tems à quatre personnes de quatre affaires différentes, interroge l'un sans attendre la réponse.

se de l'autre ; propose une question , la traite & la resout tout seul ; il ne se lasse point de parler , on se lasse de l'entendre , chacun s'écoule. Et voilà le cercle fini.

Le Siamois me demande si notre voïage l'est aussi. A peine est-il commencé, lui-dis-je, vous n'avez encore fait que la première journée. J'y renonce donc , reprend-il brusquement ; car avant que j'aye fait toutes mes reflexions sur ce que j'ai vû dans cette première journée , je serai trop vieux pour en faire une seconde.

Vous avez raison , lui dis-je , la vie de l'homme est trop courte pour bien connoître un seul homme.

Il faudroit vivre au moins un siècle pour connoître un peu le monde , & en revivre encore plusieurs pour sçavoir profiter de cette connoissance.

Nous sommes trop curieux de sçavoir ce que le monde fait , & pas assez d'apprendre ce qu'il devrait faire ; c'est pour cela qu'on voit tant de gens qui sçavent comme on vit , & fort peu qui sçachent vivre.

Le mot de *Sçavoir vivre* , renferme , ce me semble , toute la sagesse humaine ; cependant l'usage a bien affoibli cette ex-

SÉRIEUX ET COMIQUES. 101

pression, On appelle un homme qui sçait vivre, celui qui ne manque point de politesse; on s'informe peu s'il manque de probité.

Une autre expression dont on abuse encore, c'est celle de *Connoissance du monde*: tel passe pour connoître le monde, qui n'a la tête pleine que de faits: un tel mourut hier, il avoit été ceci, il avoit été cela; il laisse douze cens mille livres: on parle de marier son heritiere à un Seigneur malaisé. Telle & telle chose est arrivée: enfin, celui qui sçait le mieux toutes les minuties d'une histoire du tems, s'attire de l'attention & de l'estime; c'est un genie supérieur, une bonne tête qui connoît le monde. Et si vous vous avisez de faire une reflexion solide sur ces événemens, on diroit de vous, c'est un parleur eunuyeux, qui ne connoît pas le monde.

On permet pourtant les reflexions satiriques; mais on ne reçoit point celles qui instruisent, on n'écoute que celles qui mordent.

De tout ceci le Siamois conclut, que la vie des François se passe à s'examiner & à se moquer les uns des autres: & j'en

conclus moi par rapport à mon sujet, que le plus grand & le plus ordinaire de tous les Amusemens, c'est celui que le Public donne aux particuliers, & que les particuliers donnent au Public.

Le Public est un grand spectacle toujours nouveau, qui s'offre aux yeux des particuliers & les amuse.

Ces particuliers sont autant de petits spectacles diversifiez qui se presentent à la vûe du Public, & le divertissent.

J'ai déjà fait voir en racourci, quelques-uns de ces petits spectacles particuliers; notre Voyageur exige encore de moi que je lui dise un mot du Public.

XII. A M U S E M E N T

ET DERNIER.

LE P U B L I C.

Le Public est un souverain, duquel relevent tous ceux qui travaillent pour la reputation, ou pour le gain.

Ces ames basses qui ne se mettent gueres en peine de meriter son approbation, craignent au moins sa haine & son mépris.

SERIEUX ET COMIQUES. 183

Le droit qu'il a de juger de tout, a bien produit des vertus, & bien étouffé des crimes.

Sans la crainte de ses jugemens, que de heros auroient été moins heros ! que de guerriers pacifiques ! combien peu de vertueux se seroient fait aimer ! que de scelerats se seroient fait craindre !

Les exhortations des peres, le naturel des enfans, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela auroit bien peu de force, sans le qu'en dira-t-on du Public, qui retient chacun dans son devoir.

Tout le monde fait sa cour au Public ; les ambitieux briguent sa faveur, & les honnêtes gens son approbation : les coquettes veulent s'attirer ses regards, & les femmes de bien son estime ; les grands recherchent son amitié, les petits n'en veulent qu'à son argent.

Le Public a l'esprit juste, solide & pénétrant ; cependant comme il n'est composé que d'hommes, il y a souvent de l'homme dans ses jugemens.

Il se laisse prévenir comme un simple particulier, & nous prévient ensuite par l'ascendant qu'il a pris sur nous depuis tant de siècles.

On a beaucoup de veneration pour ses jugemens : car on sçait que c'est un Juge insensible à l'interêt & aux sollicitations.

Il y a tel particulier qui vit & meurt dans ses préventions ; mais comme le Public ne meurt point , il revient infailliblement des siennes ; quelquefois par malheur il en revient un peu tard. Si nous vivions deux ou trois siècles , chacun jouïroit à la fin de la reputation qu'il merite.

Cela ne seroit pourtant pas sûr , car ce Public est si malin , qu'il rend moins volontiers justice aux vivans qu'aux morts , & que souvent il n'éleve les morts que pour rabaisser les vivans.

Le Public est un vrai Misantrope ; il n'est ni complaisant ni flatteur : aussi ne cherche-t-il point à être flaté. Il court en foule aux Assemblées où on lui dit ses veritez : & chacun des particuliers qui composent ce tout , aime encore mieux se voir draper , que de se priver du plaisir de voir draper les autres.

Le Public est le plus severe & le plus fin critique du monde ; cependant un vaudeville grossier suffit pour l'amuser toute une année.

SERIEUX ET COMIQUES. 105

Il est constant & inconstant ; on peut dire que depuis le commencement des siècles l'esprit public n'a point changé : voilà sa constance ; mais il est amateur de la nouveauté : il change tous les jours de façons d'agir , de langage & de modes ; rien n'est plus inconstant.

Il est si grave , qu'il imprime la crainte à ceux qui lui parlent , & si badin qu'une coëffure de travers fera rire tout un auditoire.

Le Public est servi par les plus grands Seigneurs ; quelle grandeur ! mais il dépend de ceux qui le servent ; qu'il est petit !

Le Public est , pour ainsi dire , toujours en âge viril par la solidité de sa raison. C'est un enfant , que le moindre jouet fait courir comme un écervelé ; c'est un vieillard qui radote quelquefois en murmurant , sans sçavoir à qui il en veut , & qu'on ne peut faire taire quand il a une fois commencé à parler.

On ne finiroit point à chercher des contrarietez dans le public , puisqu'il a en lui toutes les vertus & tous les vices , toute la force & toute la foiblesse humain.

Qu'il est heureux ce public ! les Rois font bâtir de superbes edifices , & lui laissent de beaux monumens , afin qu'il se souvienne d'eux. Tous les Historiens travaillent à son Histoire : c'est pour lui qu'on laboure , qu'on sème & qu'on recueille ; c'est pour lui chercher des commoditez qu'on approfondit les beaux Arts. Combien d'honnêtes gens abregent leurs jours pour lui fournir de beaux exemples & de sçavantes instructions ! combien de Poètes & de Musiciens se creusent le cerveau pour le réjoüir ! En un mot , on sacrifie à son utilité la vie & les biens de chaque particulier. Voilà un bonheur serieusement établi ; mais quelque Comique vous dira que le public ne peut être heureux , puisqu'on lui empoisonne son vin , & que toutes ses maîtresses sont infidelles.

Reprenons le serieux , pour considerer la veritable grandeur du public ; c'est de lui qu'on voit sortir tout ce qu'il y a de plus considerable dans le monde : des Souverains pour gouverner les Provinces , des Intendans pour les regler , des Guerriers pour combattre , & des Heros pour conquerir.

Après que ces Gouverneurs, ces Magistrats, ces Guerriers & ces Heros se sont ainsi glorieusement répandus de toutes parts, ils viennent tous se rassembler à la Cour : là l'intrepidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humanise, & la puissance disparoît.

Là ceux qui se distinguoient comme autant de Souverains, viennent se confondre parmi la foule des Courtisans, deviennent Courtisans eux-mêmes; & après s'être attiré les regards de tous, ils se contentent d'être regardez d'un seul.

Comme ses regards relevent l'éclat des plus belles actions, chacun est jaloux de celui qui se les attire; mais chacun ne laisse pas de caresser celui dont il est jaloux.

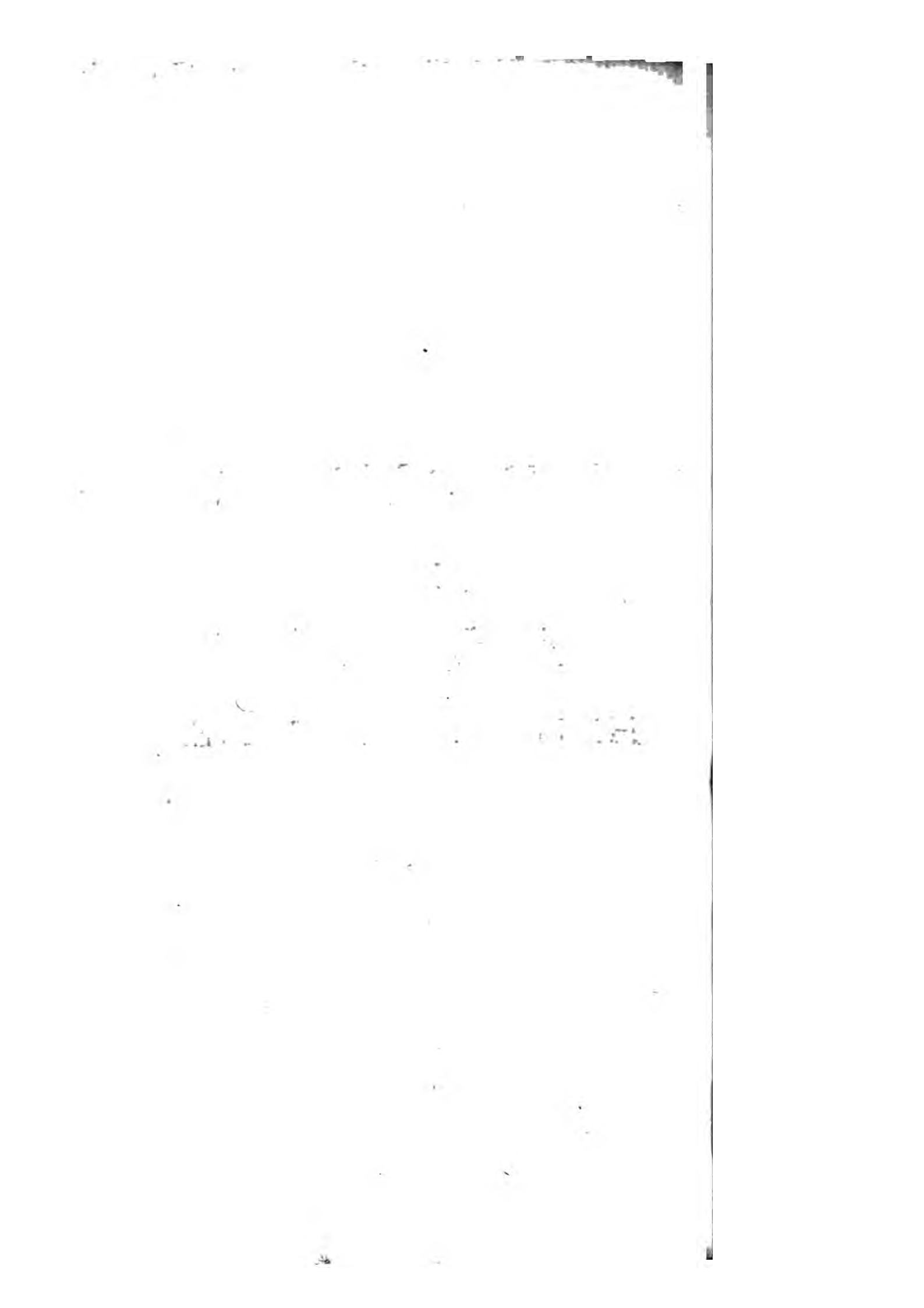
C'est ainsi que le mérite qu'ils se connoissent reciproquement, & qui paroît l'unique lien de leur amitié, est souvent le principe secret de leur haine.

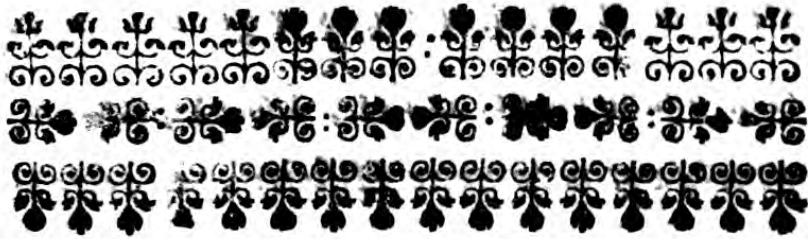
Il est de belles ames qui s'affranchissent de ces foibleffes vulgaires: & les véritables Heros n'ont pas plus de peine à voir la gloire des autres, qu'à partager avec eux la lumiere du Soleil.

Je conviens, dit mon Siamois en me disant adieu, que la France fournit quelques-uns de ces Heros parfaits, & leur reputation est venuë jusques en mon pais; mais c'est pour voir encore quelque chose de plus grand, que j'ai entrepris ce voiage; & voici le raisonnement que j'ai fait en traversant les mers. La France est pleine d'hommes illustres, qui ne s'entr'aiment gueres; il y a aussi quelques vrais Heros qui s'entre-estiment; mais les uns & les autres s'accordent tous pour en reverer & en admirer un seul; il faut que ce soit un grand homme.



LE PUIITS
DE
LA VERITÉ¹
HISTOIRE GAULOISE.





AVERTISSEMENT

A U L E C T E U R .

J' Avertis le Lecteur que j' ai oublié le nom du Philosophe qui a dit que la verité étoit cachée dans un Puits ; il est sûr que quelqu'un l'a dit , cela suffit pour autoriser le titre de mon Livre.

Il est bon d'avertir aussi pour l'intelligence de cette Histoire qu'HERODATES & FRANCIANNE qui en sont les Heros, ont vécu environ vers le tems de Mai, qu'importe en quel tems ils ont vécu ? qu'importe même qu'il y ait eu un Herodates & une Francianne ? qu'importe, s'écriera un

AVERTISSEMENT:

Censeur? il est ridicule de s'ériger en Historien quand on debite des fictions; prouvez-nous la verité de votre Histoire, ou retranchez de votre titre HISTOIRE GAULOISE. Je ne ferai ni l'un ni l'autre; mais je promets de répondre à cette critique quand mon Livre aura eu assez de succes pour interesser le Public: avant cela toute Dissertation seroit ennuyeuse.

Je ne vous avertirai donc point si LE PUIITS DE LA VERITE' est un Conte ou une Histoire, il tient peut-être de l'un & de l'autre; tout ce qui vous paroitra vrai-semblable croyez-le si le cœur vous en dit; que risquez-vous? A l'égard de certaines fictions allégoriques qui conviennent fort bien au titre, si elles ne sont pas vraies, renferment-elles des veritez? je souhaite que ces veritez ne soient point trop vraies pour

ceux

AVERTISSEMENT.

ceux qui craignent tout ce qui a l'air de satire, quelque douce qu'elle soit.

J'avertis encore que je n'ai point affecté de style particulier dans ma manière de raconter. Le langage n'est fait que pour exprimer les choses, & les choses m'ont fait souvent changer de style sans que je m'en sois aperçu moi-même; c'est peut-être tant mieux.

Je vous avertis enfin que je ne vous aurois averti de rien, si le Libraire n'eût exigé de moi un Avertissement.

Il me l'avoit demandé très long, & si je l'avois voulu croire, j'y aurois encore joint une Préface, un Avant-propos, une Epître Dédicatoire; en un mot, tout ce qui sert à grossir les Livres. Il dit pour ses raisons que la plupart des Acheteurs ne veulent payer les Volumes qu'à proportion de leur

Tome V.

K



AVERTISSEMENT.

grosseur. Ces mesureurs de Livres ressemblent à certains buveurs qui ont le goût usé. Ils réduisent tout le plaisir de boire, à la quantité des bouteilles. Pour ces gens-là tous vins sont bons quand on leur donne à bonne mesure. Je ne sçai si la mesure de mon Livre est complete, mais je m'en-nuye de pré'uder. Commençons la Piece.





LE PUIITS
DE
LA VERITE.

HISTOIRE GAULOISE.



Est toujours un bon país que
la Gaule, mais c'étoit bien
autre chose vers le commen-
cement du monde.

On y voïoit le printems au printems ,
l'été en été, & point d'hyver en hyver.

On n'y labouroit la terre que pour son
plaisir , on y recüilloit en tous tems
comme en automne, & les habitans du país

méritoient bien tout cela, car ils étoient bonnes gens.

Ils étoient simples sans être grossiers ; les derniers du peuple étoient polis comme à la Cour ; & à la Cour imaginez-vous comment.

Les Femmes y étoient sinceres, modestes, soigneuses de leur ménage, & ne laissoient pas d'avoir bien de l'esprit ; elles alloient & venoient en plein jour, se levoient matin, n'avoient point de toilette & si elles étoient belles.

Les hommes & les femmes s'aimoient avant le mariage, & s'aimoient encore après ; ils ne s'ennuioient jamais l'un de l'autre, & cela venoit qu'en se faisant l'amour l'on ne parloit non plus d'argent que s'il n'y en avoit point eu au monde.

Que voulez-vous que je vous dise ? c'étoit un charme que de gouverner ces peuples-là, & les Rois y prenoient tant de plaisir, qu'ils vivoient joyeusement jusqu'au bout de la vieillesse de l'homme. Un entr'autres le meilleur de tous, avoit vécu autant qu'il le méritoit : à la fin du tems, il étoit mort & sa femme aussi : ils avoient laissé deux filles bien différentes.

l'une de l'autre ; & voici la difference.

La premiere avoit la mine hardie, la démarche fiere, la taille haute & l'humour à l'avenant ; elle étoit dédaigneuse, hautaine, méprisante & s'appelloit glorieuse.

Pour ce qui est de la seconde, on ne sçait point comment elle étoit faite ; on rapporte seulement que tout le monde l'aimoit.

Les voilà donc toutes deux sans pere ni mere, & parce qu'elles n'avoient point de freres, elles prétendoient toutes deux être Reines, & pourtant il n'en falloit qu'une.

C'étoit-là l'embarras ; il est vrai que les Loix y avoient pourveu, & quand il y avoit plusieurs filles, le peuple avoit droit d'élire celle qui lui sembloit la plus propre à gouverner, & ensuite elle devoit choisir un mari, comme chose nécessaire pour lui aider à se faire obéir ; bien entendu qu'il n'étoit Roi, que parce que sa femme étoit Reine.

Il y avoit donc deux sœurs qui prétendoient au Roïaume : Francianne vouloit regner pour bien gouverner, & Glorieuse ne vouloit regner que pour regner, aussi

on ne la souhaitoit guères pour Reine , & Francianne auroit été élûë tout d'une voix , si les naturels du païs avoient été les maîtres ; mais parce qu'il faisoit bon vivre dans leur Roïaume , il y étoit venu beaucoup d'Etrangers , entr'autres force Gascons , qui , comme on sçait , quittent volontiers leur païs où ils ne font rien , pour aller faire les Maîtres dans les païs des autres.

Tous ces nouveaux venus étoient de l'humour de Glorieuse , c'est pourquoi ils avoient pris son parti , & Francianne n'avoit pour elle que les bons & anciens serviteurs du Roi , en petit nombre & qui diminuoient tous les jours ; bien leur prenoit d'avoir de leur côté la Verité qui les défendoit & les maintenoit dans leur ancienne franchise , & dans leur simplicité naturelle.

Avant que de parler de tout ce qui arriva au sujet de l'élection que les Gaulois vouloient faire , parlons de la Verité qu'ils aimoient & dont ils étoient aimez ; je vais vous dépeindre comme elle étoit faite ; c'est une chose qu'il faut sçavoir , tel qui en parle ne l'a peut-être jamais vûë , & ne la connoît que par ouï dire.

La Verité avoit l'air simple , le visage ouvert , & la parole libre ; elle ne juroit jamais , & tout le monde juroit par elle ; quoiqu'elle fût belle elle ne s'en faisoit point accroire , sçachant bien qu'elle ne plaisoit pas à tout le monde , elle étoit uniforme & ne laissoit pas d'avoir ses caprices , on voit encore à présent qu'elle fût quantité d'honnêtes gens qui la cherchent & qu'elle se presente en face à des fourbes qui ne la cherchent point. On croiroit qu'elle doit haïr les Poètes qui font profession de lui rompre en visiere , cependant elle les haït moins que les Romanciers , qui gardent avec elle les mesures de la vrai-semblance ; il faut bien croire que la vrai-semblance fait plus de tort à la Verité que le mensonge même.

Aussi-tôt que la Verité parut dans le monde elle se fit beaucoup d'ennemis ; je ne m'en étonne pas , c'est une indiscrette qui n'épargne personne , & un jour en se montrant seulement dans une Ville , elle ruina les Avocats , les Procureurs , les Medecins ? que sçai-je moi qui ; ne devint-on pas bien tous ceux à qui la Verité fait tort , ce sont ceux qui vivent du mensonge.

Tous ces gens là se mirent à décrier la Verité, & afin qu'on n'écoutât point tout ce qu'elle disoit contre eux, ils la firent passer pour folle; alors la moitié du monde l'abandonna par malice, & l'autre moitié l'abandonna, parce qu'il la voyoit abandonner.

Enfin rebutée par tout país elle vint se réfugier chez les Francs Gaulois qui la reçurent à cœur ouvert. Malgré tout ce bon accueil, elle craignit qu'en familiarisant trop avec eux ils ne vinssent à la mépriser, elle jugea à propos de se cacher pour être plus long-tems respectée. Elle se cacha donc dans le fond d'un Puits, comme si elle eût été morte pour tout le monde.

LE P U I T S D E L A V E R I T E.

Voici une Epitaphe en Rondeau qu'un Poëte Gaulois fit graver autour du Puits de la Verité.

Au fond d'un Puits ci gist ensevelie
 La Verité qui passant pour folie,
 Bien bas sous l'eau par dépit s'enfonça;
 En la cherchant, maint Sçavant se bloufa,
 Croyant la voir sur la superficie.

La

Le Philosophe en vain argumenta
Pour l'enrôler dans sa Catégorie;
La forme y est, mais ce n'est qu'ânerie;
Au fond.

Bref, Verité souffrit mainte avanie
Chez les humains, avant qu'être banie ;
Chez les Sophistes, Ergo l'emprisonna ;
Chez le Gascon, la gêne on lui donna ;
Et son procès fut fait en Normandie
Au fond.

Ce Puits fut nommé le Puits de la Verité ; il étoit creusé naturellement dans une Roche de cristal pur, où jamais main d'homme n'avoit touché.

Cette Roche étoit aussi vieille que le monde, & avoit donné le nom à la Ville capitale des Gaules qu'on appelloit la vieille Roche ; cela est si vrai qu'on dit encore aujourd'hui quand on voit un homme qui a le cœur franc ; c'est un homme de la vieille Roche.

Un venerable Druide Gaulois, à qui on avoit donné en garde le Puits de la Verité, s'étoit taillé autour du Puits une Grotte en forme de Temple ; il y demeurait jour & nuit, & le cristal en étoit si clair & si transparent, qu'à travers on

voïoit tout ce qu'il faisoit , & il ne s'en soucioit pas , car il ne faisoit rien que de bien.

Ce qu'il y avoit de plus merveilleux en ceci, c'étoit que dès le moment qu'on venoit dire des hableries au Druide Gaulois l'eau de son Puits se troubloit & fumoit ; mais quand on parloit sincerement , cette eau étoit si belle & si claire qu'on pouvoit se mirer dedans ; & par là ce Druide avoit le don de connoître ceux qui disoient vrai, d'avec ceux qui disoient faux.

En regardant au fond de ce Puits il voïoit comme dans un miroir des Images & des Signes qui lui marquoient tout ce qui se passoit de bien & de mal. Voiez quel Trésor c'étoit dans un país que le Puits de la Verité !

Ce Druide qui en étoit l'Interprete ne parloit que rarement , & se gardoit bien surtout de répondre à ces questionneurs importuns , qui ne veulent apprendre la Verité que par curiosité , & non pour en profiter.

La belle chose , si le Druide Gaulois avoit été seul dans le país ; mais il en étoit venu un autre avec des Etrangers ,

que les Gaulois appelloient le faux Druide, parce qu'il étoit tout opposé à celui-ci. L'un découvroit la Verité du present, & l'autre se vançoit faussement de prédire l'avenir; l'un donnoit tout ce qu'il avoit, l'autre promettoit ce qu'il n'avoit pas, & s'approprioit ce que les autres avoient: en un mot c'étoit un Druide Gascon.

Il étoit outre cela Magicien, Enchanter, ou tout ce qu'il vous plaira de l'appeller; & voici en quoi consistoit sa puissance: Il avoit excroqué à une servante Magicienne quelques secrets, avec quoi il fascinoit les yeux, & faisoit paroître tout ce qui n'étoit pas; jamais il n'eut le pouvoir de métamorphoser personne, mais par sa souplesse d'esprit il se métamorphosoit lui-même en tout ce qu'il vouloit paroître, & de plus il avoit le don de parler & d'être cru. Don naturel à ceux qui sont nez sur les bords de la Garonne.

LE PALAIS DES GASCONNADES.

Le Palais du Druide Gascon étoit exhaussé, vaste & superbe; il n'étoit bâti

que de terre , mais il étoit recrepi de clinquant , & parsemé de diamans du temple: tout étoit double dans ce Palais , les Appartemens étoient tout en Galleries; ces Galleries à perte de vûë, étoient percées à jour ; & dans tout ce Château Gascon , il n'y avoit point de Cuisine.

Cet Enchanteur faisoit des promesses immenses à ses amis , & des menaces terribles à ses ennemis ; à entendre ses promesses & ses menaces , on l'eût pris pour un fou , & ce n'étoit qu'un Gascon.

J'ai oublié de vous dire qu'au lieu de Bibliotheque, il avoit, ainsi que nos femmes d'esprit, quantité de petits cadres remplis de maximes , & ses maximes à lui, étoient autant de Gasconnades qui aisoient rire ou trembler ceux qui les lisoient; par celle-ci vous jugerez des autres.

G A S C O N N A D E.

Rien ici bas n'égale ma puissance ,
 Pour moi les Dieux ont de la complaisance ;
 Et le Destin mon protecteur ,
 Veut que tout l'univers à mes desirs réponde:
 Lorsque je ris, tout rit sur la terre & sur l'onde;
 Si je suis de mauvaise humeur ,

Aussi-tôt le tonnerre gronde;

C'est pour mes seuls amis que la terre est fé-
conde ;

Et le Soleil ne luit qu'à mon intention ;

S'il éclaire avec moi tout le reste du monde,

Ce n'est que par occasion.

Ce Druide ne parloit que par antoufiaf-
me & par énigmes, à l'imitation des Ora-
cles anciens, qui étoient peut-être Gas-
cons comme lui; il étoit consulté par le
parti des Etrangers, comme le Druide
de la Verité l'étoit par les Gaulois. Res-
souvenez - vous donc bien qu'il y avoit
dans le Royaume dont j'ai parlé, deux
Druides, deux Princesses & deux Partis
opposez.

Le parti Gaulois, Francianne, & le Druide de la Verité, ce n'étoit qu'un, & tout en étoit bon; le parti étranger, Glorieuſe, & le Druide Gascon n'étoient qu'un aussi, & ne valoient pas grand chose.

Le parti étranger avoit pour chef Phor-
bas, homme intriguant, malin, comme
qui diroit fourbe, & si il ne sembloit pas
qu'il y tou chât, car il avoit la bouche
tôujours prête à sourire; il se disoit issu
de maison Rôyale tout au moins; il ne

Prouvoit pas cela fort clairement ; mais aussi ne pouvoit-on pas lui prouver clairement le contraire , car on ne sçavoit point d'où il venoit : cela n'empêchoit pas qu'il n'eût les Portraits de tous ses Ancêtres , où l'on voyoit écrit en lettres d'or Phorbas premier , Phorbas second , & lui étoit pour le moins Phorbas centième , selon son calcul. Cet Aventurier avoit fait fortune je ne sçai comment & par faveur avoit été fait Regent du Royaume , en attendant l'élection. Ce Phorbas avoit un fils unique nommé Faustin , jeune , assez bien fait & qui s'estimoit autant au-dessus de son pere , que son pere s'estimoit au-dessus des autres hommes. Il étoit étourdi , il étoit mais par ce qu'il fera dans cette Histoire-ci , vous verrez quel jeune homme c'étoit.

Le Chef du parti Gaulois se nommoit Herodates. Pour celui-là il étoit vraiment Prince ; son extérieur étoit beau , & l'intérieur y répondoit ; il avoit l'ame grande & le cœur sur les lèvres ; prompt à offrir , encore plus prompt à donner. Il aimoit Francianne & l'aimoit beaucoup , car lorsqu'une belle ame fait tant que d'aimer , il y paroît.

L'amour du Prince Herodates n'étoit pas de ces petits amours legers & coquets à la Françoise , qui ne font qu'effleurer l'imagination ; c'étoit un bon amour Gaulois , solide , vif & ardent qui avoit pénétré jusqu'au fond de son cœur. Voulez-vous sçavoir comme il étoit devenu si amoureux ? c'est qu'on ne pouvoit voir Francianne sans l'aimer , & qu'il la voyoit tous les jours ; ce qui est étonnant il ne cessa de la voir que parce qu'il l'aimoit : il avoit pourtant sa raison ; c'est que sincere comme il étoit , il n'auroit pû la voir sans lui déclarer son amour , & il craignoit de l'offenser , car en ce tems-là les déclarations d'amour offensoient. Toute la déclaration qu'il fit à Francianne, ce fut de lui promettre simplement , & sans jurer , qu'il soutiendrait ses interêts au dépens de sa vie même. Il fut donc trouver Phorbas Regent du Royaume : vous voyez quel homme c'est qu'Herodates , souvenez-vous quel homme c'étoit que Phorbas ; les voilà tous deux en conference.

C, a, Monsieur , dit d'abord Herodates , parlons franchement , que je puisse une fois vous entendre parler comme vous

pensez; parler comme je pense, disoit Phorbas en lui-même, ce n'est pas là mon vice; en effet, voulant voir venir Herodates & jouir de sa franchise, il se retrancha dans sa dissimulation ordinaire, & ne s'ouvrit à lui que de la mine & du geste.

Nous avons deux Princeffes, lui dit Herodates, parlez-moi net, laquelle trouvez-vous la plus digne de regner?

Elles mériteroient toutes deux, répondit Phorbas, de partager l'Empire du monde; elles sont si sages, si prudentes, si . . .

Ce n'est pas là parler, interrompit Herodates, il n'y a qu'un mot: à laquelle des deux donnerez-vous votre voix? ma voix, reprit-il d'un ton modeste, ma voix est si peu de chose.

Vous la croyez décisive, reprit Herodates, mais enfin à qui la destinez-vous?

Helas! continua Phorbas, il y a tant de choses à dire là-dessus que vous n'en direz pas une, continua Herodates.

Que voulez-vous que je vous dise, repliqua Phorbas, on est bien indéterminé, quand il faut concilier l'interêt des Grands, l'interêt du peuple, l'interêt de

De tous ces interêts là , interrompit Herodates , vous n'êtes embarassé que du vôtre ; & par les choses que vous ne dites pas , je connois celles que vous pensez , & ce qu'il faut que je fasse ; cela dit , il lui tourna le dos , & fut consulter le Druide Gaulois pour sçavoir la verité de ce qui se passoit.

Francianne avoit déjà prévenu Herodates , ayant été voir le Druide , à qui elle avoit parlé en cette maniere.

O vous ! grand Druide , à qui on ne sçauroit rien cacher , que vous ne sçachiez qu'on vous le cache , je vous dirai que je voudrois bien être Reine.

Je vous crois , répondit le Druide , sans consulter le Puits de la Verité ; vous voulez être Reine , & je souhaite même que vous le soyez ; mais je ne sçaurois vous dire si vous la ferez , car je ne connois point l'avenir , mais bien le présent & le passé , souvent aussi cachez que l'avenir ; parlez ; que voulez-vous apprendre de moi ?

Si les peuples , répondit Francianne , m'aimeront ; car s'ils ne m'aiment pas je ne veux point être leur Reine. Il y a en-

ſçavoir, reprit Herodates, ſi l'on n'entreprend rien contre les interêts de Francianne.

Je vous apprendrai tout, repliqua le Druide, car les cœurs ſinceres méritent bien que la Verité n'ait rien de caché pour eux.

Là-deſſus il lui fit le récit de toutes les menées de Phorbas, qui vouloit faire écheoir le roïaume à Glorieuſe, & Glorieuſe à Fauſtin; tout cela eſt fâcheux, pourſuivit le Druide : la ſeule conſolation que je puis vous donner, c'eſt de vous apprendre que Francianne vous aime. Dès qu'Herodates entendit ce mot, il courut chez Francianne impatient de la voir & de la ſervir; il la trouva encore toute transportée de ce qu'elle avoit appris; quand ils ſe virent, ils ne ſe poſſédoient plus. Ha! Madame, dit Herodates, ſi vous ſçaviez le plaifir, l'emprefſement, le zele, le mais vous ſçavez tout cela, puisſque vous ſçavez que je vous aime.

Helas! Herodates, dit Francianne, ſi vous ſçaviez les inquietudes, les chagrins, les . . . je ſçai auffi tout cela,

tin, & je vous dirai sincèrement, en honneur, que je suis avec les femmes tout comme il me plaît.

J'en conviens, continua Phorbas, approuvant la vanité de son fils, parce qu'elle étoit dans son sang; il est difficile que de deux femmes, il n'y en ait une . . .

Je me ferai bien aimer de toutes deux, interrompit Faustin; premièrement Francienne est assez bonne enfant, je tournerai son petit esprit à ma fantaisie; à l'égard de Glorieuse, elle a de l'élevation d'ame, peut-elle manquer de s'attacher à moi?

Mais, lui dit Phorbas en souriant, deux Princesses, c'est trop, il faut opter, consulte-toi: pour laquelle te sens-tu de l'inclination?

Parbleu, mon pere, je me sens de l'inclination . . . je me sens de l'inclination pour le Roïaume.

Les beaux sentimens, s'écria Phorbas! tu es dans le vrai esprit des mariages d'établissmens; en effet de grands hommes comme nous ne doivent pas s'amuser à comprendre la difference d'une femme à une autre; va donc ton chemin; celle des deux Princesses qui sera la plus dispo-

les jeunes bourgeois commencent à prendre les airs de Prince ; mais nous aurons vous & moi quelque jour une petite conversation là-dessus. Parlons de l'affaire qui m'amene : cette affaire-là n'est pas une affaire dans le fond , voici le fait ; je sçai qu'on vous peut demander les plus grandes choses , assuré de les obtenir, mais pour le présent il ne s'agit que d'un royaume, & d'épouser une Reine je vous demande ce royaume-ci.

Avec moi il n'y a qu'à souhaiter , répondit le Druides Gascon, je vous donne donc ce royaume-ci , & encore ceux de vos voisins.

A l'égard des deux Princesses, poursuivit Faustine, je verrai laquelle me conviendra, c'est mon affaire ; mais ce qui m'embarasse, c'est qu'elles n'ont pas assez de bien pour moi ; je vous prierai de dotter celle que j'épouserai de quelques millions, des millions sont bornez , répartit le Druides, & votre mérite ni ma puissance ne le sont point : proportionnons mieux les choses ; je vous donnerai des piéces d'or, qui germeront comme des grains de bled ; plus vous en semerez, plus

il vous en reviendra; Faustin ne répondit rien, car il croïoit que tout cela lui étoit dû: il representa seulement que tant de Roïaumes, & tant de richesses, valoient bien la peine qu'il vécût un peu longtemps pour en joiïir, & il demanda de vivre plusieurs siècles: c'est trop peu, reprit le faux Druide, les siècles ne durent rien à un homme qui est à son aise; & d'ailleurs c'est me faire injure de me demander des graces mediocres.

Faustin, connoïsez mieux ma liberalité,

Le moindre de mes dons, c'est l'immortalité.

Allez je vous rends immortel: immortel! repliqua Faustin, rendre immortel, cela est fort.

Quoi vous doutez encore de mon pouvoir, s'écria le Druide Gascon, entrant tout d'un coup en fureur? par la mort que je donne à ceux qui m'offensent; par les Cieux que je fais tourner comme une Sphere de carton; par la terre que je fais trembler, vous allez voir ce que je puis; en faisant ces juremens, la bouche lui écumoit, le feu lui sortoit par les yeux, il bouffissoit à vûë d'œil, il s'élevoit à cent pieds de terre, & d'un coup de baguette
il

il fit entrouvrir la voûte de son Palais ; puis regardant Faustin fierement , il lui dit du ton d'un hableur , qu'on ne veut pas croire sur sa parole : me connoissez-vous bien , Faustin ? non , mais vous m'allez connoître ; voyez si je puis donner des richesses , & par-là vous jugerez du reste , A l'instant Faustin crut voir tomber une grêle de Perles fines , & ensuite une pluie de couronnes d'or massif , si pesantes qu'il eut peur d'en être assommé , & court encore.

Cependant il demeura persuadé de tout ce que lui avoit dit le Druide Gascon , car on ne connoissoit pas encore dans le pais combien son pouvoir étoit borné.

Il pouvoit bien promettre & faire paroître aux yeux toutes les richesses imaginables , mais il ne pouvoit pas donner réellement une obole.

Il faisoit trembler par des apparitions de chimeres & de phantômes , mais tout cela ne nuisoit à personne.

Ainsi il lui étoit difficile de faire d'autre mal que d'effraier , ni d'autre bien que de faire esperer , & c'étoit encore assez pour avoir du credit ; car les fausses crain-

tes & les esperances vaines, mettent plus de gens en mouvement, que celles qui sont bien fondées.

Imaginez - vous donc Faustin la tête pleine de richesses, de couronnes & d'immortalité; chargé de toutes ces belles choses, il fut trouver Francianne, & lui dit d'un ton familier, bon jour Princesse, je viens faire votre fortune.

Francianne repondit sans s'émouvoir, je croyois que ma fortune étoit toute faite, étant née ce que je suis; j'en conviens, repartit Faustin, mais pour peu que vous foyez dans le goût de regner, vous n'avez qu'à parler; je suis franc ami, homme effectif, l'élection dépend de moi, je vous ferai Reine, vous me ferez Roi, & pour une couronne que vous me mettrez sur la tête, j'en puis mettre trente à vos pieds. Quand j'aurois, reprit-elle, tous les royaumes que vous n'avez point & que vous n'aurez jamais, je les abandonnerois volontiers pour donner la paix au mien. Je loue ces beaux sentimens, c'est ma folie à moi, que les sentimens heroïques, mais venons à l'essentiel; vous avez du merite, on dit que

je n'en manque pas , le tout bien compensé , vous voudrez bien , je crois , me promettre votre foi : non , repliqua-t'elle , non , je ne promets rien que ce que je veux donner. Faustin fut déconcerté par cette franchise , & tout Gascon qu'il étoit , il demeura quelque tems interdit ; puis reprenant la parole & l'effronterie : je ne sçai , dit-il , comment vous l'entendez , Madame , mais je ne suis pas accoutumé à m'entendre dire non : ni moi , repliqua Francianne , à dire oui , quand mon cœur ne le dit point. Vous n'y pensez pas , continua Faustin , faites-vous reflexion que je puis tout , & que sans moi , point d'établissement pour vous , point de rang , point de couronne , apparemment vous ne voulez pas être heureuse ? Toutes les couronnes du monde , repartit la Princesse , ne peuvent augmenter ni mon bonheur ni votre mérite ; quand je ne serai point Reine , je n'en serai pas moins Francianne , & quand vous seriez Roi , vous seriez toujours Faustin. Notre jeune homme vit bien ; par la fermeté d'ame de la Princesse qu'il falloit prendre parti ailleurs il sortit comme il étoit entré , &

courut chez Glorieuse, à qui il fit des offres encore plus éclatantes, que celles qu'il venoit de faire à sa sœur. Glorieuse les reçut bien différemment; elle s'en laissa ébloüir, & n'en apperçut pas l'impossibilité, car la vanité remplissoit trop sa tête pour y laisser place au bon sens, ils se donnerent l'un à l'autre des couronnes, & de l'encens à regorger. Faustin traitoit Glorieuse en Déesse, afin qu'elle le traitât en demi - Dieu; & ils s'élevèrent l'un l'autre si haut, qu'ils se perdirent de vûë: Ils firent des projets à proportion, & furent les communiquer au Druide Gascon, qui ne put rencherir sur eux; il ne manquoit plus là que Phorbas, & il arriva: Ces quatre têtes en valloient bien mille pour imaginer, & n'en valloient pas une bonne pour bien resoudre; cependant ils étoient sûrs de la plus grande partie des voix, qui devoit l'emporter dans l'assemblée prochaine; en attendant cette assemblée, les chefs des deux partis étoient bien intriguez, & le peuple ne l'étoit pas moins: cela donnoit beaucoup d'occupation aux deux Druides qui étoient consultez de routes

DE LA VÉRITÉ. 141
parts, & qui ne sçavoient auquel enten-
dre. Entre les consultations qui se firent
alors, celle-ci vaut peut-être la peine d'être
racontée.

LA BABILLARDE.

Un bon Gaulois étoit devenu veuf, & vouloit se remarier, il avoit un grand âge & de grandes richesses; ces deux qualitez l'une portant l'autre plaisoient tant aux filles à marier, qu'elles s'efforçoient toutes de lui plaire. Une entr'autres en vint à bout; elle étoit assez bien en beauté, mais beaucoup mieux en parole, c'étoit son fort : elle ne parloit que de sa vertu au grand déplaisir de ceux qui étoient obligez de l'écouter; elle debitoit mille preuves de sa sagesse, à ceux mêmes qui ne vouloient pas prendre la peine d'en douter; elle se mettoit toujourns en garde là-dessus, sans que personne l'attaquât. Un jour qu'elle trouva sa belle avec le Gaulois, elle lui fit un tel étalage de sa vertu, qu'il n'osa pas en douter un moment, & ce qui toucha fort le bon homme, ce fut une confidence secrète qu'elle lui fit du peu de bien qu'elle avoit, quoique tout

le monde scût qu'elle n'en n'avoit point du tout. En faveur de cette bonne foi , & de mille autres rares qualitez qu'il lui crut sur sa parole , le Mariage fut resolu pour le lendemain , la belle étoit au comble de sa joie : qu'elle se scavoit bon gré d'avoir beaucoup gagné en parlant beaucoup ! c'est un Pérou , disoit-elle , que la langue d'une habile femme ; en un mot la Babillarde voyoit sa fortune faite en épousant le riche Gaulois : vous sçauvez que ce Gaulois devoit donner sa voix pour l'élection d'une Reine , & pour cela il voulut prendre l'avis du Druide Gaulois.

Il partoit pour aller au Puits de la Verité , lorsque son Epouse future s'avisa de vouloir l'y accompagner ; c'est une si belle chose , dit-elle , que la Verité , je meurs d'envie de faire connoissance avec elle , je vais vous suivre. Non , lui dit le bon homme , j'irai seul , c'est une affaire d'Etat ; je veux vous suivre repliqua-t'elle ; il fallut y consentir , elle étoit opiniâtre , & le bon homme étoit amoureux ; il souffrit donc qu'elle le suivît au Puits de la Verité , où le bon Gaulois commença ainsi sa consultation. Grand Druide ,

il s'agit d'élire une Reine , & je ne sçai par où m'y prendre , car en affaire d'Etat , je suis un ignorant , ma seule science , c'est la bonne foy. La Babillarde l'interrompit brusquement à ce mot de bonne foy , car elle ne pouvoit entendre parler d'aucune vertu , qu'elle ne se l'appropriât ; je vous suis caution , dit-elle au Druide , de la bonne foy de Monsieur , comme il vous seroit caution de la mienne ; oüy , Monsieur , la bonne foy m'est si naturelle , que Hé doucement , ma belle interrompit le bon homme , il n'est pas question de cela.

Cependant à peine s'étoit-elle vantée de bonne foy que le Puits de la Verité qui fumoit , comme nous avons remarqué quand on habloit devant le Druide , commença à fumer , mais notre Babillarde n'en sçavoit point les consequences , car elle étoit étrangere dans le pays ; le bon homme continua sa consultation en ces termes ; je vous disois donc , grand Druide , qu'étant de bonne foy , je voudrois sçavoir laquelle des deux Princesses mérite mieux d'être élüe Reine , je veux donner ma voix à celle qui a le plus de

ce, qui ne finissoit point, & parla en ces termes: vous dites que vous êtes un homme de bonne foy, & vous, Madame, que vous êtes une Lucrece, il paroît cependant par cette fumée que l'un de vous deux ne dit pas vrai. Ensuite le Druide Gaulois pria la habléuse de sortir pour un moment hors du Temple, afin qu'il pût connoître à qui la fumée en vouloit. La Babillarde sortit, & toute la fumée sortit avec elle; elle rentra & la fumée rentra aussi. ce que voïant le bon homme, il lui dit: ma Mie, comptez que mon amour, & la nôce qui s'ensuivoit, s'en vont aussi en fumée, car jamais je n'épouserai femme qui parle trop de sa Vertu; pour lors la Babillarde resta muëtte; & c'étoit la premiere fois de sa vie. Ce silence est venu trop tard, dit le Druide, à force de parler, vous aviez trompé le bon homme; à force de parler, vous l'avez détrompé. Le bon homme acheva la consultation, & en memoire de cette parleuse indiscrette, on grava dans le Temple cette inscription.

Ce qui manque à ta..... Sageffe,



Ne vante point ta..... Chasteté,
 On te pardonnera de n'être point..Lucrece,
 On hait plus la. Vanité,
 Que l'on n'aime la. Sageffe.



L'avanture de la Babillarde rendit muettes pour un temps les femmes même les plus vertueuses , & leurs maris s'en trouverent bien ; tout le beau sexe en general parla fort peu pendant cette année, qu'on nomma l'année du silence des femmes : je ne sçai dans quel siecle elle doit revenir , voyez Nostradamus.

Dans l'année du silence des femmes il courut un Vaudeville qu'on appelloit le *Tais-toi.*

On aimoit les Vaudevilles dès ce temps-là. Cependant il faut dire à l'avantage des Gaulois que chez eux, les Vaudevilles & les bons mots avoient beau être plaisants, ils ne plaisoient point, s'ils ne venoient du Puits de la Verité ; & ceux même de la Verité, déplaisoient quand ils étoient plus malins que profitables : au lieu qu'à present ceux qui ne sont ni

Il chante tout le contraire.

Il parle de bonne foi,

Si tu veux le faire taire,

Tais-toi.



Reprenons notre histoire & souvenons nous que tout le Roïaume Gaulois est en mouvement pour l'élection d'une des deux Princesses, qui se devoit faire après deux Assemblées generales, dont l'une seroit tout disposer, pour décider dans l'autre.

Le jour de la premiere Assemblée étant venu, tous les principaux du Royaume y rendirent, & prirent place, selon leur rang, sur une espece d'amphitheatre entouré d'une autre plus élevé, où le Peuple assis pêle-mêle & fort pressé, formoit une montagne de têtes, assez plaisante à voir.

Quoique les deux Partis fussent confondus ensemble, on les eût distinguez si on les regarder seulement; on remarquoit au milieu d'une multitude de têtes legeres, celles des venerables Gaulois, statues & graves; vous eussiez dit des Bustes antiques, entre des Pagodes remuantes.

Les Gascons changeoient à tout moe

qu'avant toutes choses, on écoutât les Députés des États, & leur fit signe de s'avancer. Le premier qui parut ce fut un notable Bourgeois qui n'avoit point appris par cœur sa harangue, comme ceux qui les achètent; on dit qu'elle ne laissoit pas d'être de bonne foi, quoiqu'elle ne lui coûtât rien.

HARANGUE DU BOURGEOIS.

» Messieurs les Princes & vous autres
 » bons Gaulois, mes compatriotes, si il y
 » a quelqu'un d'entre vous à qui Glorieuse
 » ait jamais fait du bien, que celui-là parle
 » pour elle, & je consens que sa voix l'em-
 » porte par-dessus toutes les autres; mais
 » personne ne parlera, car elle ne fait
 » bien à personne; je dirai donc, moi,
 » que Glorieuse croiroit s'abaisser si elle
 » devenoit bonne, car elle s'éleve si haut
 » au dessus de nous, que nous ne lui tou-
 » chons en rien. On sçait bien que la tête doit
 » être au-dessus du corps, mais encore faut-
 » il qu'elle y touche, & pour peu qu'elle en
 » soit séparée elle n'a plus la vertu de com-
 » mander, ni les membres la force d'obéir;
 » comment voudriez-vous donc que...

que c'est que Francianne & Glorieuse,
 & pour bien déchiffrer les femmes, il
 n'y a rien tel qu'une femme : quand
 nous nous mettons à jaser l'une de l'autre,
 nous disons tout ce que nous en sçavons
 de bien & de mal, & c'est ce
 qu'il faut faire ici.

Je dirai donc d'abord qu'il y a quelque
 raison pour élire Glorieuse. Et
 toutes celles pour qui je porte la parole,
 ont jugé qu'il leur pourroit arriver un
 grand avantage de cette élection : cet
 avantage le voici ; une Reine Glorieuse
 apprendroit à son mari à lui obéir, &
 cela seroit d'un bon exemple pour les
 nôtres.

C'est un bien que cela, comme vous
 voyez ; mais pour un bien que Glorieuse
 nous feroit, il nous en arriveroit bien
 des maux.

Premierement, si nous avons une
 Reine pleine de vanité, elle tiendra tous
 les matins conseil de Beauté, elle tiendra
 conseil pour inventer des Modes, & tous
 ces conseils-là n'avanceront pas les affaires
 de l'Etat.

Secondement, vous sçauvez que nous

» ces mixtions là font contraires à notre
» franchise Gauloise.

La bonne Dame harangua encore lon-
temps sur ce ton ; & faisant remarquer
tout ce qu'il y avoit de faux & d'affecté
dans Glorieuse , elle faisoit par contre-
coup l'éloge de Francianne , dont les pa-
rures & la beauté étoient aussi simples
que le cœur. Enfin elle conclut qu'il fal-
loit l'élire Reine , ensuite on vît paroître
un bon Laboureur naïf & résolu , qui
debuta de cette sorte.

HARANGUE DU PAYSAN.

» Madame vient de parler pour la Ville ,
» moi je m'en vais parler pour les Villa-
» ges ; je suis tout ébaï qu'on fasse tant
» de simagrée pour nous bailler la Reine
» qu'il nous faut : Francianne est une si
» bonne Princeesse : voyez-vous , quand elle
» vient dans nos ménages , elle fait tout
» comme si c'étoit le sien ; car elle regar-
» de ce qui y manque , & nous le baille
» sans barguigner ; & tout au contraire Glo-
» rieuse n'entre jamais dans nos maisons ,
» elle n'entre que dans nos Veignes & dans
» nos Bleds , avec ses Chevaux & sa Chasse

„ que c'est mon amour qui parle en sa fa-
 „ veur ; non : si je lui donne ma voix c'est
 „ pour le bien de l'Etat , & c'est aussi pour
 „ le bien de l'Etat que vous devez l'élire.
 La pluralité des voix , dit Phorbas , doit
 prouver le merite de la Princesse qu'on
 élira , c'est le plus grand nombre qui doit
 décider. La Loi & la force seront pour
 le plus grand nombre.

La loi & la force , reprit Herodates ,
 seront pour le petit nombre des verita-
 bles Gaulois que je soutiendrai.

En vain les Notables Gaulois voulu-
 rent donner leur voix à Francianne , les
 étrangers en plus grand nombre l'auroient
 emporté, sans la confusion qui se mit dans
 leur parti ; ils ne s'expliquoient que par
 menaces & par juremens , & tout cela ne
 conduoit rien ; on ne fit que s'échauffer
 de part & d'autre d'une telle force , qu'il
 fallut rompre l'Assemblée. On sortit donc
 en desordre : Herodates se mit à la tête
 de ses Troupes qui l'attendoient , & Faus-
 tin à la tête des siennes. De la maniere
 dont ils étoient animez les uns contre les
 autres , il seroit arrivé un terrible carna-
 ge ; mais Herodates proposa un comba

attre contre Herodates, & il ne me fait pas peur comme vous pouvez croire; cependant comme pour le bien de l'Etat il faut expedier les choses, si vous vouliez rendre ma figure & combattre au lieu de moi, vous auriez bien plutôt fait.

Je prendrois volontiers votre place, répondit le faux Druide; mais par un certain Arrest du Destin, il m'est défendu de faire aucun mal à Herodates; cependant je puis vous donner un secret pour lui faire peur.

Faustin disoit en lui-même, je connois Herodates il n'aura pas peur, & plus il faisoit reflexion que son ennemi n'autoit point de peur, plus il en avoit lui. Il pensoit tristement au parti qu'il devoit prendre, lorsque se ressouvenant tout d'un coup que le Druide Gascon lui avoit promis de le rendre immortel, il s'écria: Hé, pere Druide, vous ne parlez point de cette immortalité que vous m'avez promise; j'en conviens, dit le Druide Gascon, mais je ne puis vous la donner que si vous ne l'avez meritée par quelque combat. Hé si on me tuë, repliqua-t-il, à quoi me servira l'immortalité? elle vous servi-

cela , & le regardoit seulement en pitié ; son silence fit monter le feu à la tête de notre jeune homme : Comment donc , dit-il tout transporté , il semble que vous trouviez étrange qu'un homme comme moi prétende à l'immortalité ; suis-je immortel ou ne le suis-je pas , parlez-donc ? Alors le Druide lui dit froidement , la seule Verité que je vous dirai c'est que toutes les Veritez ne sont pas bonnes à dire : Qu'entendez-vous donc par là , dit Faustin , est-ce que je ne suis pas un grand homme , brave , genereux ? Toutes les Veritez ne sont pas bonnes à dire , repliqua le Druide : A votre compte , reprit Faustin tout troublé de fureur , je suis donc un homme de néant , un lâche , un fat ? encore une fois dit le Druide , toutes les Veritez ne sont pas bonnes à dire ; ensuite il tourna le dos à Faustin , que la rage transporta chez lui en moins de rien. Malgré ce que lui avoit dit le Druide de la Verité auquel il ajoutoit moins de foi qu'à son sien , il passa toute la nuit à se persuader son immortalité : dès la pointe du jour il fallut s'armer pour le combat ; la première arme qu'il demanda fut son bou-

clier , & le franchissant comme une barrière , alla joindre son homme , qui assurément n'auroit pas été le trouver. La seule chose que Faustin fit de bonne grace , ce fut de présenter son épée à Herodates ; quoiqu'il fût assuré d'être immortel , il ne laissa pas de demander la vie , qu'Herodates lui avoit offerte avant même qu'il l'eût demandé.

Herodates ne tira pas une grande gloire de ce combat , mais l'Etat en tira un grand profit ; car par-là ce Prince fut maître de faire observer les Loix , que la brigue avoit violées dans l'Assemblée qui s'étoit tenuë.

Les Loix vouloient , comme nous avons déjà dit , qu'on fit les épreuves avant l'élection. Je vais vous expliquer ce que c'étoit que ces épreuves.

On choisit l'affaire la plus difficile à juger qui fût alors , pour éprouver le bon sens , la pénétration & l'équité des Princes ; mais comme cela ne suffisoit pas , il fallut faire l'épreuve des Festins familiers , & des Apartemens , qui se pratiquèrent en cette sorte.

Pendant huit jours le Palais des Princes

& ces personnes choisies se plaçoient à table tous ensemble & sans distinction de rang , excepté la Princesse qui tenoit le haut bout , comme de raison.

Là , il étoit permis à chacun de parler à tort & à travers , sans garder aucune mesure, que celle de l'honnêteté qu'on doit à tous , même dans la plus grande familiarité.

Ce fut là que Francianne fit bien voir qu'elle méritoit d'être Reine , car elle étoit grande , en parlant aux Grands , & se faisoit petite avec les petits; elle étonnoit les plus beaux esprits par l'élevation de ses pensées , & contentoit les bonnes gens par la simplicité de ses discours.

Pour Glorieuse , elle étoit toujours glorieuse , & ne parloit que sur un ton ; ce ton étoit si haut , & si aigre qu'il choquoit les Grands , & effraïoit les petits.

Un soir qu'elle se trouva par hazard placée auprès d'une Bourgeoise , elle ne soupa point , parce qu'elle ne pouvoit manger qu'avec des Princeses ; elle seroit plutôt morte de faim.

Ce fut le Druide Gascon qui ordonna des Festins de Glorieuse ; on y voyoit un

ambigu continuel , & une confusion de metz bizarres dont la plûpart étoient viandes creuses : l'appareil en étoit superbe & artificiel ; c'étoit de ces repas ornez qui ne semblent faits que pour nourrir les yeux , on y admire tout fans pouvoir y manger de rien.

Les repas de Francianne étoient fans façon , des viandes simples autant qu'il en falloit , & rien plus : la table n'étoit ornée que d'une propreté appetissante ; sur tout le vin y étoit naturel & cordial , ce qui attiroit force faux-freres du parti de Glorieuse. En buvant le bon vin de Francianne , ils la mettoient sur le Trône , & la détrônoient en sortant de table ; c'étoit de ces gens empressez qui sont chauds amis tant que le bon vin dure ; est-il fin leur amitié finit aussi.

Les propos de table qui se tinrent, furent tous differens chez les deux sœurs ; car les convives prennent ordinairement l'esprit & l'humeur de celui qui leur donne à manger.

A la table de Glorieuse , ce n'étoient que mots à deux ententes , pointes subtiles , enigmes & rodomontades ; Phor-

bas y parla de politique , Glorieuse des conquêtes qu'elle devoit faire sur ses voisins , & Faustin de celles qu'il avoit faites.

Le Druide Gascon mettoit en un clin d'œil trente Armées sur pied , & en exterminoit cinquante : cela m'est aussi facile que de boire , disoit-il en sablant un verre qui tenoit chopine.

Il avoit un talent si merveilleux pour avaler du vin , qu'il inspiroit du respect aux yvrognes : il y a , disoient-ils , dans cet homme là quelque chose au-dessus de l'homme ; en effet il buvoit comme un Elephant : mais il avoit beau boire il ne perdoit jamais de vûë son interest , & il institua au commencement des Festins familiers une ceremonie necessaire , disoit-il , pour les enchantemens qu'il vouloit mettre en œuvre en faveur de Glorieuse : cette ceremonie commença en cette sorte.

Il fit venir un grand bassin de vermeil doré , sur lequel il grava des caracteres Arabes ; puis après plusieurs grimaces magiques , il se mit au bout de la table & le bassin devant lui , comme font les mariées de Village ; ensuite il ordonna d'un ton

mysterieux , que chacun vint apporter dans son bassin une ou plusieurs pieces d'or.

Beaucoup de gens en furent surpris , & quelques-uns lui dirent : comment donc , Seigneur Druide , vous qui avez tant de millions à commandement vous prenez notre argent ?

Ignorans que vous êtes , s'écria-t'il avec entoufiasme , vous ne sçavez donc pas que l'or magique dont je suis maître , n'est pas propre aux enchantemens ? car les esprits qui y president sont des esprits terrestres , qui n'aiment que l'or tiré des mines , & il leur en faut : mais cela vous passe ; mettez toujous dans mon bassin.

Voilà comme ce faux Druide attrapoit l'argent par sa magie ; & il y avoit tel à qui il empruntoit une pistolle, en lui promettant un million.

Glorieuse lui promit de lui donner cent mille pieces d'or , pour les esprits terrestres , si-tôt qu'elle seroit Reine ; donnez m'en toujours la moitié , dit-il , car vous êtes déjà Reine , puisque je vous en assure.

Mais pendant que toutes ces niaiseries occupoient les petits esprits du parti de Glorieuse , les bons Gaulois admiroient
les

les bons Gaulois admiroient les grandes choses renfermées dans les discours les plus simples de Francianne.

Le grand Druide Gaulois ne put pas assister aux Festins de Francianne, parcequ'il ne sortoit jamais de sa grotte, ayant renoncé à la Cour une fois pour toute; d'ailleurs il avoit en garde tout ce qu'il y avoit de grand. Premièrement le Puits de la Verité, qu'il ne devoit jamais quitter de vûë, & de plus la Couronne Royale, & le Voile fatal, l'une pour récompenser le mérite, & l'autre pour punir le crime; car ce Voile fatal étoit destiné à couvrir la tête de ceux qui étoient soupçonnez d'attenter contre l'Etat. Ressouvenez-vous bien de ce Voile fatal, vous en verrez l'effet dans la fin de cette Histoire.

Le Druide Gaulois ne pouvant donc honorer de sa présence les Festins de Francianne, fit à cette Princesse une faveur singuliere qu'il n'avoit jamais faite à personne, car il lui envoya trois bouteilles d'eau du Puits de la Verité, avec des étiquettes qui expliquoient la vertu de cette eau; voici ce qu'on lisoit sur ces étiquettes.

L'EAU DE LA VERITÉ;

I. Bouteille.

Savourez à longs traits l'Eau de la Verité;
 Le dessus est amer, au fond c'est la bonté:
 Un sot au premier trait bien souvent la rejette;
 Un autre encore plus sot sans en avoir goûté
 La condamne sur l'étiquette.

II. BOUTEILLE.

Cette liqueur est fort saine
 Pour qui la boit aisément;
 Mais tout homme mal sain, qui la boit avec peine
 Guérira difficilement.

III. BOUTEILLE.

Cette eau peut enyvrer sans ôter la sagesse;
 Mais ne t'y trompe pas, ce docteur entêté
 D'une obscure délicatesse,
 Se vante d'avoir bû l'Eau de la Verité;
 Non, ce qui cause son yvresse,
 Ce sont vapeurs de vanité.

L'Eau de la Verité avoit la force de

faire dire tout ce qu'on avoit fait & pensé en toute sa vie, & avoit encore plusieurs autres vertus.

Elle enyvroit les cerveaux foibles qui en prenoient trop, & au-contraire à force d'en prendre les bonnes cervelles devenoient encore meilleures.

C'étoit un cordial pour fortifier & réjouir les bons cœurs ? c'étoit un émétique violent, qui tourmentoit les cœurs chargés d'humeurs malignes ; enfin, cette Eau faisoit des effets tous differens, selon les différentes dispositions de ceux qui la buvoient.

On eut de la peine à se résoudre d'entamer des bouteilles pleines d'une liqueur si rare ; mais sitôt qu'elles furent une fois entamées chacun se picqua d'en boire, & on ne s'en repentit point ; car tous ceux qui se trouverent ce jour-là à table avec Francianne, étoient francs, sinceres & bons Gaulois, qui n'avoient nulle honte de dire tout ce qui leur venoit en pensée.

Parmi eux se trouva pourtant un vieux Doïen des Procureurs, qui de tout ce qu'il avoit fait & pensé depuis soixante

années, n'auroit pû rien déclarer qui lui fit honneur. Cependant, chose étonnante! il n'hésita point, & but aussi hardiment que pas un autre; Car, disoit-il en lui-même, la grande habitude que j'ai à dire faux, est à l'épreuve de toute l'eau du Puits de la Verité. Il but donc, & pour lors une plaideuse de ses clientes, qui sçavoit que le vieux procureur avoit détourné une pièce de son procès, pour le faire durer, prit le moment favorable qu'il avaloit l'eau de la verité, & lui demanda où il avoit mis cette pièce? le scelerat ne répondit rien, & garda constamment le silence, au grand étonnement des assistans. Cependant l'eau ne laissoit pas d'agir en dedans, car c'étoit un émétique qui n'entendoit point raillerie, la Verité vouloit sortir de la bouche du procureur; mais il ravaloit avec toute la fermeté d'un cœur endurci dans le métier; nature ne laissoit pas de pâtir, car plus il fermoit passage à la Verité, plus elle faisoit d'effort pour sortir; il pâlissoit, il étrangloit; point de nouvelles, disoit-il, en lui-même, tu ne sortiras qu'avec mon ame: Helas! ce fut la seule fois de sa vie qu'il dit vrai, car

après mille convulsions il rendit son ame, & aima mieux étouffer, que de dire la Verité.

Francianne eut tant d'horreur de ce menteur inveté, que sa mort ne lui fit presque point de pitié.

Voilà ce qui arrive, dit-elle, à ceux qui veulent étouffer la Verité, la Verité les étouffe.

Aussi-tôt que les Gaulois eurent bû de l'eau de la Verité, leurs cœurs s'épanouirent, & s'abandonnerent à l'innocence de leurs mouvemens naturels.

Comme le premier mouvement du cœur est de former des souhaits, chacun se mit à souhaiter de toute sa force, & à dire franchement ce qu'il souhaitoit.

Ce fut un plaisir d'entendre les souhaits ingenus des bons Gaulois, & sur tout des jeunes Gauloises, qui avoient encore l'eau de la Verité sur les lèvres.

L'une souhaitoit de rester toujours fille : & ce qui la dégoûtoit du Mariage, disoit-elle, c'est que son pere & sa mere se querelloient presque toujours, & se caressoi^{ent} rarement.

L'une souhaitoit de se marier, pour être

bien brave ; l'autre pour danser à la noce. Je veux me marier pour être riche , disoit celle-ci ; & moi , disoit celle-là pour être appelée Madame ; & je veux me marier moi , dit la plus naïve de toutes , je veux me marier , parce que j'en ai envie .

Un bon Gaulois s'avisa de faire un souhait , qui pensa le broüiller avec sa femme , qui étoit plus jalouse que belle .

Ce qui donna lieu à ce souhait , ce fut l'amour d'Herodates & de Francianne : Comme ils avoient bû de l'eau de la Verité ils se regardoient sans ménagement. Imaginez-vous ce que c'étoit que ces regards . Ils en étoient si occupez qu'ils resterent quelque temps immobiles .

Le mari Gaulois prit ce moment pour contempler à plaisir la beauté de Francianne .

Sçavez-vous ce que je souhaiterois , s'écria-t'il transporté d'admiration : je souhaiterois d'être Herodates .

Sa femme picquée au vif , repliqua , en regardant Herodates , & moi je voudrois être Francianne .

Plût au Ciel , dit le mari , que tu fusses aussi belle qu'elle , j'en serois plus aise que

de te voir Reine !

Je voudrois moi , repliqua-t'elle en colere , que tu fusses Roi , & que je fusse veuve.

Ils alloient se picquer , mais Herodates & Francianne firent trêve de tendresse pour raccommoier ensemble le mari & la femme , à l'occasion de quoi , un Notable fit son souhait en cette sorte.

Je souhaite d'avoir pour Reine & pour Roi , ceux qui sont capables de quitter leurs plaisirs quand il le faut , pour accommoder les querelles de leurs sujets.

Vous jugez bien que la franchise qui fut causée par les bouteilles , auroit fait force querelles ; mais Francianne tourna si bien les esprits , que tous dirent la Verité , & personne ne s'en fâcha. C'est ce qui fut admirable , car jamais prudence d'homme ne pourra faire , que maris & femmes , freres & sœurs , voisins & voisines puissent se dire tout ce qu'ils pensent les uns des autres , sans devenir ennemis mortels.

L'attention qu'Herodates & Francianne avoient eue à se regarder , les avoit empêché de former d'autres souhaits que

d'être l'un à l'autre ; on les pria de dire tout haut ce qu'ils souhaitoient.

Helas ! dit Francianne , je souhaite que mes sujets ayent pour moi plus d'amour que de crainte.

Je souhaite être Reine pour faire Herodates Roi , & je souhaite Ah ! Francianne , interrompit Herodates hors de lui-même , soyez Reine , & je ne me soucie point d'être Roi mais pourtant , dit-il par reflexion , je voudrois bien être à vous .

C'est ainsi qu'au temps d'Herodates , les premiers mouvemens étoient de souhaiter le bonheur de ceux qu'on aimoit ; & on ne souhaitoit pour soi-même , que par reflexion : à présent , hélas ! le premier mouvement , le second & le troisième , tout est pour soi , & rien pour les autres.

Tous les Gaulois étoient charmez de voir ces deux amans si passionnez l'un pour l'autre. Lorsqu'un campagnard qui avoit mêlé quelque pointe de vin à l'eau de la Verité dit , en bégayant un peu , tout franc , je suis bien aise , quand je vois qu'un beau Prince aime bien sa femme , car c'est signe que peut-être il se conten-

tera d'elle toute seule ; & c'est mon interest à moi qui vous parle , car j'ai la plus belle femme du païs.

Herodates craignant que le vin ne pousât la conversation plus loin que l'eau , qui faisoit dire la Verité modestement , fit signe au campagnard de se taire ; mais il voulut à toute force chanter une petite chanson qu'il avoit apprise d'un païsan de son Village ; il fallut lui laisser chanter malgré qu'on en eût , car il avoit le vin opiniâtre.

CHANSON PAYSANNE.

Voulez-vous , disoit Lucas
 Au Seigneur de son Village ,
 Que de vous on fasse cas ,
 Point de gloire , & foyez sage.

Choquez souvent le verre avec vos habitans ,
 Sans songer à leurs ménageres ;
 Soyez toujours notre pere ,
 Mais ne foyez jamais pere de nos enfans.

La chanson fut tolérée , parce qu'on attendoit pis d'un homme entre deux vins ; le campagnard s'enhardit par le succès de

sa Chanfon. Je gagerois , dit-il à Francianne , que malgré l'Eau de la Verité , dont vous venez de boire , je vous ferai dire une menterie , & voici mon secret.

Pour faire mertir une femme à coup sûr , il n'y a qu'à lui demander quel âge elle a.

Je n'ai que dix-huit ans , dit Francianne en regardant gaiement la compagnie ; mais pour être plus capable de vous gouverner , je voudrois en avoir vingt-cinq , & non davantage auffi ; car j'avouë que toutes les années qui me viendront passé vingt-cinq ans , me viendront malgré moi.

Vive la franchise , s'écria une vieille ; car je fçai bien qu'à vingt-cinq ans , j'ai commencé à m'appercevoir que l'amour de mon époux , se changeoit en bonne amitié ; & je ne m'en plaignois pas , car en ménage la bonne amitié vaut bien l'amour : mais à propos d'âge , continuat'elle , les hommes font bien plaifans vraiment , ils trouvent une femme vieille à quarante ans , & ils veulent qu'on les trouve jeunes à cinquante , cependant ils fçavent mieux qu'ils ne difent.

Oùii certes , reprit un Poëte Gaulois »

qui voulant parler sans distraction com-
 mença par avaler un verre de vin qu'on
 lui présentoit ; oüi nous sçavons qu'un
 homme à cinquante ans est sujet à pericl-
 ter en l'amour de son épouse ; nous sça-
 vons d'autre part qu'un homme trop verd
 fait grincer la dent à une honnête femme ,
 & met le ménage en defaroi ; de ces deux
 sçavoirs nous concluèrons donc , que l'âge
 mitoiën est le seul bastant pour un solide
 mariage ; si quelqu'un doute de cette maxi-
 me , qu'il m'écoute attentivement , je
 vais proferer un Rondeau de ma façon ,
 lequel rend la chose indubitable.

R O N D E A U G A U L O I S .

La Langue parle , & le cœur la dément ,
 Lorsqu'Alison requiert en mariage
 Un bon vieillard. Lisette n'est brin sage ,
 De requerir un fol adolescent ,
 Parfait mari c'est cil de moyen âge.

Jeune mari , va par tout coquetant ,
 Puis il revient , si las de coquetage ,
 Qu'en sa maison , d'amour plus il n'entent

La langue :

Le vieillard dit , qu'il fut bon avenant ,

Qu'il dançoit bien , luitoit à tout venant ;

Mais de ce gentil appanage ,

Qu'il avoit jadis en partage ,

Que lui reste-t'il maintenant ,

La langue.



Le poëte voïant qu'on avoit donné quelque attention à son Rondeau , voulut commencer la lecture d'un poëme où il avoit épuisé , disoit-il , tout ce qui se peut dire sur le mariage : on jugea que cela feroit long ; en effet il tira de l'une de ses poches , un gros rouleau de cahiers , qui fit tant de peur aux convives , qu'ils quitterent la table , & le festin finit ainsi.

Tous les propos de table qu'on avoit tenus , servirent à faire voir le bon esprit & la douceur de Francianne ; & jusques-là tout alloit bien pour elle ; mais Glorieuse voïant qu'elle avoit déjà gagné les cœurs , fut s'en plaindre à son Druide. Comment j'entendez-vous donc , lui dit-elle en colere , quand je ne serois pas aussi aimable , que ma sœur est haïssable , ne devriez-vous pas par votre science , me faire adorer & lui attirer tout le mépris qu'elle mérite ? Cependant elle l'a emporté sur

moi dans les festins familiers, & c'est la première des épreuves.

C'est à la dernière que je l'attens, dit le Druide Gascon, quand il s'agira de prononcer le Jugement qui doit décider, je vous donnerai tant d'esprit & je la rendrai si bête, qu'elle ne paroîtra auprès de vous qu'un Juge de village : & bien plus, si les Peuples ne vous rendent point justice, j'ai une ressource infailible pour vous faire Reine, en perdant Francianne.

Ensuite il lui dit tout bas à l'oreille, je ne sçai quoi qu'il avoit en tête & qui devoit être très-funeste à Francianne.

En effet il ne le fut que trop dans la suite, & Glorieuse en fut si contente, qu'elle le remercia humblement malgré sa gloire, & l'on vit depuis ce moment une joye sur son visage, dont on ne pouvoit deviner la cause.

Elle pressa beaucoup le jour des Jugemens, voïant, selon ce que son Druide lui avoit dit, que son bonheur dépendoit de ce jour-là ; enfin, ce jour arriva, & tous les Peuples se rendirent au lieu où se devoit passer une action si fameuse.

En ce temps-là les Juges n'avoient point

d'autre salle du Palais qu'une Forest plantée de chênes : c'étoit au pied du plus venerable de ces chênes, que la nature avoit formé sur une hauteur un Tribunal de gazon , dont le tapis n'étoit semé que de fleurs champêtres : Ce fut là que Francianne s'assit comme ses peres ; mais Glorieuse qui trouvoit la simplicité de la nature indigne d'elle , voulut juger sur un Tribunal enrichi d'or & de diamans.

Pendant que Glorieuse s'amusoit à faire élever un Tribunal superbe , Francianne s'occupoit à entendre tous ceux qui avoient quelque différend ; & parce qu'elle sçavoit qu'entre deux Plaideurs, l'Arrest le plus juste fait un malheureux , tout au moins dans la crainte d'être obligée de prononcer des Arrests, elle tâchoit de faire des accommodemens , où chacun fût content : Et elle s'y prenoit de si bonne grace qu'elle donna envie à deux Plaideuses Normandes de terminer leur procès par un accommodement.

Dans le moment qu'elle finissoit ce difficile ouvrage, on lui amena deux freres, qui se faisoient tenir à quatre , tant ils étoient acharnez l'un contre l'autre.

Voilà , dit un des voisins qui les avoit

separez , voilà les deux plus rudes gourmeurs qui soient à dix lieuës à la ronde ; & ce qui nous étonne, c'est qu'ils ne se lassent point de ce métier-là, quoi qu'ils soient tout moulus des coups qu'ils se donnent l'un à l'autre , tous les jours sans y manquer depuis deux ans. Il y a grande apparence qu'ils continuëront ainsi le reste de leur vie qui sera courte ; car ils s'affommeront avant qu'il soit peu.

Francianne demanda ce qui pouvoit causer une si forte inimitié ; le Voisin conta le sujet de leur querelle , en ces termes.

Accommodement du Meûnier & du Fruitier.

Il n'est pas étonnant que ces deux hommes-ci se haïssent ; premierement ils sont freres , de plus leurs heritages sont voisins , & enfin leurs interests sont opposez ; voiez comment il pourroit y avoir de l'union entre de tels gens.

Celui-ci le plus obstiné des deux est Meûnier , l'autre est Fruitier , & tous deux font valoir leur heritage ; leur pere leur a laissé pour tout bien , à l'un un

champ planté de beaux pommiers, & à l'autre un moulin à vent, qui est placé au bout du champ de son frère, & voici le sujet de leur querelle.

Tous les jours de grand matin, ils se rencontrent sur une hauteur voisine, où chacun des deux va pour examiner, par la manière dont le Soleil se leve, s'il sera riche ou pauvre, ce qu'il doit craindre ou espérer; en un mot, quel temps il fera.

Là chacun fait des vœux selon ses intérêts, l'un prie le Ciel d'être propice aux pommiers, l'autre qu'il soit favorable aux moulins; mais le Ciel ne peut les contenter tous deux, & ce qui fait pour l'un, fait contre l'autre; par exemple, il s'élèvera un grand vent, le Meûnier tout réjoui s'écrie, beni soit le vent qui fait tourner mon moulin; maudit soit le vent dit l'autre, il abat toutes mes pommes.

L'air est-il doux & tranquille, le Fruitier se réjouit, & le Meûnier se desespere; en sorte qu'il y en a toujours un chagrin de son malheur, & jaloux du bonheur de l'autre.

Le malheureux s'en prend d'abord au Ciel, puis il s'en prend à son frère; c'est
toi

toi qui demande du vent ; c'est toi qui fait le beau temps ; c'est toi qui me ruine ; tu en as menti : on s'injurie , on se gourme , & voilà le train.

Si vous n'y mettez ordre , Madame , ces deux freres-là périront , car ils se battent tous les jours qu'il fait vent , ils se battent aussi tous les jours qu'il n'en fait point ; quand voulez-vous qu'ils ayent la paix ? pour moi je ne vois point de fin à cette querelle-là.

Francianne y pensa un moment , & ensuite parla ainsi ; ç'a mes Enfans , dites-moi , lequel produit le plus , du moulin ou des pommiers ?

Nous ne sçaurions vous dire cela au juste , répondit l'un des freres , car nos heritages nous rapportent selon le vent qu'il fait ; mais quand notre pere nous les a laissez en partage , il a prétendu que le moulin valoit bien les pommiers , c'est à peu près la même chose.

Il sera donc aisé de vous mettre en état de vivre tous deux en bonne intelligence.

J'ordonne que le Meünier aura moitié dans le profit des pommiers , & que le Fruittier aura moitié dans le profit du Moulin.

Cet accommodement parut si naturel, que chacun s'étonna qu'il ne lui fût pas venu en pensée ; les deux freres en furent contens & s'embrasserent. On dit qu'ils vécutent depuis en bonne intelligence, car quelque temps qu'il fit , ce que l'un perdoit d'un côté , il le regagnoit de l'autre.

Francianne fit encore plusieurs autres accommodemens; enfin l'heure de la grande Audience étant venuë , toute la Forest fut remplie de monde ; & la foule étoit si prodigieuse, qu'on grimpoit jusqu'au sommet des Chênes ; en sorte que les branches étoient plus chargées d'hommes , que de gland.

Imaginez-vous la confusion que c'étoit, les Huissiers faisoient un bruit épouvantable , en criant silence , afin qu'on pût commencer ; & Francianne dit au contraire , qu'il falloit commencer , pour faire faire silence ; en effet la curiosité d'entendre plaider , rendit tout à coup l'Assemblée muëtte & attentive. Un Avocat instruit de l'affaire qu'il falloit juger , exposa le fait simplement & sans préambule : Un nourrisier , dit-il , a entre ses mains une petite fille , plusieurs personnes s'en

difent pere & mere ; Il s'agit de ſçavoir à qui elle appartient , je vais vous expliquer la choſe.

HISTOIRE DE ROGER
& de Marianne.

Un jeune Guerrier nommé Roger natif de la Vieille-Roche , vrai Gaulois , c'eſt-à-dire , tendre , ſincere & reſpectueux avec les femmes , devint éperduément amoureux d'une jeune fille appelée Marianne , Gauloiſe auſſi , que je crois , car elle préféroit Roger qui n'étoit pas riche à un vieux Bourgeois fort opulent qui l' recherchoit en mariage. Le jeune Roger étoit ſi pauvre & ſi bien fait , qu'il faiſoit pitié à toutes les femmes ; cela fit qu'une riche Veuve , ni jeune , ni belle , mais d'un bon naturel eut autant d'envie de faire la fortune de Roger que le vieux Bourgeois en avoit de faire celle de Marianne ; Roger & Marianne s'aimoient ſincèrement , ils ſe ſouhaitoient du bien l'un à l'autre & ne s'en pouvoient faire : s'épouſer ſans bien , c'étoit ſe rendre miſérables ; épouſer le Vieillard & la Vieille , c'étoit ſacrifier leur bonheur pour des richesses ; cepen-

dant le vieillard & la vieille pressoient les jeunes , que le mauvais état de leurs affaires pressoit encore davantage : dans cette extremité ils se conseilloyent l'un à l'autre ce qu'ils ne pouvoient se résoudre d'exécuter ; cependant il fallut se faire une raison , & se separer pour jamais , car Marianne étoit sage , & avoit résolu qu'aussitôt qu'elle auroit épousé le vieux elle ne verroit plus le jeune de peur d'inconvénient. Que ne se dirent point nos jeunes amans dans cette occasion ! que de soupirs , que de pleurs !

La douleur d'une séparation si cruelle redoubla leur tendresse , & troubla leur raison. Roger perdit le respect , Marianne perdit la tramontane , ils ne se possédoient plus ; je ne sçay comment ils se séparèrent , mais ils se promirent de se revoir encore.

Cependant le vieillard & la vieille vouloyent terminer leurs mariages , les jeunes remettoient toujours au lendemain , & de lendemain en lendemain , ils auroient différé toute leur vie sans une crainte secrète qui obligea Marianne de conclure les nôces au plûtôt ; elle n'y perdit pas un moment , & au moien de cette diligence

le vieillard eut lignée justement au bout de neuf mois, ou fort peu moins.

Il est à remarquer que Marianne fut toujours fidelle à son mari, depuis qu'elle eut promis fidelité ; ce qui rend la chose plus vrai-semblable, c'est que depuis le jour des nôces elle ne voulut plus voir Roger ; en sorte que Roger ne pouvant rester sans la voir dans le même lieu où elle étoit, resolut de s'éloigner.

Roger s'étoit marié dès le même jour à cette riche veuve dont nous avons parlé, & elle mourut ensuite en accouchant d'une fille. Roger qui se trouva pere & veuf en même jour, se fit une petite consolation de donner secrettement sa fille à nourrir à la même personne qui nourrissoit déjà l'enfant de Marianne ; cela fait, Roger partit pour la Guerre, parce que, comme je l'ai dit, Marianne ne vouloit plus le voir. Peu de temps après le vieillard & Marianne sa femme furent obligez de faire un voiage pour des affaires importantes, de maniere que les deux petites filles resterent en nourrice en une même maison, à la charge d'un bon homme nourrisier, que voici présent à l'audience.

Comme toute cette affaire roule sur la déclaration de ce bon-homme , il faut que vous l'entendiez ; on fit signe au Païfan d'avancer , & il parla en cette sorte :

Vous sçavez que depuis quatre ans nous avons cheux nous les deux petites nourrifsonnes que Monsieur dit : ma femme les avoit nourries toutes deux à la fois ; car , sans vanité , ma femme étoit aussi brave Nourrifse que j'étois brave Nourriffier ; ô ce qui fait de la broüillerie , c'est que ces deux nourrifsonnes s'appelloient tout l'un comme l'autre , & que le papa Bourgeois ni la maman Bourgeoise , ni le papa l'Officier ni la maman l'Officiere , n'ont vû leurs filles qu'en les mettant au monde , & puis s'en sont allez je ne sçai où ; si bien donc qu'il n'y avoit que ma femme qui avoit dans sa tête les étiquettes , pour dire à point nommé à qui étoit stele-ci , ou stel-la : ô voila le hic , c'est que ma femme est morte subitement ; une des deux nourrifsonnes est morte aussi , & je ne sçay plus à qui appartient l'autre ; tantya qu'il est revenu un papa d'un côté , une maman de l'autre ; que sçai-je moi , ils medemandent tretous chacun une fille

Et il n'y en a qu'une en tout : à qui la bail-
lerai-je donc , car je n'y connois goutte ,
à moins qu'on ne juge ça par justice ?

Tout le monde attendoit avec impatien-
ce le Jugement qu'on rendroit sur une
affaire si obscure , lorsque Glorieuse pro-
nonça cet Arrest.

„ Eu égard à l'obscurité impénétrable
„ qui est répandue sur cette affaire , je
„ veux qu'on donne la petite fille au
„ pere le plus riche , parce qu'il pourra
„ la faire élever dans un plus grand éclat

Tous les partisans de Glorieuse applau-
dirent à ce Jugement , qui en effet avoit
une belle apparence , en le regardant par
le bon côté.

Mais Francianne en découvrit innocem-
ment la foiblesse , par une réflexion qu'elle
fit.

Il me semble , dit-elle , comme à ma
Sœur , que l'affaire dont il s'agit est fort
obscur ; mais il me semble aussi qu'avant
d'y supposer une obscurité invincible , il
aut tâcher de la vaincre.

Cela dit, elle demanda si la petite fille n'avoit point encore vû la mere qui la vouloit avoir ; non , dit le nourriffier , elle n'a vû personne , & personne ne l'a vûë.

Il nous reste donc , reprit Francianne , deux moïens de connoître si Marianne est mere , ou non de la petite fille qui reste.

Le premier fera la ressemblance que nous examinerons dans la suite.

L'autre moïen , c'est qu'il faut mettre la petite fille au milieu d'une douzaine d'autres du même âge , & qu'on les amene toutes ensemble devant moi.

On exécuta la chose comme Francianne l'avoit imaginé , on amena une troupe de petites filles. Marianne qui étoit là présente courut sans balancer à celle pour qui elle se sentit le plus d'inclination, & c'étoit justement sa fille.

Je sçavois bien , dit Francianne , qu'en ce point, l'instinct naturel seroit meilleur Juge que moi , & de plus la ressemblance parfaite que je vois entre la mere & la fille me persuade encore que l'instinct est veritable.

Le

Le Vieillard & Roger qui prétendoient tous deux à la paternité étoient présens à tout ceci.

Le Vieillard transporté de joie , & ravi que tout le Peuple vît qu'à son âge il pouvoit avoir un enfant , courut pour embrasser la petite fille.

Elle en eut peur , & s'écria en le repoussant , si le vilain homme ! ce n'est point là mon papa , j'aime bien mieux celui-ci , continua-t'elle, en se tournant vers le jeune Roger qu'elle courut embrasser & je gagerois que c'est mon vrai papa.

Tous ceux du parti de Glorieuse furent ravis de cet incident qui leur donnoit occasion de blâmer le Jugement de Francianne ; car , disoient ils , si l'instinct a donné l'enfant à Marianne & au Vieillard son mari , le même instinct le donne aussi à Roger , ainsi cela ne décide rien.

Tout est décipé , dit Francianne , car c'étoit l'instinct qu'il falloit consulter pour donner une mere à l'enfant ; mais pour lui donner un pere , ce n'est plus l'instinct , c'est la Loi qu'il faut suivre.

Au reste ce n'est pas ma faute si l'instinct ne s'accorde pas avec la Loi

A peine avoit-elle achevé de prononcer qu'on entendit un grand bruit avec des cris épouvantables : c'étoit une grosse branche d'un chêne voisin , qui rompit sous le faix d'une multitude d'hommes dont elle étoit chargée : la branche & les hommes tout tomba sur le Vieillard qui en fut écrasé sur le champ. Devinez les effets que cette mort produisit ; Francianne en fut touchée de pitié , la petite fille en fut réjouiie , & Marianne en fut veuve : Roger eût bien voulu en être fâché , car il étoit d'un bon naturel ; mais , après tout , cet accident n'avoit ôté que quelques jours de vie au Vieillard qui avoit plus d'âge qu'il n'en falloit pour mourir tout seul.

Pendant tout cela Francianne faisoit réflexion sur ce qui s'étoit passé , disant en elle-même , voilà Marianne veuve , Roger est veuf aussi , la petite fille a de l'instinct pour eux , ils en ont l'un pour l'autre , que manque-t'il à tout cela , que d'accomplir un mariage que le Vieillard a interrompu de quelques années ? Après y avoir bien pensé Francianne confirma l'instinct par un arrêt ; & cet arrêt fut sui-

vi de l'himen de Roger & de Marianne.

On ne manqua pas de faire au Vieillard des obseques magnifiques ; car la magnificence des pompes funebres est la marque ordinaire du chagrin de ceux qui n'en ont gueres ; c'est-à-dire de ceux qui heritent. En effet , le Vieillard avoit donné tout son bien à Marianne en l'épousant ; ainsi on n'épargna rien pour lui dresser un superbe mausolée où l'on inscrivit cet Epitaphe en lettres d'or.

E P I T A P H E.

D'un Vieillard qui mourut après avoir gagné son procès contre un jeune homme avec qui il plaidoit , pour se faire adjuger un enfant en dispute entr'eux deux.

Cy gist des maris le doyen.

A quatre-vingt quinze ans , âge digne d'envie,
Ce Vieillard perdit la vie
Et ne perdit presque rien.

En mourant il perdit belle femme & gros bien ;
Mais en perdant ce qui fut sien.
Dans sa fille prétendue
Il ne perdit presque rien.

Femme jeune , jolie , & qui méritoit bien
Qu'il ne vécût pas davantage ,
Le perdit par prompt veuvage ,
Et ne perdit presque rien.

L'Arrest que Francianne avoit prononcé fut applaudi de tout le peuple , & pour l'élire , les Notables n'attendoient plus que le Druide Gaulois ; c'étoit ce Druide , comme j'ai déjà dit , qui avoit la couronne Roïale en garde , & qui la mettoit lui-même sur la tête de ceux qu'on couronnoit.

Dans l'attente de cette cérémonie , chacun des Gaulois s'abandonnoit à la joie ; & tous en furent transportez au bruit qui courut que le Druide arrivoit. Aussi-tôt la multitude s'ouvrit à droite & à gauche , la Forest retentissoit d'applaudiffemens & de cris d'allegresse , lorsqu'un morne silence s'empara tout à coup de l'Assemblée ; chacun fut frappé d'étonnement & de tristesse , à la vûë du voile fatal que le Druide apportoit au lieu de la couronne ; tous saisis de crainte , suivoient des yeux ce Druide , attentifs à ce qu'il alloit faire , & incertains laquelle

des deux sœurs il alloit couvrir du voile fatal : cependant le Druide avançoit toujours , & s'arrêta quelque temps au milieu des deux Tribunaux. Ce fut alors que la douleur & l'effroi redoublèrent dans tous les cœurs ; chacun étoit consterné & en suspens lorsque le Druide alla droit à Francianne , & la couvrit du voile fatal sous lequel on cacheoit les criminels d'Etat , pour témoigner qu'ils étoient également indignes de voir le ciel , & d'être regardez des hommes : en ce moment on ne savoit que penser de Francianne ; on vouloit la plaindre , & on n'osoit.

A ce coup imprévu , Herodates demeura quelque temps interdit ; mais dès qu'il fut capable de réflexion, l'idée de Francianne coupable disparut bien-tôt , & son cœur lui disoit que la Verité ne pouvoit avoir aucune part à ce qui se passoit. Cependant le Druide ne se trompoit jamais ; & ne pouvoit être trompé.

Herodates étoit dans cette cruelle suspension , lorsque le Druide fit signe qu'on l'écoutât ; car il falloir selon la loi qu'il déclarât publiquement les crimes qui avoient mérité le voile fatal. Tous les



yeux étoient attachez sur lui , & toutes les oreilles attentives. Par trois fois le Druide leva les bras , & ouvrit la bouche pour parler ; par trois fois ses bras retomberent , & sa bouche se referma ; elle se referma si bien la troisième fois , qu'elle n^e se rouvrit plus , car il tomba mort sur la place.

Dans cet instant toute la forest s'obscurcit , & il s'éleva un tourbillon de vent si furieux , qu'il fit rompre toutes les branches chargées de peuple , en sorte que les hommes tomboient aussi dru que les feuilles en Automne ; les cris de ceux qui tomboient , & de ceux sur qui on tomboit , un orage épouvantable , & mille autres accidens inouis , qui ne vont jamais les uns sans les autres , mirent tout dans une confusion si horrible , qu'on ne pensa plus à ce que le Druide étoit devenu.

Enfin à quelques heures de là tous ces prodiges cessèrent , & la nuit naturelle qui succédoit à l'autre parut belle comme le jour en comparaison.

Cependant le Druide étoit mort ; on ne pouvoit plus sçavoir que de la Verité même quel étoit le crime de Francianne ,

& Francianne disoit-on , s'étoit réfugié dans le Temple.

Lorsque ce bruit se fut répandu , tout le monde y accourut en foule ; mais on fut bien surpris de voir toute la vieille Roche de la Verité environnée d'une noire vapeur si épaisse , qu'elle empêchoit tout le monde d'avancer. On ne douta point que ce lugubre spectacle ne fut un témoignage du crime de Francianne , & un présage de sa mort prochaine ; & cela fut confirmé par ce qui parut un moment après : c'étoit quatre dragons volans, qui tenoient en l'air les quatre coins d'une vapeur plus noire que tous les autres , sur laquelle étoit écrit en lettres de feu ce qui suit.

C'EST LA VERITE' QUI PARLE,

Par Arrest plein d'équité ,
 Francianne avoit mérité
 D'être Reine , & d'être immortelle ;
 Mais elle est si criminelle ,
 Que dans cette extrémité
 Tout ce qu'on peut faire pour elle
 C'est d'obscurcir la Verité.

On lisoit encore d'autres inscriptions

qui marquoient clairement que la Verité s'étoit cachée pour cinq ou six siècles tout au moins, & que Francianne s'étoit précipitée dans le Puits de la Verité qui avoit souffert par grace qu'elle se noïât avec son crime.

Il n'étoit donc plus question de Francianne ; le Parti de Glorieuse triomphoit & les Gaulois abatus n'avoient pas la force de s'opposer à son election qui s'alloit faire, lorsque Herodates parut & tâcha de rassurer tous les bons Gaulois. Ce coup imprévû l'avoit frappé sans l'abatre. Ne vous arrêtez point aux apparences, s'écria-t'il, quoique la Verité soit obscurcie, je la sens dans mon cœur ; en un mot il faut que j'aille jusqu'au Puits de la Verité, ou que je périsse pour délivrer Francianne. A mesure qu'il s'avançoit, l'obscurité, les monstres tout redoubloit, & son courage aussi.

Cependant on le blâmoit, & sa temerité paroïssoit un vrai desespoir, mais rien ne put le détourner de son entreprise: il s'enfonça dans cette confusion de monstres & de ténèbres, & ceux qui l'observoient le virent perdu,

Ce fut à ce coup que les Gaulois se désespérèrent. Ils n'espéroient plus rien & ne laissoient pas d'attendre-là. Il y avoit long-temps qu'ils attendoient, lorsqu'ils entendirent une voix qui crioit : Vive Francianne innocente.

C'étoit Herodates qui reparut. Il avoit cru, ou peu s'en falloit, être dévoré par les monstres, mais ces monstres étoient de la fabrique du Druide Gascon, qui n'avoit pouvoir de faire aucun mal. Ce fourbe s'étoit imaginé que la peur de ces objets terribles, empêcheroit qu'on n'allât jusqu'au Temple où étoit Francianne ; mais il ne connoissoit pas le courage d'Herodates, & s'il n'eût été qu'un Heros à l'ordinaire, personne n'eût pénétré jusqu'à la Vérité, & on alloit élire Glorieuse.

On vit paroître avec Herodates, le vrai Druide Gaulois, qui apprit à tout le monde que le Druide qu'on avoit vû mourir n'étoit qu'un fantôme. Vous avez vû, dit-il d'une voix grave & druidique, vous avez vû le faux Druide, ouvrage de l'imposture, aussi n'a-t'il pas duré : vous me voiez moi, & je durerai encore tant qu'il plaira aux Dieux, quoique je sois déjà bien

usé , mais cela n'est rien.

Au reste , mes enfans , vous pouvez conclure de tout ce que vous avez vû , qu'on peut bien obscurcir la Verité pour un tems , mais qu'elle paroît ensuite plus brillante. C'est ainsi qu'après l'orage mais vous sçavez apparemment cette comparaison ; car on ne voit autre chose dans les livres ?

Il cessa pour un moment de parler ; puis en levant seulement les mains , il fit disparaître l'obscurité qui environnoit la vieille Roche , qu'on vit briller comme si elle eût été de diamans.

Sut tous ces événemens surnaturels , le Druide leur debita mille réflexions morales qu'il faisoit sur le champ ; car il étoit grand réfléchi , & encore plus grand parleur ; mais je lui pardonne en cette occasion , car moi qui parle peu , j'ai peine à me taire en voiant triompher la Verité du mensonge , Francianne de Glorieuse , Herodates de Faustine , & le Druide Gaulois du Druide Gascon ; tous ces triomphes mériteroient chacun un volume ou deux , mais on n'a pas en ce monde tout ce qu'on mérite ; n'en parlons plus.

Quand le Druide eût cessé de haranguer, c'est-à-dire quand l'haleine lui manqua, il prit la couronne Royale, & couronna Francianne en prononçant ces vers, que le mensonge qui sçait faire des parodies fut les ouvrages de la Verité, avoit imitez dans l'inscription que vous avez lûe, voulant faire servir à la condamnation de Francianne, les mêmes Vers qui devoient servir à son couronnement.

Par un Arrêt plein d'équité,
 Francianne avoit merité
 D'être Reine, & d'être immortelle;
 Le mensonge a voulu la rendre criminelle;
 Mais après cette extrémité,
 Ce que je puis faire de mieux pour elle,
 C'est d'éclaircir la Verité.

En effet, continua le Druide; il suffira de conter naïvement l'histoire de Francianne pour prouver à la posterité qu'elle a merité d'être couronnée par les mains de la verité même.

Voilà donc Francianne couronnée. Jugez ce que put devenir Glorieuse à cette nouvelle.

Pour Phorbas & Faustine, ils devinrent ce qu'ils avoient été quelques années au-

paravant , c'est-à-dire rien : Avec eux tout leur parti disparut , & le Druide Gascon s'évanoïit en l'air avec ses enchantemens.

Ce qui étonna beaucoup , ce fut que les Gascons partirent sans joïer de leur reste , & ne firent aucun desordre en partant , sinon qu'ils ne païerent point leurs hôtes. Ils délogerent tous pendant la nuit , le lendemain on n'en vit plus pas un. Quelle tranquillité pour le Roïaume !

Il étoit temps qu'ils partissent , car à leur exemple quelques Gaulois commençoient déjà à jurer pour se faire croire , à habler pour se mettre en crédit. Ils ne vouloient plus prêter que sur bons gages , & empruntoient sur leur parole qui dépérissoit de jour à autre ; en un mot la simplicité Gauloise commençoit à dégénérer , mais si-tôt que les Gaulois furent maîtres de leur païs , ils quitterent bien-tôt le vice des étrangers , pour suivre les vertus de leurs peres .

Tout étoit donc tranquille dans le Roïaume , & l'on ne pensoit plus qu'au mariage d'Herodates & de Francianne , lors qu'un beau jour , ou plutôt une nuit fort noire , on vint avertir la Reine que cinq

ou six armées pour le moins , vouloient prendre la Ville d'affaut.

C'étoit tous les Rois des environs que Phorbas & sa brigade avoient mis dans les interêts de Glorieuse.

Ceci fut le commencement d'une longue guerre que je ne commencerai point à vous raconter ; il suffit que vous sachiez qu'Herodates jura de ne point épouser Francianne qu'il n'eût vaincu tous ses ennemis.

Herodates n'épousa donc point Francianne , & cela lui fut plus avantageux qu'on ne croïoit ; car l'envie de se rendre digne d'elle , lui fit faire dans cette guerre des actions , que le courage seul n'auroit pu exécuter : Il falloit que l'amour s'en mêlât ; il falloit même que ce fût un amour d'esperance.

Je n'ai point voulu raconter tant d'accidens merveilleux de peur qu'on ne prît cette histoire pour un Roman. Tous les Poètes de ce temps-la , louerent Herodates par de-là les bornes de la vrai-semblance ; & cependant quand ils chanterent leurs Poësies dans le Temple de la Verité , le Puits ne fuma point

Après dix années de victoires continues , Herodates las de vaincre plutôt que de combattre , ne voulut tirer aucun avantage de ces victoires que la gloire d'avoir vaincu , & d'imposer la paix à tous.

Tous l'accepterent volontiers ; & Glorieuse accepta aussi , gloire à part , tous les avantages que Francianne voulut bien lui faire.

Enfin on vit en même tems la paix generale , & le mariage : ce fut deux choses rares à voir ensemble ; car le mariage & la paix ne vont gueres de compagnie , au moins ils n'y vont pas long-temps ; & on dit que l'union de cet himen & de cette paix , ont duré autant que la vie de Francianne.

Pendant ces heureux tems ce ne fut que Fêtes , Tournois & Réjouissances : de tout cela je ne vous rapporterai qu'un petit divertissement en musique , composé de cinq ou six scenes ; cela ressembloit à peu-près aux scenes de nos Operas , mais ce n'étoit ni Quinault , ni Lulli qui l'avoient composé ; il n'y en avoit point en ce tems-là , & il n'y en a gueres en celui-ci.

Ce divertissement commence par une

symphonie de musettes interrompuë de tems en tems par les trompettes.

Ensuite on entendit une marche moitié guerre , moitié tendresse , où les musettes & les trompettes s'interrompent alternativement , & l'on voit paroître Bellone & l'Himen qui se disputent le terrain.

S C E N E I.

BELLONNE *suivie des Guerriers,*
L'HIMEN *accompagné des Amours.*

BELLONNE.

Qui rend l'Himen si téméraire ?
Il vient mêler aux cris de Guerre & de fureur ,

De ses chants amoureux , l'importune langueur.
Ne craint-il point de me déplaire ?

L'HIMEN.

Si ma douceur déplaît à Bellonne en colere ,
Ses fureurs ne plaisent gueres
Aux paisibles Amours ,
Qui viennent pour toujours
Dissiper tes horreurs par des chants d'allegresse.

BELLONNE.

Ne sçais-tu pas que la fierté
D'une impitoïable Deesse

S'irrite par la tendresse ?
 Je sens déjà mon cœur de colere agité ;
 Mais je fais grace à ta témérité ,
 En faveur de ta foiblesse.

L' H I M E N .

L'Himen & les Amours
 Sont plus forts qu'on ne pense ;
 Une heureuse alliance
 Vient d'unir pour toujours
 L'Himen & les Amours.
 Et la discorde a bien peu de puissance
 Lorsque l'on voit d'intelligence
 L'Himen & les Amours.

L' H I M E N *aux Amours.*

Invoquons le Destin , lui seul par sa presence
 Peut de Bellonne arrêter la puissance.

B E L L O N N E .

Guerriers par vos fières clameurs ,
 Venez au Destin même inspirer mes fureurs.

*CHOEURS des Guerriers accompagnés de
 Trompettes.*

Destin soiez inexorable

Que la Guerre dure à jamais.

*CHOEUR des Amours accompagnés de
 Flutes douces.*

Destin soiez-nous favorable,

L'Himen vous demande la paix.

SCÈNE II.

Après que les deux chœurs opposés de l'Himen & Bellonne eurent demandé l'un la paix, & l'autre la guerre, on vit sortir le Druide du fond de sa Caverne, & il voulut lui-même représenter le Destin. Je ne sçai si ce fut lui qui chanta, ou si quelqu'un chanta pour lui.

LE DESTIN.

Je fais le malheur extrême
De la pluspart des humains;
Mais leur bonheur suprême
Est aussi dans mes mains;
Pour les punir je déssole la terre
Par Bellonne & par son tonnerre;
Et quand je veux leur donner d'heureux jours
J'éteins le flambeau de la guerre
Par le flambeau des Amours.

A l'Arrest du Destin que Bellonne obéisse;
Que l'Himen à jamais de ces lieux la banisse.

BELLONNE.

Si tout languit dans un profond repos
Que deviendra la valeur des Heros?

LE DESTIN *avec un accompagnement.*

La valeur des Heros triomphera du vice;
La force des Guerriers servira désormais

A faire trembler l'injustice.

La force des guerriers servira désormais

A maintenir la Justice & la paix.

LE DESTIN *seul.*

Fuis donc, va porter la guerre

Et les horreurs du trépas

En quelque coin de la terre,

Que le Soleil n'éclaire pas.

Bellone & les guerriers prennent la fuite;
& le Destin ordonne aux Gaulois d'invoquer le Soleil, c'est à-dire, de demander à Herodates l'abondance, & le bonheur que la guerre avoit interrompus.

Il faut remarquer qu'Herodates dans un Tournoy avoir pris la devise du Soleil; ainsi Herodates & le Soleil ne sont qu'une même chose dans la suite des divertissemens.

S C E N E III.

LE DESTIN *aux Gaulois.*

Après avoir chassé Bellonne,
Peuples, le Destin vous ordonne

D'avoir recours au Dieu, qui doit combler vos
vœux;

C'est le Soleil dont la présence

Peut seule conserver dans ces climats heureux
 L'ordre, le calme, & l'abondance,
 Ce Dieu qui par sa prudence
 Sçait moderer sa course en parcourant les airs ;
 Ce Dieu qui par lui seul sçait regler sa puissance,
 Merite seul aussi de regler l'Univers.

Le Destin rentre dans la grotte pro-
 fonde d'où il étoit sorti, & on voit pa-
 roître le soleil accompagné des Heures.

SCENE IV.

LE SOLEIL & LES HEURES.

TAnt que le demon de la guerre
 Par ses fureurs a défolé la terre ;
 Le Destin a permis que le demon des airs ;
 Le cruel Aquilon fit regner les hivers ,
 Dans l'excez de sa rage ,
 Il a voulu confondre les Saisons ,
 Renverser les moissons ;
 Enfin j'ai dissipé l'orage ,

Je ramene en ces lieux pour combler vos desirs
 Et l'Abondance & les plaisirs.

Une NIMPHE Gauloise.

Sans l'Abondance
 Tous les plaisirs sont languissans ;
 On languiroit dans l'Abondance

Sans les plaisirs & les Jeux innocens

Une autre N I M P H E.

Le Soleil qui donne

Une riche Automne

Donne aussi de doux Printemps :

La même ardeur qui rend nos moissons abon-
dantes

Pare nos champs

De mille fleurs naissantes

Qui charment les sens.

L E S O L E I L parlant aux heures.

Vous qui suivez les loix que j'ai sçû vous pré-
crire ,

Vous , Heures , dont les pas égaux

Marquent mes glorieux travaux ,

Faites qu'on admire

Jusques dans vos jeux

Cet ordre merveilleux

Que ma justesse inspire.

Divertissement des Heures.

LEs douze heures forment une entrée
de Ballet sur plusieurs airs , dont la me-
sure & les chants imitent au naturel tou-
tes les différentes manieres , dont les hor-
loges & les pendules sonnent les heures.
Toute la Scene suivante , marque la jus-

teffe des heures , & l'égalité du cours du Soleil ; c'est-à-dire l'ordre , & l'égalité d'ame qui regnoit dans les plaisirs, comme dans les occupations d'Herodates & de Francianne.

On entend d'abord une alternative de chants impetueux , & de chants tranquilles , dont les uns expriment l'humeur legere & inquiete des gascons qui avoient troublé le Roïaume de Francianne ; & les autres expriment la tranquillité d'ame des bons Gaulois.

Cette Scene contrastée commence par une Simphonie douce , qui est interrompue par un air vif , emporté & bizarre.

S C E N E V.

Une des H E U R E S.

Quel bruit nouveau se fait entendre ?

Une autre H E U R E.

Ce sont les plaisirs turbulens,
 Qui malgré nous viennent ici se rendre ;
 Leurs chants impetueux leurs transports violens
 Vont troubler nos jeux innocens

Entrée de Plaisirs turbulens & de jeunes étourdis ; critique de ceux qui ne connoissent

point d'autres plaisirs que ce qu'on appelle dans le monde les plaisirs , c'est-à-dire l'agitation , le bruit & la cohue.

L'ETOURDI *sur un chant qui exprime l'agitation de son ame.*

Nous cherchions en ces lieux une fête éclatante ;
Mais rien n'y flatte notre attente.

Quelle tranquillité ! le calme regne ici :
Est-ce donc ainsi

Q'un divertissement s'apprête ?

Le désordre , le bruit , le trouble & le fracas ;

Ne font-ils pas

Les charmes d'une fête ?

L'ordre pour nous n'a point d'appas.

Quittez , heures , quittez l'importune justesse ;

Et n'exprimez que la vitesse

Du temps , dont vous marquez les pas.

Une des heures tranquilles , qui représente Francianne , chante ce qui suit , accompagnée d'une Symphonie douce.

Les pas des heures charmantes

Ne sont jamais assez lents.

Un petit Chœur d'Heures reprend.

Les pas des heures charmantes

Ne sont jamais assez lents.

DE LA VERITE'. 215

L'ÉTOURDI.

Les heures sont toujours trop lentes
Pour les plaisirs impatiens.

Courons, agitons-nous, le repos nous ennuye
*Les ÉTOURDIS forment une danse bi-
zarre sur un air brusque & syncope.*

L'ÉTOURDI.

Courons, agitons-nous, le repos nous ennuye :

Brusquons le temps, passons la vie,

Une des HEURES tranquilles.

Vous cherchez à passer la vie,

Et nous cherchons à la goûter ;

La course du temps vous ennuye

Vous voulez la précipiter :

Que ne pouvons-nous l'arrêter !

Vous cherchez à passer la vie,

Et nous cherchons à la goûter.

L'ÉTOURDI.

Le temps qui fuit & que je fuis ;

Tout rapide qu'il est m'ennuye & m'inquiète ;

Toujours je le regrette,

Jamais je n'en jouïs.

Une des HEURES tranquilles.

Sans regret du passé, la tranquille innocence

Jouït d'un jour qui contente ses vœux.

Elle attend sans impatience

Des jours encore plus heureux.

Suivons le temps, & sa vitesse extrême,
 Il faut courir aussi vite que lui.
 S'agiter, s'étourdir & s'éviter soi-même
 Pour éviter l'ennui.

L' E T O U R D I *s'arrête dans le milieu de
 son chant impetueux, & par une espece de
 reflexion qu'il fait malgré lui-même, il
 chante sur un ton triste & languissant.*

Tout est chagrin dans la vie.
Une des H E U R E S tranquilles.
 Tout est plaisir dans la vie.

L' E T O U R D I.

Tout est chagrin dans la vie,
 Mais ce qui tient lieu de plaisirs,
 C'est de voler de désirs en désirs;
 Hors l'inconstance tout ennuye.

L' E T O U R D I.

ENSEM- } Tout est chagrin dans la vie.
 BLE. } *L' H E U R E tranquille.*
 } Tout est plaisir dans la vie.

L' H E U R E tranquille seule.

Quand on sçait avec peu contenter son envie,
 Lorsque des tranquilles plaisirs
 L'innocence nous désennuye,
 Tout est plaisir dans la vie.

DE LA VÉRITÉ. 217

L'ÉTOURDI.

Tout est chagrin.

L'HEURE.

Tout est plaisir.

TOUS DEUX *ensemble.*

Tout est chagrin }
Tout est plaisir } dans la vie.

Ce Duo fut suivi d'une Simphonie si douce qu'elle exprimoit presque le silence, au moins donnoit-elle une idée parfaite de cette tranquillité charmante qui ravit les cœurs sensibles aux vrais plaisirs.

La douceur de cette harmonie fut un suplice si cruel pour les Etourdis, qu'ils prirent la fuite avec tous les Plaisirs turbulens

SCÈNE DERNIÈRE.

Pendant qu'ils sortoient par un côté, les Plaisirs innocens entrèrent par l'autre.

DIVERTISSEMENT

des Plaisirs innocens & des Heures.

Un petit Chœur formé par les heures reprennent les paroles du duo.

Tout est plaisir dans la vie.

18 LE P U I T S

Un Plaisir innocent chante ce qui suit :

Tout est plaisir dans la vie,

Qui sçait dans un heureux séjour

Profiter d'un beau jour

Jamais ne s'ennüie :

Le chant des Oiseaux,

Le murmure des eaux,

Une fleur fraîchement cueillie.

Tout est plaisir dans la vie.

On finit par un Chœur d'Echos qui repètent en différentes manieres, les paroles suivantes à la louange de Francianne & d'Herodates.

Tout est plaisir dans la vie ;

Quand on s'est fait un sort au dessus de l'envie ;

Quand on sçait mêler à propos

Aux travaux glorieux les charmes du repos ;

Tout est plaisir dans la vie.

C H O E U R.

Faisons redire aux Echos ;

Tout est plaisir dans la vie.

Fin de l'Histoire Gauloise.

Suite du Puits de la Verité.

DE peur d'interrompre l'Histoire Gauloise d'Herodates & de Francianne,

J'è n'ai pas voulu y placer quelques aventures particulieres qui n'ont aucun rapport à l'élection de Francianne , mais qui cependant , sont des suites du Puits de la Vérité , puisqu'elles font connoître les effets & les qualitez de l'Eau de ce Puits.

Vous vous souvenez bien , par exemple , d'avoir lû dans cette Histoire comment plusieurs personnes en burent dans les festins familiers de Francianne.

Quelqu'un de ceux qui s'y trouverent , eut la curiosité & l'adresse d'en dérober , & voici ce qui en arriva.

AVANTURE GAULOISE; LES VAPEURS.

UN de ces bons maris , dont il n'est plus guères en ce temps-ci , & dont il étoit beaucoup en ce temps-là , avoit crû avant de se marier , que rien n'étoit plus doux dans la vie que la société d'une femme , & croïoit encore la même chose après un an de mariage.

Celle qui faisoit son bonheur avoit nom Aimée , & il lui tenoit si bonne compagnie qu'ils buvoient , mangeoient , se promenoient , se couchoient , & se levoient tou-

jours ensemble. Si le mari alloit en affaire , sa femme le suivoit : si la femme alloit en emplette d'habits , ou en commerce de voisines pour caqueter , son mari la suivoit aussi : en un mot ce mari sans pareil , ne pouvoit vivre un moment sans sa femme , & elle paroissoit supporter les assiduites d'un mari , plus gaiement que ne feroient les épouses de maintenant. Vous voiez quel bonheur c'étoit , que deux personnes obligées de vivre ensemble, s'y trouvaient si bien : Cela étoit pourtant ainsi , & on pouvoit dire qu'ils n'avoient pas été encore un moment l'un sans l'autre , lorsqu'un soir Aimée se trouva un peu mal , & après plusieurs bâillemens , treffaillemens , & autres simagrées , elle tomba évanouie dans un fauteuil : le bon mari fort allarmé , vouloit courir à elle , lorsque Maturine paisanne , fort naïve , qui les servoit depuis peu , l'arrêta par le bras.

Hé mon Dieu ! Monsieur , n'approchez pas de Madame , je sai bien ce que c'est que la maladie qu'elle a , j'ai déjà servi une femme qui en avoit de même ; elles font comme cela semblant d'aller mourir , & puis cela s'en va ; mais quand on les ap-

proche ; elles dévisagent quelquefois les gens ; ne vous y fiez pas , Monsieur , ne vous y fiez pas. Il s'y fia pourtant ; dont mal lui prit , car elle lui tordit le bras d'une telle force , qu'elle pensa le lui rompre.

Vous ne m'avez pas voulu croire , dit Maturine , croïez-moi donc à cette heure , je vous dis , que c'est une mode que les femmes ont faite qui s'appelle des vapeurs ; quand ça les tient , c'est comme si elles étoient folles.

Je vous plains bien , Monsieur , & c'est grand dommage que Madame soit sujette à cette cérémonie là ; car quand les vapeurs ont une fois pris leur routine , ça revient tous les jours , & il n'y a plus moïen de durer avec celles qui en sont antichées.

Quelque temps après , Aimée revint de son évanouissement , & n'en soupa que mieux. Le lendemain à la même heure , le même mal reprit à Aimée , & les mêmes allarmes au mari qui vouloit aller chercher un Docteur en Médecine ; mais Maturine apprit à son maître qu'il ne falloit ni Docteur , ni maître dans ces maladies-là ; car , dit-elle.

quand mon autre maîtresse étoit en train d'avoir ses vapeurs , elle ne vouloit voir ni mari ni demi ; & elle me disoit : Ah ! Maturine , si tu sçavois par-ci par-là , tantya que voilà ce qui m'étoit avis qu'elle vouloit dire , écoutez bien.

Là-dessus Maturine enfila un recit composé de force préjugés de servante naïve , que le mari n'écouta pas , tant il étoit occupé autour de sa femme ; enfin aux dépens de quelques coups de poings qu'il reçût , il la fit revenir , mais les vapeurs de ce soir-là durèrent beaucoup plus longtemps que celles de la veille.

On attendit le lendemain pour voir si cette maladie augmenteroit encore , mais ce fut bien pis ; car si-tôt que le mari l'approcha , elle l'égratigna tant , le pinça tant , le mordit tant , qu'il crût qu'elle étoit possédée ; & au lieu d'aller au Médecin , il vouloit aller au Druide , pour conjurer les esprits malins.

Aimée qui ne vouloit point de Druide , arrêta son mari , en se jettant sur lui : Ne m'abandonnez point , mon cher mari , disoit-elle , d'un ton tendre & plaintif ; ne voiez-vous pas bien , que rien ne me

peut soulager que le plaisir de vous voir.

Aimée pressée de douleur & de tendresse , embrassoit son mari jusqu'à l'étouffer.

Le pauvre homme crioit de toute sa force : Maturine rioit de toute la sienne ; les contorsions , les grincemens de dents , & les égratignures redoubloient comme la tendresse ; les cris du mari , les éclats de rire de la servante redoubloient aussi ; mais enfin tout cela finit avec les vapeurs de ce soir-là, qui avoient duré trois ou quatre heures pour le moins.

Le lendemain Aimée s'avisa de souper dans un petit cabinet qui étoit à un coin du Jardin ; c'étoit une espece de serre qui fermoit à clef , & qu'Aimée choisit, disoit-elle , parce que c'étoit l'endroit le plus frais de la maison , & que la chaleur pouvoit bien contribuer à augmenter les vapeurs.

C'étoit donc dans ce petit cabinet où l'on soupoit tous les soirs & où se passoit aussi tous les soirs sans y manquer la Scene des vapeurs entre le mari , Aimée & Mathurine.

A la fin le mari s'ennuïa d'être moulu

de coups , reglement trois ou quatre heures par jour ; voilà une étrange maladie , disoit-il , si cela continuë , ma femme mourra de ses vapeurs , & moi des coups que ma femme m'aura donnez : Et moi je mourrai de rire , reprit Mathurine , car elle vous bat si drôlement , que ça ne me fait point de pitié.

Cependant le mari n'y pouvoit plus tenir. Un soir quand il vit que le manège des vapeurs alloit commencer , il sortit & laissa sa femme dans le cabinet , disant qu'il avoit aussi des vapeurs & qu'il alloit se coucher , de peur que l'envie ne lui vînt de mordre & d'égratigner sa femme.

Trois ou quatre heures après Aimée fut rejoindre son mari , qui lui demanda comment s'étoit passé la soirée ? Plus mal qu'à l'ordinaire , dit Aimée , car je ne t'ai point vu , & quand je ne te vois point tu ne sçaurois t'imaginer auquel point mon mal redouble.

Ne la croiez pas , Monsieur , interrompit Mathurine , c'est la force de l'amitié qui fait qu'elle vous dit cela ; car elle ne s'est pas demenée la moitié tant aujourd'hui qu'hier , & c'est à cause qu'il n'y

DE LA VERITE. 227

avoit que moi , car on dit que c'est la vûe des hommes qui empire ce mal-là.

Je le crois bien , reprit le mari , qui étoit bien-aîse d'accoutumer sa femme à se passer de le battre : va mon cher cœur , je te laisserai seule dorénavant.

Je vois bien , répondit Aimée en pleurant , je vois bien , mon cher mari , que vous n'êtes plus amant. Hélas ! avant notre mariage deux ou trois égratignures ne vous auroient pas fait peur.

Ce reproche perça le cœur du mari : Non , lui dit-il en se jettant à son col , non je ne te quitterai plus , dût-je être assommé par toi. Comme il avoit jetté ses bras hors du lit pour l'embrasser , Aimée les vit tous meurtris , & faisant réflexion que ces meurtrissûres étoient de sa façon : ah ! malheureuse que je suis , s'écria-t'elle , est-ce bien moi qui t'ai accommodé si cruellement , & après cela je voudrois encore t'obliger à souffrir un tel martire ? non , j'aime mieux mourir seule de mes vapeurs , que de souffrir que tu restes avec moi. Je jure que j'y resterai , dit le mari , par un excès de tendresse ; la femme par un autre excès jura qu'elle ne

vouloit point le voir dans ces momens ; je ne te quitterai point , repliqua-t'il ; Tu me quitteras , repliqua-t'elle , & tout cela par pures confiderations d'amour. A la fin pourtant , ils se mirent tous deux à la raison ; il fut réfolu que le mari s'iroit coucher tous les foirs de bonne heure , & qu' Aimée s'enfermeroit feule dans le cabinet des vapeurs , afin qu'elle ne pût battre personne : Cela fut exécuté pendant quelques mois , enforte que la femme revenoit tantôt au milieu de la nuit , tantôt au commencement du jour , car quelquefois ses vapeurs duroient plus qu'elle ne pensoit.

Les chofes en étoient là , lorsque notre bon mari déroba l'eau de l'une des bouteilles que le Druide avoit envoiées au feftin de Francianne , il en avoit mis quelques gouttes dans une de ces petites phioles que les Gaulois portoient dans leurs poches , & où ils mettoient de l'eau de la Reine Macée ; c'est comme qui diroit aujourd'hui de l'eau de la Reine de Hongrie : il avoit pris cette eau de la Verité en intention de la faire boire devant des témoins à un certain Manceau qui lui

nioit un dépôt. En attendant l'arrivée de ce Manceau, il gardoit la phiole dans son cabinet.

Un jour donc qu'il soupoit avec Aimée dans le cabinet des vapeurs, elles lui prirent plutôt que de coutume, & elle cria : Je me meurs, hé vîte, Mathurine, hé vîte, de l'eau de la Reine Macée ; Mathurine n'en trouvant pas sous sa main, fut dans le cabinet de Monsieur, & prit la phiole où étoit l'eau de la Verité, qu'elle apporta toujours courant.

Aimée s'en frotta un peu le nez ; le mari reconnut sa phiole, & craignant qu'on ne lui usât son eau, dont il avoit besoin ailleurs, la reprit au plus vîte, & voici ce qui arriva.

Cette eau de la Verité avoit la vertu de faire dire tout ce qu'on avoit sur le cœur sans s'appercevoir qu'on le disoit, comme il arrive à ceux qui parlent en rêvant la nuit ; la vertu de cette eau étoit telle, que pour s'en être seulement frotté le nez, il prit à Aimée un accès de sincérité, si violent, qu'il lui fit dire tout ce qui suit.

Il faut que je t'avouë, mon cher Epoux,

le secret de ces vapeurs qui t'ont tant valu d'égratignures ; tu vois bien cette fausse porte , lui dit-elle , en levant une natte qui étoit sur la muraille du cabinet aux vapeurs , & qui cachoit la fausse porte ; c'est moi qui l'ai fait faire secrètement , afin de pouvoir aller , à ton inscû , passer les soirées chez cette voisine , qui a son jardin à côté du nôtre.

Je serois morte d'ennui , si je ne me fusse avisée d'avoir des vapeurs ; tu ne me quitte non plus que si tu étois jaloux , je sçais bien que tu ne l'es pas ; mais enfin il faut bien que la nuit me console du chagrin que j'ai d'être tout le jour avec toi ; n'ai-je pas trouvé là un plaisant secret ? avouë que tu as une femme bien ingenieuse ?

Au reste je me réjouis bien mieux là que chez nous , car j'y vois quantité de jeunes hommes les plus réjouissans du monde , & entr'autres , il y en a un avec qui A ce mot la parole lui manqua tout à coup , car n'ayant fait que se frotter le nez de l'eau de la Verité , l'effet en avoit été très-foible , & n'avoit operé que jusques là. Elle se tût , & revint de sa sincerité , comme d'un assoupissement ; en

forte que ne s'étant point apperçûe de ce qu'elle avoit dit , elle voulut commencer ses vapeurs à l'ordinaire.

A d'autres , dit le bon mari Gaulois , à d'autres , si vous m'y attrapez encore , dites que je suis un sot.

En effet , elle eut beau faire , depuis ce jour là , il ne la laissa plus seule , il lui prit envie plusieurs fois de faire encore agir l'eau de la Verité pour apprendre le détail des choses qu'elle ne lui avoit point dites & qui l'inquiétoient un peu , mais la prudence l'emporta sur la curiosité , car il étoit homme de bon sens.

Il se contenta donc dans la suite , d'apporter remede à ce qui pouvoit être ; sans vouloir s'assurer si la chose étoit effectivement.

Quoique l'avanture des vapeurs se fût passée entre le mari , la femme & la servante qui n'en parlerent jamais à personne , elle ne laissa pas de devenir publique en vingt-quatre heures. Il faut qu'il y ait dans les airs quelques esprits malins & babillards qui prennent plaisir à divulguer ce qui se passe de plus secret entre les maris & les femmes , quand il y a quel-

ques circonstances qui peuvent réjouir le public.

C'est une chose étrange que le public aime tant à jaser sur les maris, dont les femmes sont soupçonnées : le bon Gaulois dont nous avons parlé eut beau être discret, les Poètes furent indiscrets pour lui, & firent courir une infinité de Vers satiriques. Il m'en est tombé quelques-uns entre les mains, que j'ai mis ici pour faire voir que de tous tems, la rage de médire a fait plus de mauvais Poètes que la disette d'argent ne fait aujourd'hui de mauvais Auteurs.

Maximes ou avis aux maris imprudens.

M A X I M E I.

Maris jaloux pensez à l'avenir ;
Ce qui s'est fait, est fait, perdez-en la mémoire ;
Heureux le sage Epoux qui peut tout prévenir ;
Tout oublier, & ne rien croire !

M A X I M E II.

Selon les loix d'Hymen, selon les loix d'honneur,
Tu dois, si tu le peux, rendre ta femme sage ;
Mais à voir de trop près ce qui fait ton malheur
Nulle loi ne t'engage.

M A X I M E III.

Ne rien voir, c'est être un sot ;

DE LA VÉRITÉ. 232

Souffrir tout , c'est indolence :
Voir tout , ne rien souffrir , agir sans dire mot ;
C'est la véritable prudence.

Conseil salutaire aux Maris soupçonneux.

SIXAIN.

Si quelque légère apparence
T'a blessé la tête & le cœur,
Sous d'affables dehors cache ta méfiance ;
Car si ta femme lit dans ta mauvaise humeur
Qu'elle a perdu ta confiance,
Elle perdra bientôt la honte & la pudeur.

*Avis aux Maris imprudens , qui ne pouvant se
faire aimer de leurs femmes , veulent se faire
craindre pour les retenir dans leur devoir.*

Crainte fit de tout temps , dis-tu ,
Plus de femmes de bien qu'heroïque vertu ;
Tu fais trembler la tienne & toujours en colere ;
Pour dompter son penchant , tu prens un air
severe.

Doucement , mari , bride en main ,
Je conviens avec toi que la crainte est un frein ;
Mais si tu te fers mal de ce frein salutaire ,
Ton épouse bientôt , à force d'avoir peur ,
Prendra le mors aux dents , & la tête levée ;
Après avoir franchi la crainte & la pudeur ,
Dans tout le voisinage ira faire trophée

De sa révolte & de son deshonneur.

Un Medecin de la Faculté Gauloise si peu employé qu'il avoit le loisir de faire des Vers , écrivit à notre mari prudent la lettre qui suit , moitié Vers , moitié Prose.

Au plus sage des Maris.

Mon cher. On dit qu'un parfait Medecin doit connoître les maladies de l'esprit aussi-bien que celles du corps.

Je me pique de connoître les autres , & je tiens qu'entre toutes les maladies une des plus difficiles à guerir , c'est celle qui tourmente les maris jaloux , & voici pourquoi.

Si la jalousie est bien fondée , on ne sçauroit guerir le mari qu'en guerissant la femme ; cure très-difficile à mon avis.

Que si au contraire la jalousie n'a point de fondement ; comment la guerir ? Hipo- crate dit , qu'on ne peut faire cesser l'effet qu'en ôtant la cause ; d'où il s'en- suit , qu'une maladie qui n'a point de cause est incurable ; l'argument n'est pas

TOUT

tout-à-fait juste, aussi est-ce un argument de Medecin ; cependant , tout faux qu'il est , il se trouve vrai dans la plûpart des des maris jaloux , à qui on ne peut prouver que ce qui n'est point , n'est point.

J'ai fait encore une remarque curieuse sur cette maladie , c'est qu'elle tourmente presque également celui qui en est attaqué , celui qui le fut , & celui qui craint de l'être ; à propos de quoi je vous envoie une ordonnance de ma façon dont vous userez si bon vous semble.

Pour guerir ce grand mal qui vient quoiqu'on y pense ,

Je suis bon Medecin , voici mon Ordonnance.

Pour l'avenir , prenez . . . force précaution.

Pour le présent prenez . . . un peu de patience.

Pour le passé , l'oubli , la douceur , le silence ;

Et prenez tout cela sans consultation.

IN VINO VERITAS.

Lequel vaut mieux d'être estimé , ou d'être estimable ? belle question , me diras-tu ! la bonne renommée n'est pas com-

parable au vrai mérite ; d'accord , mais toi qui parle , & qui peut-être ne vaut pas grand chose , tu ne pense guères aux moïens de devenir bon , & tu travaille sans cesse à te faire estimer tel. Tu aime donc mieux la réputation que la vertu , tu as tort ; mais qui est-ce qui n'a pas ce sort comme toi ?

Vouloir être estimé des autres plus qu'on ne s'estime soi-même , & s'estimer soi-même plus qu'on ne vaut , ce sont deux défauts très-anciens parmi les hommes.

On dit que dès le temps des premiers Gaulois , il y avoit un homme sujet à ces défauts. Je croirois bien qu'il y en avoit plus d'un ; mais celui dont je vais parler excelloit pardeffus tous les autres en bonne opinion de lui-même.

Il étoit riche , il avoit du crédit , de la jeunesse , de la santé , en un mot rien ne lui manquoit , que du mérite & de la vertu ; mais que lui importoit-t'il d'en avoir , il avoit le plaisir de s'en croire tant qu'il vouloit , & personne n'osoit le déromper ; cela suffit pour le bonheur d'un fôr : il y a même des gens d'esprit qui s'en contentent.

L'homme dont nous parlons , à force d'argent , & de loisir , s'étoit endurci dans les plaisirs , & n'étoit plus sensible qu'à celui de la vanité dont on ne se lasse jamais ; il s'en donnoit à cœur joie , & nourrissoit voluptueusement à sa table grand nombre de flatteurs , aussi affamez de bonne chere , qu'il l'étoit de loüanges.

Sur la fin des repas c'étoit le plaisir ; plus ils buvoient , plus ils lui trouvoient de mérite , & chaque rasade produisoit un éloge nouveau , car pour lors la Vérité n'étoit point dans le vin , elle étoit encore dans l'eau ; vous verrez dans la suite de quelle maniere elle a passé de l'eau au vin , & ce qui a donné lieu au proverbe.

IN VINO VERITAS.

Pendant que le Heros de ces repas s'enivroit de louanges , tous les convives s'enivroient de son vin , excepté un seul qui conservoit toujours son sang froid pour machiner quelque malice.

C'étoit un de ces hommes malins & taciturnes , qui haïssent naturellement les gens heureux , & qui pour le seul plaisir

de troubler leur bonheur , se chargent volontiers de leur porter de mauvaises nouvelles.

Celui-ci résolut d'apprendre à l'autre , qu'il n'étoit qu'un sot , & qu'on l'estimoit tel. Si je puis , disoit-il , détruire la bonne opinion que ce fat a de lui-même , je détruirai tout son bonheur , je verrai un homme au désespoir , & c'est ce qui me réjouit.

Allons donc lui faire le détail de tout ce qu'on dit de lui dans le monde , mettons-lui un miroir devant les yeux , afin qu'il se voie tel qu'il est ; mais non , il croira que la glace est fautive , tant il est difficile de persuader à un sot , qu'il n'est qu'un sot ; comment m'y prendrai-je donc ?

Enfin après avoir médité long-temps en vain , notre scelerat se souvint qu'il avoit chez lui une phiole de cette eau du Puits de la Verité , dont j'ai parlé dans mon Histoire Gauloise ; & sur cette eau il fonda son projet , qu'il exécuta comme vous allez voir.

Il fut trouver l'homme aux bons repas , & se mit à le louer comme les

autres ; que vous êtes heureux ! lui dit-il , en l'abordant , d'avoir tout ensemble l'estime des honnêtes gens , & les suffrages de ceux qui ne le sont pas , il n'y a que vous au monde qui ayez assez de mérite pour faire en même temps parler les Panegiristes , & taire les médifans , car vous sçavez que la médifance est toujours l'écho de la louange.

Je vous fais bien obligé , lui dit l'autre , des choses obligeantes que vous me dites ; mais parlez-moi en ami , est-il bien vrai que j'aie autant de mérite qu'on dit ? mille fois plus , répondit notre maître ; mais encore un coup , repliqua le fat , cela est-il bien vrai ?

Il lui fit cent fois la même question , & ce n'étoit pas qu'il doutât de son mérite , c'étoit seulement pour avoir le plaisir de se faire redire qu'il en avoit , notre scelerat lui redit tant qu'il voulut.

Et après milles flateries grossières , voulez-vous que je vous parle franchement , continua-t'il ? vos amis sont fort embarrassés , comment vous parler de votre mérite , car il est à un degré si éminent , qu'en vous disant seulement la moitié de ce

qu'ils en pensent , vous les prendriez pour des flatteurs outrez : si j'étois à votre place , je voudrois , une fois en ma vie , les faire parler selon leur cœur.

Si vous le souhaitez , je vous donnerai pour cet effet une phiole d'eau de la Verité qui les fera jafer sans ménagement , ce sera pour lors que vous connoîtrez à quel point ils vous estiment.

O je n'ai garde , dit notre sot avec une fausse modestie , si je les mettois à cette épreuve ils me diroient peut-être des choses..... Je conviens , interrompit l'autre , que votre modestie souffrira , mais faites-vous violence , je vous en conjure , & donnez-moi la satisfaction , à moi , de vous entendre louer une fois comme vous le méritez ; vous verrez qu'ils n'auront pas plutôt goûté l'eau de la Verité , qu'ils feront chorus de vos loüanges , quel plaisir j'aurai d'entendre cela ! Enfin notre homme ravi qu'on exigeât de lui cette complaisance , & impatient d'entendre le chorus qu'on lui promettoit , convia tous ses amis de table , sous une treille qui faisoit un agreable couvert dans son jardin ; il leur fit un festin proportionné aux loüan-

ges qu'il en attendoit , & sur la fin de ce repas il leur montra la phiole d'eau de la Verité. Voici , leur dit-il, une eau d'or qui fait digerer si promptement , qu'elle vous préparera à un second repas que je vous vais faire servir à l'instant ; cela dit , il leur en distribua chacun une goutte. Sitôt qu'ils l'eurent avalée , que ne dirent-ils point à leur hôte ? Ton pere étoit cy , ta mere étoit ça , tu n'est qu'un que sçais-je moi , chacun lui dit tout ce qu'il sçavoit , & tâchoit de le faire ressouvenir de mille choses qu'il avoit oubliées depuis qu'il étoit riche ; mais il aimia mieux croire que cette eau avoit quelque vertu maligne qui avoit fait perdre le bon sens à ses amis. Cependant la sincérité alloit son train , on lui disoit force veritez , qui n'étoient pas bonnes à direi , & qu'il ne daignoit pas seulement s'appliquer.

Son aveuglement auroit tenu bon jusqu'à la fin , si par malheur quelqu'un n'eût touché certaine corde dont il sentit le vrai jusqu'au vif : Lors transporté de fureur il s'écria : La Verité en a menti , & de rage il jetta la phiole où étoit l'eau , & la jetta par hazard au pied d'un gros sep de

vigne qui faisoit partie du berceau où ils étoient ; cette eau en l'arrofant y fit monter une sève de verité qui donna à la treille la vertu de produire des raisins de verité ; & quelque temps après on s'aperçût , comme vous verrez par les aventures suivantes , que tous ceux qui mangeoient de ces raisins disoient , malgré eux , tout ce qu'ils pensoient ; plusieurs personnes y furent attrapées avant qu'on s'en fût apperçû , & il se passa sous ce berceau des Scenes de sincerité involontaires , qui produisirent des effets assez plaisans.

Avant que de vous raconter les aventures de la treille de verité , je vous ferai souvenir que ce fut à propos de cette treille qu'on inventa le proverbe *In vino veritas* , & qu'elle fut aussi l'origine de toutes les bonnes vignes dont le jus cordial épanouit le cœur , délie la langue & fait parler librement les plus timides.

Celui qui inventa le proverbe *In vino veritas* , fut un Poëte gaulois , il le mit à la tête d'un petit ouvrage , où il marquoit toutes les bonnes & les mauvaises qualités du jus de la treille , par rapport aux bons & mauvais effets qu'il cause.

Cette

DE LA VERITE. 241

Cette Poësie est une espece de lay ou virelay , ou quelque chose d'approchant , vous en jugerez.

IN VINO VERITAS.

Dans l'eau , pour qui la boit , gît la mélancolie.
Dans le jus du beau fruit, qui croît en Normandie
Mensonge & perfidie.

In vino veritas.

IN VINO SINCERITAS.

Le plus fourbe, en buvant, devient franc & sincere
Dit tout ce qu'il a fait , & tout ce qu'il veut faire ,
Son cœur nage dans le verre.

In vino sinceritas.

IN VINO BENIGNITAS.

Tel bourru quelquefois , vous fait sombre grimace,
Avant que d'avoir hû , qui tôt après bonnace
La larme à l'œil vous embrasse.

In vino benignitas.

IN VINO FEROCITAS.

L'autre d'un naturel benin , doux & traitable ;
Boit tant à son ami , qu'il le trouve haïssable ,
L'insulte , & l'égorge à table.

In vino ferocitas.

IN VINO SANITAS.

Point de vin aux Fiévreux, la fièvre est obstinée
Saignez , dit le Docteur , ô Doctrine erronée !
La mort est dans la saignée.

In vino sanitas.

LE PUI TS

IN VINO MORTALITAS.

Le vin est bien-faisant, quand nature le donne ;
 Mais quand du tavernier l'art maudit le façonne ;
 L'éclaircit & l'affaïsonne ,

In vino mortalitas.

IN VINO GENEROSITAS.

Matamore , au caffè , se fait tenir à quatre ;
 A la guerre a-t'il peur, le jour qu'il faut combattre,
 Il boit avant que de se battre.

In vino generositas.

IN VINO TIMIDITAS.

Je fors de chez Rousseau, ma cervelle est troublée ;
 Mon ombre me paroît un Spectre , un Briarée ,
 Je tremble à chaque ajambée.

In vino timiditas.

IN VINO FOELICITAS.

Damon loin de l'objet pour qui son cœur soupire ,
 Dans les vapeurs du vin qui charme son martire ,
 Croit voir tout ce qu'il desire.

In vino foelicitas.

IN VINO PAUPERTAS.

Pour boire en quatre mois deux muids de l'Her
 mitage ,
 Mon revenu suffit : pour boire davantage ,
 Je vends mon heritage.

In vino paupertas.

IN VINO SOBRIETAS.

Un Gascon le matin , trouve par aventure ;

DE LA VERITE. 243

Un bon verre de vin , qui tant que le jour dure
Lui tient lieu de nourriture :

In vino sobrietas.

IN VINO SIMPLICITAS.

Un Sophiste guindé parloit contre Epicure ;
Il but , le vin le fit changer de tablature ,
Il parla comme nature.

In vino simplicitas.

IN VINO DUPLICITAS.

L'Ivrogne double tout , son chemin , sa fortune ;
Prononcé en beguayant deux sillabes pour une ,
Et voit deux ronds dans la Lune.

In vino duplicitas.

IN VINO VARIETAS.

L'Ivrogne en même temps , rit , pleure , parle ;
chante ,

La plus simple couleur à ses yeux est changeante ,
Il voit gris , jaune , amarante :

In vino varietas.

IN VINO LIBERTAS.

O toi , qui sans espoir servant une inhumaine ;
Gemis dans l'esclavage , où sa beauté t'enchaîne ,
Bois , tu rompras ta chaîne.

In vino libertas.

IN VINO CAPTIVITAS.

Ton cerveau se resserre , & ton œil ne voit goutte ;
Buveur je vois tes pieds enchaînez par la goutte ,

Es-tu libre ? non sans doute,

In vino captivitas.

IN VINO FACILITAS.

Au Negociateur, le vin est necessaire ;

Puisqu'avec l'Allemand, la femme & le Corsaire,

En buvant on fait affaire.

In vino facilitas.

IN VINO DIFFICULTAS.

Ton procès est fort juste , & la preuve en est
claire ;

Mais ton Juge a passé la nuit à la Galere ,

Il n'entend pas ton affaire :

In vino difficultas.

IN VINO FERTILITAS.

Buvez , Auteurs, buvez, si vous voulez produire ;

Apollon même à jeun n'ose toucher sa Lire ,

Il faut que Baccus l'inspire ;

In vino fertilitas.

IN VINO STERILITAS.

Licidas a tant bû pour devenir fertile ,

Qu'il tombe à chaque pas , & sa veine reptile ;

Est reduite au Vaudeville ,

In vino sterilitas.

IN VINO LIBERALITAS.

Arnolphe de sang froid , ne donne , ni ne prête ;

Lisette de sang froid , tous les amans maltraite ,

Faites boire Arnolphe & Lisette :

In vino liberalitas.

DE LA VERITE'. 245

IN VINO QUALITAS.

Est-il de qualité ce buveur redoutable ;
Qu'on voit avec le Duc, avec le Connetable ;
Aller de pair à table ?

In vino qualitas.

IN VINO PUERILITAS.

Pour rajeunir un peu, Damis boit à outrance ;
Le vin le rajeunit beaucoup plus qu'il ne pense,
Il va retomber en enfance.

In vino puerilitas.

IN VINO VIRILITAS.

L'insigne buveur d'eau, l'adolescent Guillaume ;
Lorsqu'il se maria, n'étoit qu'un vain phantôme ;
De vin sa femme l'embaume.

In vino virilitas.

IN VINO TRANQUILLITAS.

L'intriguant agité de soins, d'inquiétude ;
Rentre chez lui le soir outré de lassitude ;
Il boit, il s'assoupit, adieu sollicitude.

In vino tranquillitas.

IN VINO FIT ÆQUITAS.

Quatre yvrognes d'honneur dans un défi bachique,
De leur vin font entr'eux partage juridique ;
Chacun le sien riche à riche ;

In vino fit æquitas

IN VINO BREVIITAS.

Tel discoureur à table, ennuiant l'auditoire ;

246 L E P U I T S

Par son voisin bientôt , étant pressé de boire ;
Abrege son Histoire.

In vino brevitās

IN VINO PROLIXITAS.

L'autre qu'avec respect écoute l'auditoire ;
De cent verres de vin , rehaussant son histoire ;
L'allonge à force de boire.

In vino prolixitas.

IN VINO SOCIETAS.

Le vin par ses liens , plus de cœurs rapatrié ;
Que Parenté , qu'Himen , Voisinage & Patrie :

In vino confraternitas.

Paternitas , fraternitas ,

Et tota consanguinitas.

Unitas , hospitalitas ,

Civilitas , humanitas ,

Honestas , affabilitas ,

Urbanitas , affinitas ,

Serenitas , amoenitas

In quibus est societas.

Reprenons notre sujet , il faut vous faire
part de quelques-unes des Scenes , qui se
passerent sous la Treille de Verité, dont le
raisin, comme nous avons dit, causoit à tous
ceux qui en mangeoient , une sincérité in-
volontaire , qui leur faisoit dire , sans nulle

considération tout ce qu'ils pensoient de bien & de mal sur tous ceux à qui ils avoient affaire.

P R E M I E R E A V A N T U R E

De la Treille de Verité,

L E P O E T E E T L' I N T E N D A N T.

CERTAIN Poète qui ne faisoit ni bons vers ni fausse monnoie, pauvre par conséquent, pensoit & repensoit souvent aux moïens d'avoir de l'argent; son imagination travailloit beaucoup, car une pensée lucrative est quelquefois plus difficile à mettre en œuvre qu'une pensée héroïque.

Un jour cependant il se ressouvint qu'il connoissoit de veuë le riche Intendant d'un Prince mal-aisé. Je l'ai veu deux ou trois fois, disoit-il en lui-même, & puisqu'il a été présent à la lecture d'un de mes Poèmes, je suis en droit de lui emprunter de l'argent.

De ce beau raisonnement, il conclut que l'Intendant pourroit bien lui prêter quelque somme considerable, prêter sur gages s'entend, car ce Poète étoit trop

glorieux pour emprunter autrement , & les gages fur quoi il empruntoit d'ordinaire , c'étoit riches Sonnets , brillans Madrigaux , Odés magnifiques & autres nippes de pareille étoffe , qu'il laissoit volontiers pour les gages , pour peu qu'on lui eût prêté dessus.

Il composa donc une Ode à la louange du riche Intendant , & la composa de toutes pieces , parce qu'il étoit pressé. Il y fourra même quelques Vers qu'il avoit fait pour un Maréchal de France , où il chantoit sa valeur , sa glorieuse renommée , l'éclat de sa race , enfin toutes les vertus d'un grand Heros , sans faire réflexion que les vertus d'un homme d'affaires étoient d'une autre espece.

Au reste , il s'étendit fort sur sa liberalité, vertu que les Poëtes loient de meilleur courage que toutes les vertus d'Hercule. Il s'étendit aussi sur le bel esprit de l'Intendant , sur sa probité , sur sa franchise , toutes fictions poëtiques qu'il poussa jusqu'au vrai-semblable , tant il étoit animé par l'envie de faire réüffir son emprunt.

Après avoir beaucoup sué en peu de temps , il finit son Ode , & courut le

présenter à son Mécène qui se promenoit alors dans le jardin où étoit plantée cette Treille, dont les raisins faisoient parler si franchement. Avant que notre Mécène & notre Virgile moderne en eussent goûté; voici ce qui se passa entr'eux.

Ils se joignirent en entrant sous la Treille; d'abord humbles révérences d'une part, & de l'autre un petit signe de tête; car dès ce temps-là on se falüoit déjà à proportion des richesses.

Bon jour, Monsieur** dit l'Intendant, comment va la Muse? M'apportez-vous quelque petite production nouvelle?

A ces mots, pour toute réponse, Monsieur** tire un rouleau de sa poche, & redouble de réverences.

Voïons Monsieur, voïons, dit l'Intendant d'un ton de Juge sollicité, j'aime la Poësie à la fureur, mais je veux du Corneille tout au moins.

Je l'égale dans mes Poëssies ordinaires, dit le Poëte, mais dans celle-ci je me suis surpassé moi-même, & cela n'est pas étonnant. L'imagination ne tarit point quand il s'agit de louer un homme tel que vous, & je puis dire que la richesse du sujet m'a

emporté au de-là de ma sphere naturelle.

Après mille fadaïses vaines qui se dirent de par & d'autre , on lût l'onvrage en question. Je vous ai dit que c'étoit encens tout pur pour l'Intendant ; je vous laisse à penser s'il le trouva bon. Il en fut si charmé qu'oubliant sa fierté naturelle , il embrassa le Poète qui étoit très-sèchement vêtu.

Après l'embrassade , nouvelles flateries dont ils se regalerent reciproquement. C'étoit à qui parleroit le plus , & à qui parleroit plus haut , ils ne s'entendoient pas l'un l'autre , & parloient tous deux ensemble. Imaginez-vous deux coquettes babillardes qui se felicitent sur deux habits nouveaux.

Ce n'étoit que recriemens & acclamations. Enfin nos deux loüangeurs parlerent tant , que la parole leur manqua , & leurs poumons desséchez leur causerent une alteration si furieuse qu'elle les prit à la gorge , & fit suspension de loüanges pour un moment.

Pour se désalterer ils furent trop heureux de trouver à la portée de leur main , chacun une grappe de ce raisin qui pen-

doit à la treille de verité. Ils mordirent à même, & pendant qu'ils en avaloient le jus, la sève de sincérité operoit.

Le Poëte fut le premier qui rompit le silence par un entousiasme sincere que lui causa la vapeur de ce jus merveilleux.

Mort de ma Muse, jura-t'il, je croiois n'être possédé que d'Apollon, mais je vois à present que le diable me possédoit quand j'ai composé une Ode héroïque sur un Intendant; la posterité en fera des papilottes.

A qui en avez-vous donc, Monsieur le Poëte, dit l'Intendant? quelle fureur vous possède?

La fureur d'avoir menti, continua le Poëte. Quelle honte pour moi! Je vous en fais Juge vous-même. Ne vaut-il pas mieux que je porte encore ce vieil habit d'été pendant quatre hivers, que de forcer ma Muse à chanter les loüanges d'un Intendant tel que vous?

J'en conviens, dit l'Intendant, mais convenez aussi qu'il vaut mieux que je me passe de loüange, que d'en acheter d'un Poëte tel que vous. J'avouë que j'ai eu le foible de loüer vos Vers,

parce qu'ils sont à ma loiiange.

Et moi , dit le Poëte , j'ai fait des Vers à votre loiiange dans la vûë que vous me les troqueriez contre de l'argent.

J'y perdrois trop , reprit l'Intendant , l'argent est une bonne chose , & vos Vers ne valent rien.

Comment l'entendez-vous , dit le Poëte , en s'échauffant ? Je soutiens que tout votre bien ne payeroit pas mon Ode.

Je soutiens moi , repliqua l'Intendant , que tous les Vers que vous avez faits en votre vie..... non , tous vos vers ne valent pas la prose d'une Lettre de change.

Avec de pareilles contre-flateries , la conversation s'échauffa si fort entre nos deux avaleurs de raisin , qu'ils se firent mille reproches , chacun sur leur métier.

Je ne m'étonne pas , dit l'Intendant , que ta Poësie ne te rapporte pas de quoi vivre , tant vaut l'homme , tant vaut sa terre.

A ces mots , la colere échauffa tellement l'imagination du Poëte , qu'il fit sur le champ les quatre meilleurs Vers qu'il eût fait de sa vie. Votre proverbe n'est pas toujours vrai , dit-il à l'Intendant , & vous êtes une preuve convainquante que

La terre vaut souvent beaucoup à l'homme
qui ne vaut guères.

Servir un Grand-Seigneur, ne fait pas l'opulence,
D'un Intendant homme de bien.

Ce qui fait valoir l'Intendance,
C'est quand l'Intendant ne vaut rien.

Ces Vers-là sont trop bons, dit l'Intendant avec indignation; je vois bien qu'ils ne sont pas à toi.

Ils sont plus à moi, dit le Poëte, que votre bien n'est à vous.

J'ai lû les traductions des Auteurs, continua l'Intendant, vous avez pillé celui-ci, vous avez pillé celui-là.

Hé morbleu, vous avez plus pillé que moi, répartit brusquement le Poëte, ne nous mettons point sur le pied de nous reprocher nos larcins. A ces mots, la colere les transporta tous deux si fort, qu'ils furent prêts à en venir aux mains. Ils se regardoient déjà avec des yeux de fureur, il ne leur manquoit à tous deux que le courage. Personne n'osoit donner le premier coup de peur des suites; ils resterent immobiles un temps assez considerable, & cela donna le loisir au Poëte, d'imaginer un moïen d'accommodement qu'il

propofa en cette manière.

Monfieur l'Intendant , à qui en avons nous , je vous prie ? Quelle maudite demangeaifon nous a-t'il pris à l'un & à l'autre , de nous chanter nos veritez ? Depuis quand les Poëtes & les Intendans font-ils fînceres ? Au diable la fîncerité qui a penfé nous broüiller enfemble. Jufqu'à préfent , Dieu merci , il n'y a pas encore grand mal à tout cela , pourvû que nous foions fages : car en nous difant l'un à l'autre que nous pillons le bien d'autrui , nous ne nous apprenons rien que nous ne fçachions déjà ; mais le mal feroit d'apprendre au Public ce qu'il n'y a que nous qui fçachions.

Nous en demeurerons-là , fi vous me voulez croire , taifons-nous , ce qui eft dit eft dit. Vivons bien enfemble , & nous nous en trouverons bien tous deux.

Si mon interêt me fait propofer une reconciliation , le votre vous doit porter à l'accepter. Un homme riche , me direz-vous , fuffit pour décrier un Poëte , & jufques fur les beaux esprits , la richeffe a du crédit ; d'accord , mais en ce temps-ci la Satire a fon crédit auffi. Vous pouvez parler , je puis écrire , taifons-nous tous

deux, nous ferons bien.

Mais faisons mieux encore, continuait-il. Il me vient en pensée un expédient infailible pour nous illustrer tous deux, & pour donner un nouvel éclat à notre réputation.

Hé comment cela, répondit l'Intendant qui jusque-là avoit écouté comme un homme qui a besoin de réputation? Quel est donc cet expédient, & à qui tient-t'il que nous ne nous en servions?

Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur, dit le Poëte, écoutez moi bien.

Le monde est rempli de fots qui ne jugent des Ouvrages que par le nom des Auteurs & par leur opulence. J'ai déjà un nom, vous pouvez en me faisant sous main une forte pension, me rendre l'Auteur de Paris le plus accrédité.

J'entens cela, interrompit l'Intendant, je pourrois sans m'appauvrir vous faire riche; mais à quoi bon cela? que m'en reviendra-t'il à moi?

Tout, Monsieur, tout, reprit le Poëte. Il vous en reviendra tout ce qui vous manque en ce monde, probité bien prou-
vée & un homme après avoir établi sa

fortune, doit penser à établir sa probité.

Je vous passe tout cela , interrompit l'Intendant , mais que pouvez vous-faire pour établir ma probité ?

Force apologies , reprit le Poëte , vertes réponses aux libelles qui courent contre vous , & tout ce que j'écrirai pour vous sera lû quand on me verra carosse. Tous les fots qui font le plus grand nombre , jugeront de mes Vers par mon équipage , & par mes Vers, de votre probité ; en un mot vous ferez mon prôneur , & je serai votre Poëte. Vous êtes mon Mecenas , & je serai votre Virgile ; vous voyez bien que vous y gagnerez , car Virgile a plus fait d'honneur à Mecenas , que Mecenas n'en a fait à Virgile.

L'Intendant trouva la comparaison de Mecenas à lui si honorable , & l'argent lui coutoit si peu , qu'il donna une bourse de cent louis au Poëte pour entrer en commerce. Le Poëte les prit , & voilà tout ce que j'en sçai.

Si l'Intendant & le Poëte sortirent bons amis de deffous la treille après avoir mangé du raisin , il y en eut beaucoup d'autres , au contraire , qui y entrèrent les meilleurs amis du monde , & qui en sortirent

virent ennemis mortels. Vous en allez voir un exemple dans l'avanture suivante.

SECONDE AVANTURE

De la Treille de Verité.

LES AMIS DE COUR.

DEux amis de Cour, des plus intimes, de ceux qui se tutoient, & qui se passaient les bras sur l'épaule en se promenant dans les Galleries du Louvre, se rencontrèrent sous la Treille; ils s'aborderent avec toutes les simagrées du pais; accolades, protestations d'amitié sincère; je t'estime, je t'adore, & le reste du langage courtisan, dont le récit même seroit ennuyeux & fade.

L'un de ces deux amis s'étoit chargé d'obtenir pour l'autre certaine charge vacante. Ton affaire est fort avancée, lui dit-il, mais je veux en avoir tout l'honneur. Garde-toi bien d'emploier personne à solliciter; laisse-moi agir seul. Tu sçais que tes intérêts sont les miens, & cela, ce n'est point parce que tu m'as promis que ton aîné épouseroit ma fille, c'est pure envie de t'obliger. Je le crois, lui dit l'autre.

tre , mais encore à quoi en est l'affaire ? C'est une chose faite , & je parlai hier de toi au Roi. Il m'écouta avec distinction , & je lui dis... je lui dis... Il repeta plusieurs fois je lui dis ; & pour se donner le loisir de trouver ce qu'il vouloit dire ; il cueillit un grapillon du raisin de sincerité qu'il présenta à son ami , & ils en mangerent tous deux en badinant.

Hé bien donc, cher ami, qu'as-tu dit de moi au Roi ? Je lui ai dit , reprit l'autre, que tu étois un homme remuant , inquiet , dangereux , & que je croïois que tu remplirois mal la charge dont il est question. Tu plaisantes , lui dit l'autre, & c'est tout ce que tu pourrois faire de m'avoir rendu ce mauvais office si tu pouvois deviner que dans le fond de mon cœur je n'ai point envie de m'allier avec toi. Je te fais esperer à la verité que mon fils épousera ta fille , mais ce n'est que pour t'engager à me servir dans cette affaire-ci ; après cela j'ai deux ou trois sujets de rupture à faire éclater contre toi.

L'autre crut à son tour que celui-ci plaisantoit , mais c'étoit la force du raisin qui les faisoit parler ainsi, & ils se dé-

couvrirent l'un à l'autre leur manœuvre , avec de telles circonstances , qu'ils furent bien-tôt persuadés que rien n'étoit sincère en eux que la vûë de leur fourberie ; ce fut en ce moment qu'ils se découvrirent naïvement les véritables sentimens qu'ils avoient toujours eu l'un pour l'autre : j'ai toujours eu de l'antipatie pour toi , dit celui-ci ; je te regarde comme le dernier des hommes , repartit celui-là ; ils se dirent rage enfin , & ne se dirent que ce qu'ils pensoient.

Vous comprenez bien , qu'entre gens de qualité , de pareilles conversations finissent l'épée à la main , ils se battirent : je n'ai point scû le succès du combat , & il ne fait rien à l'histoire : passons à quelque autre aventure moins tragique.

TROISIEME AVANTURE de la Treille de Verité.

LE VIEILLARD ET SES DEUX FILLES.

UN bon vieillard veuf étoit pere de deux filles majeures , qu'il eût volontiers truquées contre un fils , car il avoit toujours ardemment souhaité d'avoir un heritier.

Il le souhaitoit avec raison , car il possédoit de grands biens , beaux Fiefs & nom illustre ; il étoit le dernier de son nom , & voïoit sa famille presque éteinte en lui , car il étoit presque mort ; c'est-à-dire qu'il lui restoit trop peu de vie pour la pouvoit donner à un fils. Cependant malgré son âge & sa décrépitude , il eût bien pû se remarier à quelque jeune femme d'humeur à lui donner un heritier ; mais n'en pouvant avoir par lui-même il aima mieux s'en passer.

Il borna donc tous ses souhaits à se donner un gendre , & à le choisir tel & de famille si illustre qu'il pût se consoler de voir périr la sienne. Ce gendre étoit tout choisi , mais la difficulté étoit que pas une des deux filles n'en vouloit ; ce n'étoit pas qu'il ne fût jeune , bien fait & galant homme , ils l'auroient préféré , disoient-elles , à tout autre si elles eussent pû se résoudre au mariage ; mais elles faisoient toutes deux profession d'une vertu si austere , qu'elles eussent préféré la mort à un mari , car enfin disoit l'une , à des filles de notre trempe , un mari est toujours une espece d'amant , & un amant

suppose de l'amour : de l'amour , mon pere , de l'amour ! Ah ! quel crime que l'amour !

Mais , ma fille , l'amour conjugal a été de tout temps une bonne chose , loüable & Ah ! c'est toujours de l'amour , interrompit l'autre , & l'amour le plus innocent suppose toujours un homme pour objet. Ah ! mon pere , quel objet qu'un homme !

Cela est horrible , continua l'autre , & un homme est pour une femme la source de toutes les imperfections ; il lui donne de l'ambition , de la vanité , de la coquerterie.

Et de la tendresse , reprit l'aînée , qui est pis que tout cela. Mais si un homme est haïssable , un mari est bien pis encore , c'est un bourru , un jaloux , un tiran , un volage , un inconstant , un scelerat , continua la cadette.

Ainsi se renvoïant la balle alternativement , les deux Vestales enfilèrent une Satire en Dialogue contre les hommes & contre toutes les filles , qui ne les haïssent pas , après quoi elles avoüerent à leur pere qu'elles avoient fait vœu de ne voir jamais un homme en face.

Voudriez-vous, mon pere, disoit l'une, contraindre ma sœur à détruire par un oüi fatal, une réputation de sagesse si bien établie ? car enfin depuis quinze ans ma sœur est l'exemple de son quartier.

Ma sœur, disoit l'autre, fait l'admiration de toute la Ville, si vous l'obligez à rompre son vœu, elle mourra de douleur, quelle perte seroit-ce pour le monde !

C'est ainsi que les deux sœurs se défendoient l'une l'autre contre les attaques du pere, & faisoient reciproquement le panegyrique de leur sagesse ; & cette bonne intelligence entre deux filles vertueuses étonnoit encore plus le bon vieillard, que le vœu qu'elles avoient fait de ne se point marier.

Que puis-je faire, disoit le pere, que puis-je faire contre une vertu si enracinée ? si le refus venoit de désobéissance, si c'étoit caprice, si c'étoit inclination, je pourrois bien par mon autorité paternelle, forcer tout cela, mais je n'ose pas forcer vertu.

Il y avoit déjà quelques années que ce bon pere étoit balancé entre le desir ardent d'avoir un gendre, & la peur de rendre l'une de ses filles malheureuse, en l'obli-

geant de se marier. Je ne vous décrirai point les combats de ces deux sentimens opposez , on en composeroit un Poëme : tantôt il étoit prêt à les violenter , tantôt il faisoit réflexion que sa race seroit immortalisée par la sagesse héroïque de celles qui refusoient de la perpetuer. Et dans le fond , disoit-il , il est encore plus beau d'être Pere de deux Heroïnes que d'une posterité mâle , qui ne vaudra peut-être pas le souci que je m'en donne ; c'étoit sa raison qui parloit ainsi ; mais la nature l'emporta un jour & il resolut à quelque prix que ce fût , d'avoir nombre de petits enfans autour de lui pour réjouir sa vieillesse. Il declara donc à ses filles qu'il vouloit absolument en marier une tout au moins.

Cette declaration absoluë produisit des pleurs , des supplications , des gemissemens. A tout cela le pere fut inflexible ; il vouloit être grand pere , & ce fut toute sa réponse. Il falloit obéir ; ce fut entre les deux sœurs une dispute toute contraire à celles qu'on voit d'ordinaire , car c'étoit à qui ne se marieroit point : le pere pour les accorder dit qu'elles tireroient au sort :

(souvenez-vous que cette Scene se passoit sous la Treille de Verité). Le bon vieillard cueillit une grappe du raisin d'achopement ; ceci , leur dit-il , vous servira de scrutin , vous tirerez au dernier grain , & celle qui aura le dernier sera la malheureuse que je marierai.

Le bon homme tenoit la grappe de raisin entre elles deux , & après beaucoup de façons à qui tireroit la premiere. L'aînée porta en tremblant la main sur la grappe , détacha le premier grain , le porta à sa bouche , & à l'instant même elle se sentit animée d'un desir de parler , & c'étoit le premier effet du raisin d'indiscretion ; car à l'égard des femmes la parole & l'indiscretion se suivent de près. Cependant ces deux sœurs étoient fort discrètes , & confidentes uniques l'une de l'autre , c'est ce qui les avoit maintenu jusques alors en si haute réputation , mais le raisin gâta tout. En verité ma sœur , dit l'aînée après avoir avalé le premier grain , vous devriez bien vous marier de bonne grace pour m'en épargner le risque , car enfin certain Conseiller vous a paru moins haïssable que les autres hommes.

Tirons ,

DE LA VÉRITÉ. 265

Tirons , ma sœur , tirons & taisons-nous dit la cadete en mangeant le second grain , le sort decidera de notre malheur ; mais continua-t'elle , puisque vous êtes indiscrete , je pourrois l'être aussi , & je crois que vous avez regardé autrefois Monsieur le Vicomte d'assez bon œil. L'ainée mangea le troisiéme grain , qui augmenta l'indiscretion de quelques degrez ; je vois bien lui dit-elle , que le Conseiller a fait place dans votre cœur à ce jeune Chevalier qui vous fit rompre avec lui. Vous ne devez pas trouver cela étonnant , reprit la cadete un peu aigrement , puisque chez vous le Vicomte a fait place au Marquis.

Jusques-là le pere écouta avec plaisir , étant ravi de connoître que ses filles n'avoient pas tant d'éloignement pour le mariage , qu'elles vouloient le faire croire , il voulut qu'elles continuassent à tirer ; heureusement pour elles , elles avoient aimé fort innocemment ; car elles eussent tout dit dans la verve où elles se trouvoient. Elles recommencerent à tirer , & le dépit qu'elles avoient l'une contre l'autre , leur faisant avaler les grains avec précipitation , ce fut une litanie de noms

d'amans nouveaux qu'elles découvroient à chaque grain. Pour lors le vieillard tomba des nuës , & leur arrachant la grappe des mains , en voila assez , dit-il , & si vous alliez ainsi jusqu'au bout , vous m'apprendriez , peut-être , des choses que je ne veux point sçavoir ; mais répondez-moi toutes deux : pourquoi puisque vous avez si peu d'averfion pour les amans , refusez-vous de m'obéir ?

C'est justement pour cela , répondit l'aînée ; car de tous ces amans , j'en ai déjà choisi un , à qui je me fuis mariée fecrettement ; & parce qu'il n'a ni bien ni naissance , je tiens la chose fecrette , jusqu'à ce que votre décès me mette en liberté de declarer mon mariage.

Le vieillard fut percé de douleur à cet aveu ; & de colere contre l'aînée , il promit tout son bien à la cadette ; mais elle avoua qu'elle étoit auffi mariée à peu près auffi mal : ce fut le coup mortel qui acheva le vieillard , il tomba de foibleffe & n'en releva point.

Ces aventures , & une infinité d'autres firent connoître enfin la propriété du Raisin de la Treille de la Verité , en sorte

qu'il ne se faisoit point d'affaires ni de mariages , qu'on n'obligeât ceux avec qui l'on vouloit traiter , à manger du Raisin avant que de conclure ; & cela faisoit qu'on ne concluoit rien , ou fort peu de chose ; car en voïant le fond du cœur de ceux avec qui on entroit en commerce , on y découvroit toujours quelque circonstance qui rompoit l'affaire.

Un Baron Auvergnac , & une Comtesse plaideuse étoient à la veille de se marier ; les articles étoient dressez , le Baron possédoit , disoit-il , deux terres de vingt mille livres de rente chacune , & la Plaideuse devoit toucher dans peu cent mille écus d'argent comptant , & tout cela , papiers sur table ; mais se méfiant l'un de l'autre , ils voulurent des preuves plus claires , ils se proposerent le Raisin & ils en mangerent sans hésiter ; car il étoit vrai que le Baron avoit les deux terres , & que la Comtesse devoit toucher les cent mille écus. Voilà donc un établissement avantageux pour l'un & pour l'autre , & le premier raisin qu'ils mangerent les fortifia dans le dessein de s'épouser. Vous voïez , dit le Baron , que j'ai les terres en ques-

268. L E P U I T S

tion; à la vérité elles sont engagées, & je n'en jouis point depuis dix ans, mais dès que vous aurez touché vos cent mille écus, ils nous serviront à dégager mes terres, & nous serons riches. Fort bien, dit la Comtesse, mais pour toucher ces cent mille écus, il faut terminer mon procès, & il faut avancer force argent que je n'ai point; j'espérois vendre une de vos terres pour finir mon procès. J'entends bien, dit le Baron, il faut vendre ma terre pour pouvoir toucher votre argent, & il faut toucher votre argent pour pouvoir vendre ma terre; c'est tout comme si nous n'avions ni terre ni argent.

Voilà comment faute de s'expliquer leurs vûes & leurs intérêts, la plûpart font de mauvaises affaires.

Un Chercheur de bonne fortune, par exemple, étoit prêt de faire affaire avec une fine Coquette, ils se donnerent rendez-vous sous la treille, ils parlerent sincèrement: Je vous promets de vous épouser, dit le scelerat, mais ce n'est que pour obtenir par avance des faveurs qui me rendront inconstant: & moi, repartit la Coquette, je ne vous laissois esperer des

faveurs que pour vous engager dans mes filets : Adieu , Monsieur , je cherche un époufeur : Adieu , Mademoifelle , je ne cherche moi que celles qui ne cherchent point d'époufeurs.

Si cette fincerité avoit cours dans la galanterie , elle feroit de très-bons effets , car elle en empêcheroit de très-mauvais.

Il me fouvient encore d'une jeune innocente , dont la naïveté gauloife étoit fi grande , qu'elle croïoit que l'envie de fe marier étoit un crime ; fa mere qui vouloit fçavoir fon inclination , lui donna une grappe de raifin , & lui demanda fi elle avoit bien envie de fe marier ? ô vraiment non , répondit l'innocente. Et pourquoi ? le mariage vous fait-il peur ? c'eft une fociété agréable , c'eft ceci , c'eft cela , en un mot elle lui fit un portrait du mariage tel qu'une mere le peut faire à fa fille ; l'innocente écoutoit attentivement , tenant fon raifin à la main , elle trouva le recit de fa mere fort touchant , mordit à la grappe , & s'écria , Ah ! ma mere , mariez-moi dès ce foir.

Voilà l'un des effets le plus innocent qu'eut le raifin ; dont fi peu de gens étoient

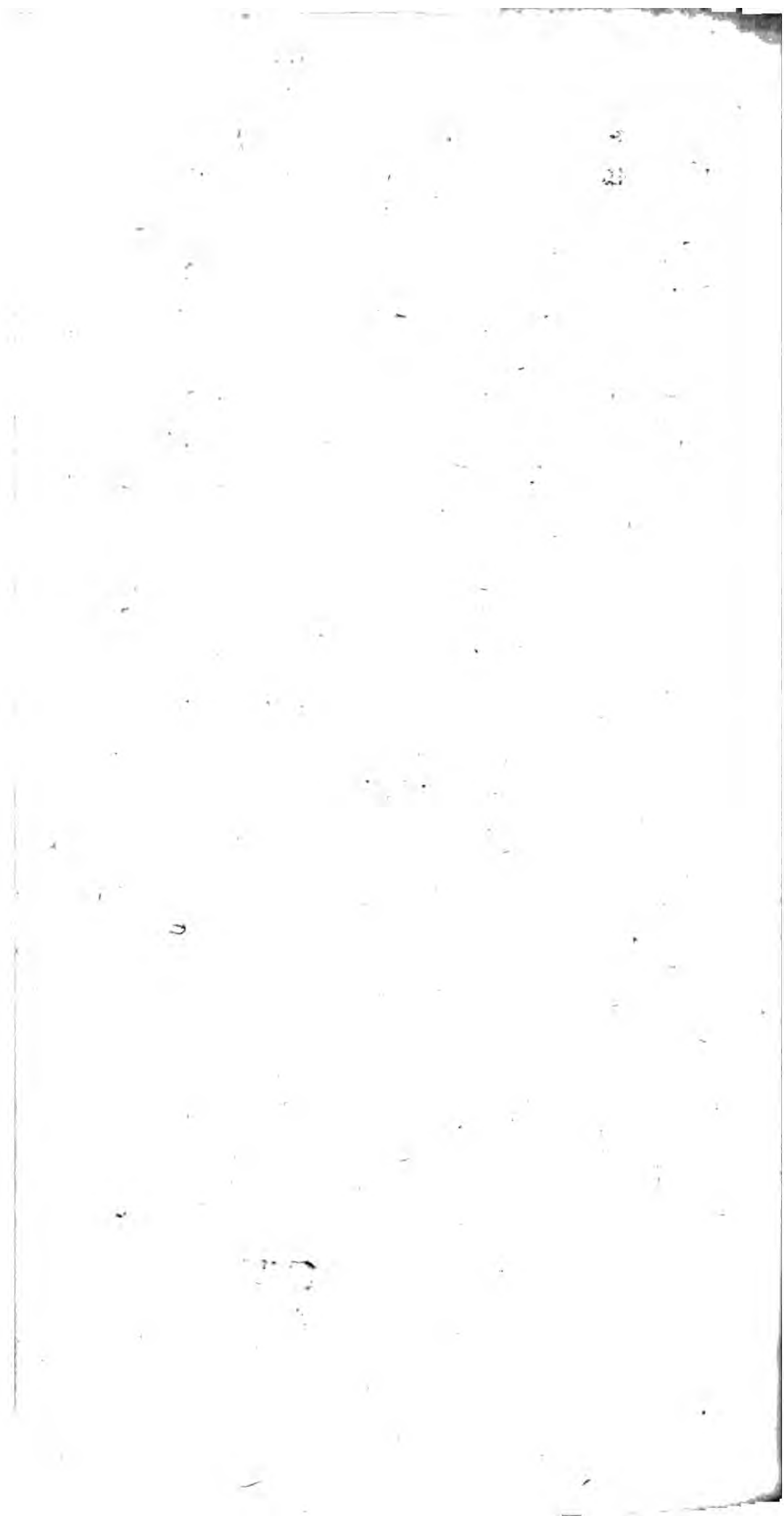
270 LE PUIIS DE LA VERITE:
contens, qu'on résolut d'arracher la treille,
de peur que le raisin ne devînt trop com-
mun.

Il faut convenir que la franchise est une
bonne chose; mais les hommes sont faits
de maniere, que si on voïoit leurs cœurs
tels qu'ils sont, cela nuïroit beaucoup à
la société civile.

Fin du Puits de la Verité;

PARALLELE

D'HOMERE ET DE RABELAIS.





PARALLELE BURLESQUE,

*ou Dissertation, ou Discours qu'on nom-
mera comme on voudra sur Homere &
Rabelais.*



L paroît depuis peu une belle traduction de l'Iliade d'Homere par Madame Dacier ; on ne peut trop donner de loüanges à une Dame qui fait tant d'honneur à son sexe.

On a achevé d'imprimer à Amsterdam le nouveau Rabelais, avec des remarques historiques & critiques.

Ces deux livres dont j'ai à parler en même temps, me font naître l'idée d'en promettre pour le mois prochain une espece de parallele ; je dis, *une espece* ; car si je disois, un parallele veritable & serieux, je m'attirerois d'abord quelques

zelés Sectateurs du *divin Homere* ; je serois , selon eux , hérétique en littérature , si j'ois penser que Rabelais fût digne d'entrer en parallele avec *le Prince des Poëtes*. Commençons donc par abjurer tous les ridicules qu'on pourroit me donner là-dessus : je déclare premièrement que je méprise une moitié du Livre de Rabelais , & que je déteste même dans l'autre le libertinage , & les obscénités qui rendent cet Auteur odieux ; je déclare de plus , que je respecte Homere , & les vrais sçavans ; mais ce respect n'est point un respect de culte & d'adoration. Je crois pouvoir , sans profanation , comparer le sublime du Poëte Grec , avec l'excellent comique de Maître François ; plus ces deux genres sont opposés , & plus ce parallele tiendra du badinage : ce sera , si l'on veut , l'article burlesque de mon Mercure ; les gens graves pourront se dispenser de le lire , & ceux qui se plaignent que depuis plusieurs mois je deviens trop serieux , y trouveront à coup sûr leur compte ; car si je ne suis pas en humeur d'écrire gaiement , ils auront du moins du Rabelais ;

D'HOMERE & de RABELAIS. 275
qui porte toujours avec lui un caractère
de gaieté inimitable.

J'adresse donc ici par avance ce paral-
lele d'Homere & de Rabelais , à ceux qui
ne veulent que badinage ; je tâcherai de
contenter par quelques autres articles ceux
qui ne veulent que du serieux ; pour ceux
qui ne sçavent ce qu'ils veulent, je sçai aussi
que leur donner.

PREFACE DE RABELAIS:

» Croïez-vous en votre foi , qu'oncques
» Homere écrivant l'Iliade & l'Odissee »
» pensât ès allegories , lesquelles de lui ont
» calefreté Plutarque , Heraclides, &c. ? Si
» le croïez , pourquoi ne croïrés-vous aussi
» merveilles occultes dans ces miennes
» joïeuses & nouvelles chroniques ? com-
» bien qu'en les dictant ni pensasse non
» plus que vous , qui par avanture beu-
» vez comme moi ; car à la composition
» de ce livre , je ne perdis , n'emploïai
» oncques plus ni autre temps que celui de
» ma resfection , sçavoir est , en buvant &
» mangeant ; aussi est-ce la juste heure d'é-

» crire ces hautes matières & sciences
 » profondes , comme bien ſçavoit faire
 » Homere , dont le labour ſentoit plus le
 » vin que l'huile. Autant en dira quelque
 » Turlupin de mes livtes ; ce que pren-
 » drai à gloire ; car , ô combien l'odeur
 » du vin eſt plus friant , riant , priant ,
 » plus celeſte & délicieux que l'huile.

C'eſt à peu-près dans ces termes , que Rabelais , vers l'an 1550 , commença lui-même pour moi , ſans le ſçavoir , le parallele que je devois faire en 1711. d'Homere & de lui.

Ces deux Auteurs ont premièrement cela de commun , qu'ils étoient nez pour la Poëſie ; il ne manque à Rabelais pour être grand Poëte que d'avoir écrit en vers ; ſon Livre eſt un Poëme en Proſe , quoiqu'il n'ait point dit d'abord , *Déeſſe chantés Gargantua , &c.* Il prend ſa Lire d'un air ſimple comme Homere , ils promettent peu l'un & l'autre ; mais ils donnent beaucoup dans la ſuite. En commençant ce parallele je promets peu ainſi qu'Homere ; il donne beaucoup , & je ne donnerai preſque rien : il faut bien qu'il y

D'HOMERE & de RABELAIS. 272
ait quelque difference entre lui & moi.

Avant que de comparer les ouvrages de nos deux Auteurs , comparons la réputation de l'un à celle de l'autre : comparons-les pourtant , *sans comparaison* , de peur d'offenser quelqu'un ; respect ons-les , comme s'ils étoient encore en vie. En comparant deux Poëtes , deux Avocats , deux Medecins , même deux Magistrats , dirai-je aussi deux Heros , l'on offense au moins l'un des deux ; tout parallele offense l'homme , parce que chaque homme se croit unique en son espece : appellons donc ceci badinage plutôt que parallele.

Le ton serieux gêteroit tout : Homere & consors se fâcheroient si j'empruntois la Lire Divine pour chanter Rabelais ; mais Rabelais est bon compagnon : il me prêtera bien son stile pour mettre Homere au-dessus de lui.

Revenons à nos moutons , diroit ici Maître François ; parallelisons la haute & mirifique renommée Homerienne , à la renommée Rabelaisienne , de son tems & du notre non moins grande en dimension, domination & tyrannie, quoique picholine

178 P A R A L L E L E

au gré d'aucuns , eû égard aux païs & sujets qu'elle domine & tyrannise : car réputation homerienne regne & regnera ès cerveaux heroïques , scientifiques , philosophiques , métaphisiques , alchimiques , & cabalistiques ; & rabelaisienne manie ne regne qu'ès cerveaux joïeux des *Pantagruelistes* , lequel mot de *Pantagrueliste* seroit pourtant , par aventure , mieux & plus sensément significatif que nul autre des grands mots ci-dessus , si l'on l'interprétoit à force d'érudition , & de han , han ; comme ont fait aucuns mots grecs Homeriens , inintelligibles aux bonnes gens non érudits.

Mais je m'amuse trop à lanterner & bagner en digressions ; digressions *autem* sont au lecteur , ce que sont au voïageur , landes arides , sabloneuses , & alterantes ; partant vîte , alerte de hait , de hait , doublons le pas , courons au but , allons au fait , *id est* , buvons frais.

Aristote n'a peut-être pas dit avant moi que la beauté de l'ouvrage fait d'abord la réputation de l'auteur , & qu'ensuite la réputation de l'auteur fait souvent la beau-

té de l'ouvrage ; les beautés réelles qui sont dans Rabelais , lui ont sans doute d'abord acquis sa réputation ; mais ensuite sa réputation a fait trouver dans ses ouvrages bien des beautés qui n'y sont pas : je n'ai garde de croire qu'il en soit ainsi du Poëte Grec , chut laissons parler un homme plus hardi que moi , c'est Montagne. *Qu'un Auteur , dit-il , puisse gagner cela d'attirer & embesôigner après soi la posterité , ce que non seulement l'habileté , & suffisance , mais autant , ou plus la faveur fortuite du sujet , & autres hazards peuvent gagner , qu'au demeurant un auteur se présente , ou par bêtise , ou par finesse , un peu obscurément & diversement , ne lui chaille , nombre d'esprits le belutant & secoüant en exprimeront quantité de formes , ou selon , ou à côté , ou au-contre de la sienne , & qui toutes lui feront honneur ; c'est ce qui a fait valoir plusieurs choses de neant , qui a mis en crédit plusieurs anciens écrits , & les a chargés de toutes sortes de beautés qu'on a voulu ; une même chose recevant mille & mille , & autant qu'il nous plaît d'images & considérations diverses , est-il pos-*

*sible qu'Homere ait dit tout ce qu'on lui fait dire ?
&c.*

Est-il possible aussi que Rabelais ait pensé tout ce qu'on lui fait penser ? Non sans doute , on a voulu justifier par des applications fines & détournées , plusieurs tirades insipides où tombent nécessairement ceux qui veulent toujours parler & toujours plaisanter ; quelque fond de gaieté qu'on puisse avoir , on n'est pas plaisant toutes les fois qu'on plaisante : il faut pardonner au plus agréable convive deux turlupinades pour un bon mot , & au plus grand Poëte deux pensées *simplement communes* , pour une *sublimement simple*. Je ne parle pas d'Homere deà , diroit Rabelais , il est en ses moindres lanternages sublimifiquement entouffiasmé : 'Je le vois tout embrasé , & tout embrasant d'un feu Apollonien : mais après tout il n'y a point de feu sans fumée , comme aussi n'y a-t'il point de fumée sans feu : fumée , je nomme en ce dernier cas , réputation odorante , comme fumée de cassolette , ou comme vapeur de musc & d'ambre gris delectant les bonnes & fortes têtes , mais entêtant

entêtant par fois aucuns à tête foible, si aucunes y a.

Je voulois donc dire par ce dicton de fumée sans feu, que réputation ne va point sans mérite; laquelle maxime les fabulateurs anciens eussent ainsi allegorifiée.

Réputation mariée à mérite a engendré prévention, & par après prévention, fille née de réputation, a engendré sa mere bien plus grande & plus belle que n'étoit naturellement, lorsque fut mariée à mérite.

Homere a environ deux mille six cens ans de réputation acquise; Rabelais n'en a qu'environ soixante; Corneille n'en a qu'environ cinquante: lequel des trois doit l'emporter? à juger seulement par l'âge des réputations, c'est peut-être la plus jeune; car plus une réputation vieillit, plus elle est absorbée dans le vaste sein de la prévention.

Vingt ou trente ans après la mort d'un auteur, c'est à peu-près la vraie distance: c'est le vrai point de vüe, d'où je voudrois juger de sa réputation.

En voïant Homere à travers vingt-six siècles, imaginez-vous voir de loin une

femme à travers un broüillard épais ; quelqu'un qui en seroit devenu amoureux par ouï dire, auroit beau vous crier : voiez-vous la délicatesse de ces traits , la douce vivacité de ces yeux , la nuance imperceptible des lys & des roses de ce tein délicat ? mais sur-tout remarquez bien ce je ne sçai quoi , ces graces hé morbleu repondriez-vous à cet amant enthousiasmé , comment voulez-vous que j'en juge à travers d'un tel broüillard ? il faudroit que j'eusse les yeux d'un Linc , ou ceux de l'amour.

Voiez au contraire un auteur de trop près , c'est encore pis ; la reputation d'un auteur vivant est offusquée par la jalousie de ses contemporains , par la cabale ; on estime même ses ouvrages selon le credit qu'il a , selon sa qualité , ses richesses , ses mœurs ; que sçai-je moi , mille autres sujets de prévention : par exemple , nous ne sçaurions nous imaginer qu'un homme que nous voïons de si près soit si grand homme ; comment seroit-il divin ? nous le voïons boire & manger avec nous , & nous lui entendons souvent dire à table plus de sottises qu'à ce gros yvrogne simple

& pesant , qui parlant & buvant avec une égalité merveilleuse , soutient beaucoup mieux l'idée qu'on nous avoit donnée de lui , que cet Auteur ne soutient celle que ses livres nous avoient donnée de l'élevation de son genie .

Revenons à notre point de vûe que je placerois encore vingt ou trente ans après la mort d'un auteur , afin que degagé des préventions dont je viens de parler , on puisse juger de toutes les beautez de l'ouvrage par rapport au goût , aux mœurs , aux usages , aux propriétés de la langue , & à cent autres circonstances qu'il est essentiel de bien sçavoir , pour porter un jugement équitable & de l'ouvrage , & de l'auteur , mais sur tout de l'auteur ; car on peut quelquefois juger d'un ouvrage par l'ouvrage seul , mais on ne sçauroit juger du merite d'un auteur que par rapport au siècle où il a vécu .

Mais le sujet que je traite me mene plus loin que je n'avois cru ; je voulois parler seulement dans ce mois-ci de la réputation de nos deux auteurs , & de la prévention qu'on a pour eux . Réputation , prévention , c'est où je m'étois borné . Quelles

bornes , grand Dieu ! Le chapitre de la prévention seule rempliroit mille volumes , à ne faire qu'un petit article sur chacun des préjugés qui entrent dans la composition des jugemens des hommes : Il pourra donc encore dans la suite m'échaper quelques traits , non envenimés , contre la prévention qu'on a pour les anciens ; & comme cette prévention pourroit aller jusqu'à m'accuser d'être prévenu pour les modernes , il faut se déclarer. Je crois donc que tout considéré , tout compensé , homme pour homme , auteur pour auteur , tête pour tête , ancien , moderne , tout est à peu-près égal ; parce que les cœurs & les cerveaux sont à peu-près fabriqués comme ils étoient jadis. A l'égard d'Homere & de Rabelais , je les crois chacun dans leur genre grands & excellens auteurs ; c'est assez dire pour Rabelais , mais je crains d'avoir trop peu dit en l'honneur d'Homere. Ceux qui le divinisent , & qui sont devotés à son culte , voudroient-ils me forcer à l'adorer comme ils font ?

A ce propos il me souvient de ce que dit Rabelais , non en ses livres connus , mais en quelque sien manuscrit. Crois

donc si voulés que c'est baliverne posthume du grand balivernier maître François.

Un jour Panurge dans un Caveau du temple si renommé de la dive bouteille bûvoit debout , & bûvant avaloit , & avalant se délectoit , & se délectant chantoit : *hé bon , bon , bon , que le vin est bon , par ma foi j'en veux boire* : Or comme il chantoit & bûvoit sur ce ton , un sacrificateur zélé de l'antique & dive bouteille s'avança tout courroucé vers Panurge , si qu'en son courroux , il l'appella bûveur profane ; qu'est-ce à dire , repliqua le bûveur moderne : n'est point profane qui bon vin boit , qui bon vin aime , & qui bon vin chante. Non certes , dit le sacrificateur , mais tu bois debout , & c'est mal fait , car il faut boire à genoux ; tu chantes simplement que le vin est bon , il faut chanter qu'il est divin , car c'est un vin Grec. Hé que m'importe , dit Panurge , vin Grec ou Bourguignon ; ni celui-ci , ni celui-là , ni aucun vin , n'est chose divine , ce n'est que boisson humaine , & pour ce j'en boirai tout ce qu'humain en peut boire humainement , & ne le

boirai que debout , ou assis à table , ou à cheval , car on boit aussi le vin de cheval ; mais à genoux on ne but oncques , & n'y boirai mie.

Alors le sacrificateur , homme gravement colérique , n'entendit point raillerie , & à grands coups de tirse , voulut faire agenouïller le bon Panurge ; mais lui s'obstinoit à boire debout , criant seulement : bon , bon , bon , vin pour moi bon , bon me suffit , bon veut tout dire. O tu diras divin , disoit le sacrificateur , tu en viendras à mon mot ; divin , divin , crioit l'un en battant ; bon , bon , bon , crioit l'autre en bûvant ; en sorte qu'entre ces deux obstinés , ne pouvoit avenir , non plus qu'aux Ecoles Aristoteliciennes , aucune solution raisonnable : devinez quelle fut celle-ci ?

A force de boire & d'avoir bû , le vin manqua à Panurge , qui pour lors s'écria , comme c'étoit sa coutume dès que sa bouteille étoit vuide , il cria , dis-je , *du vin , du vin* , en sorte que le sacrificateur eut ouïr *divin , divin* : cette équivoque Panurgienne finit ainsi le debat au temple de la dive bouteille , sans quoi ces deux obsti-

D'HOMERE & de RABELAIS. 287

nés y feroient encore , l'un à battre , & l'autre à boire.

Autant en pend à l'œil à quiconque voudra crier , en lisant Homere : beau , beau , beau , admirable , sublime ; ce n'est rien dire , si l'on ne crie *divin , divin*.

Or après ce conte, bon ou mauvais ; selon le lecteur , adieu vous disent Homere & Rabelais, jusqu'aux Calendes Mercuriales du prochain mois , si desiriez revoir Mercure parallellissant , pour lors après avoir touffé un coup , en boirez trois ou quatre , ensuite besicles prendrez , si de besicles usez , & puis lirez peut-être merveilles , & peut-être billevezées.

Suite du Parallele d'Homere & de Rabelais.

De même qu'un coursier agile , dirois Homere , s'échape quelquefois de la main sçavante du chartier tyrannique , qui l'attelant à son char , l'affujettit aux regles pénibles de l'art qu'inventa , pour dompter les chevaux , le centaure Pelectroine.

De même un auteur peut s'échaper des regles tyranniques qui donnent tou-

jours des entraves au genie , & quelquefois des entorfes au bon sens.

De même encore que ce coursier échappé foulant d'un pied libertin , l'herbe tendre des prez verdoians , tantôt prendra sa course rapide & legere , comme la fleche qui part d'un arc , pour voler droit au but où l'œil d'Apollon l'a guidé , & que tantôt ce coursier bondissant , voltige en l'air à droite & à gauche , comme la flâme errante d'une exhalaison vagabonde échappée du foudre de Jupiter.

De même en continuant ce parallele j'irai droit au but , ou je m'en écarterai volontairement.

De même encore que ce coursier parcourant avec même legereté & les plaines unies , & les monts escarpés , s'égaye en bonds & ruades , & atteint du pied le Baudet attentif à son chardon sauvage.

De même j'attaquerai en stile Rabelaisien quelque ânerie Homericque , pour délasser le public d'une admiration continuelle & gênante , où l'on veut l'affûjetir en faveur des anciens.

De même enfin que ce coursier tantôt
 elevera sa tête superbe jusqu'au chêne sacré,
 pour

pour en détacher de sa dent temeraire quelque rameau verd , destiné à couronner le heros , & que tantôt il baiffera humblement sa tête aux crins épars pour brouter l'herbe rampante.

De même tantôt sublime , & tantôt burlesque , tantôt Homere , & tantôt Rabelais je parlerai leur langue , en leur donnant louange ou blâme sans fiel , & presque sans prévention ; je dis presque , car tous les Hommes sont nez prévenus , ou du moins ils succent la prévention avec le lait.

La prévention est un venin subtil , ou plutôt un animal venimeux qui empoisonne tout ce qu'il mord , & qui mord sur tout ce qu'il voit , & sur tout ce qu'il ne voit pas : donnons-lui encore à elle-même quelque coup de dent avant que de commencer notre parallele : Rabelais diroit que la prévention est un animal augmentatif , diminutif , palliatif , decisif , & rebarbatif. « Or si de cet animal l'ex-
 » trait généalogique sçavoir voulez , sça-
 » chez-le , ne tient qu'à vous , il est dé-
 » duit en ces vers ci-dessous inscrits.

Chez Lucifer jadis eut accointance
 Tome V. B b

Messer orgüeil avec Dame ignorance.
 En ligne gauche , issit de cette engence
 Fille perverse en sa folle arrogance ;
 Prévention fut son nom que je pense ;
 Or Dieu vous gard de sa prédominance.

Mais continueroit Rabelais, ventre-boëuf, voilà bien parler sans boire, je n'entends ici vocifonner à mes oreilles que ce mot, prévention par-ci ; prévention par-là, prévention pour les Grecs, prévention pour les Latins. Holà, holà, prévention est herésie, & ne veux croire personne herétique en belles lettres, que ne m'ayés démontré par où, comment, & pourquoi : Car quel motif mouvant peut démouvoir ces anciens lettrez à préconiser & prôner à étripec gossier les écrivains antiques ; qu'en revient-il à ces prôneurs ?

A cela vais vous répondre en bref, mais avant parler, veux observer la première règle des éloquentes parleurs & harangueurs, toussir, cracher, & se filentier un moment ; *punctum cum virgula*, pour reprendre haleine.

Je vais narrer veridiquement ce qu'en un mien voïage, j'ai vû, ou non vû ;

car c'est tout un , en fait de relations lointaines.

Au fond des Indes orientales ou occidentales , ou imaginaires ; car bonnement avoüerai que ne sçai autre Geographie que des pays à bons vignobles , où je voiage volontiers : aux Indes donc deux peuples y a , dont l'un desire sans cesse dominer & ravillir l'autre ; parce que l'autre donne jalousie à l'un , comme l'un en donne à l'autre , si que ce l'autre & ce l'un , sont en guerre l'un contre l'autre.

Or devinés ce qui excite noise entre ces deux peuples , ce sont des riens , petits riens , motifs de rien , comme qui diroit d'intérêt , de gloire , & de volupté ; ceux-ci se fâchent que le terroir des autres fertilise abondamment par son propre fond , & sans engrais , si qu'il produit soudainement , & au moment que besoin est , fruits savoureux , & fleurs gentilles , que ne produit mie le terroir des autres ; mais ceux dont le terroir est sterile , sont en récompense , bons pourvoieurs & grands provisionneurs ; si que ne recüeillant rien de leur crû , sçavent tirer des contrées étrangères , fruits & grains dont ils remplissent granges , &

fruitiers, & par ainsi sont plus, quoique non mieux, approvisionnez que ceux dont le terroir produit.

Notez illec, ô lecteur attentif, qu'en usant ici des mots de fruits, grains, & termes pareils, c'est élocution allégorique & simbolique, qui signifie belles productions d'esprit, & solides œuvres de gens jettrés. Disons donc que le terroir, *id est*, les cerveaux & caboches de l'un de ces peuples sont plus fertiles en productions, & que l'autre peuple est opulent en collections & magasins scientifiques.

Ce dernier peuple est plus puissant que l'autre, parce qu'il est plus nombreux, & il est plus nombreux, pour ce que plus de gens ont faculté collective, & moins de gens ont faculté productive, selon la règle que plus de gens ont ce qu'est plus facile d'avoir: sont toutes fois grandement loüables ces collecteurs, quand docement & largement sçavent user de leur talent collectif, mais mieux loüangerai certes, tel qui joindra production à collection, comme aucuns y a.

Les deux peuples dont est question sont nommés par maints historiens, les *Pro*

artisans , & les *Eruditionnés*. Voïons maintenant ce qui rend si commune parmi les *éruditionnés* , la maladie qu'on appelle *révention Grecque* , c'est là mon texte , j'ai long-temps tournoïé pour y venir ; abrégeons matière , de peur que l'ennui ne vous gagne , s'il vous a déjà atteint , bûvez un coup , bon vin désennuie le lecteur & l'Ecrivain ; & devoit-on , pour écrire joïeusement boire par apostille à chaque page ? mais comme boire tant ne puis , au moins en parlerai souvent , car le refrain & l'énergie du langage Rabelaisien , c'est à boire , à boire , du vin , du vin , du vin.

Où en étions-nous , j'ai perdu la *tramontane* , vite , vite , ma bouffole , *Prevention* , voilà le mot : pourquoi en font-ils si embrellicoquez envers les anciens ? oh c'est pour trois mille quatre cens vingt-deux raisons & demie : ne vous en dirai pour le présent que les deux & demie , car l'horloge sonne , & c'est l'heure de boire.

Primò. Les *éruditionnés* sont semblables aux taverniers , lesquels , les ans passez , s'étans munis de vins , maintenant anti-

ques , crient aux biberons , plorez , & déplorez la perte de ces vieux feps de vigne , qui jadis produisoient les mirifiques vins , dont avons en cave les originaux : hélas n'en viendra plus de tels , car en l'an du grand hyver , font péris par gelée ces vieux fouchons & sarments , & avec iceux a péri tout espoir de bonne vendange.

Ainsi les éruditiennés décrivent toutes productions modernes pour mieux s'accréditer , & avoir débit des vieilles provisions & denrées antiques desquelles leurs magasins sont surchargez.

Secundò. Posons le cas que puisse y avoir un *eruditionné* de petite stature , il toutefois sera ambitieusement desireux de paroître plus grand qu'un , *produisant* de riche taille ; que fera *l'éruditionné* basset , il grimpera sur les épaules d'un ancien , comme singe sur éléfant ; or ainsi grimpé sur un ancien , plus cet ancien sera grand , plus le grimpé sus sera élevé , & plus dominera de haut en bas le produisant moderne.

Voïez par là qu'interêt eurent de prôner antiques œuvres , en tous les tems , pais

& mœurs , les éruditionnés.

Ils font d'Homere
Un Dromadaire ,
S'imaginant que sur son dos montez
Hauts élevez , grimpez , juchez , guindez ;
Ils prendront haute place
Au coupeau du Parnasse ;
S'associant à cet Auteur fameux ;
Disant de lui tout ce qu'ils pensent de eux ;
Ils l'éternisent
Le divinifent ;
Puis par droit de société
Partagent sa divinité.

Ce supposant , tous bons écrits modernes
Sont près des leurs , humaines balivernes.

Parlons naturellement , on a poussé trop
loin l'entêtement pour Homere , on ne
peut nier que puisqu'on l'a loüé dans
tous les tems , il n'ait merité d'être loüé,
aussi le loüerai-je , l'admirerai-je , & l'ai-
merai-je jusqu'a l'adoration exclusivement.

Homere est le Gargantua des *éruditionnés*,
Ils le font si grand qu'en rendant son mé-
rite gigantesque , ils en ôtent la vraie res-
semblance.

Rabelais a eû ses *éruditionnés* aussi bien

qu'Homere; & si Alexandre avoit toujours un Homere sous son chevet, le Chancelier du Prat portoit toujours un Rabelais dans sa poche.

Alcibiades questionnant un jour un Professeur sur quelques vers d'Homere : le Professeur répondit qu'il ne le lisoit point, Alcibiades lui donna un soufflet pour le punir d'oser professer les sciences, sans avoir chez lui le livre des sçavans, le livre unique, le livre par excellence.

Le Cardinal du Belay qu'on prioit d'admettre à sa table certain homme de lettres, demanda en parlant de Rabelais qu'on appelloit aussi le livre unique, le livre par excellence : cet homme que vous voulez admettre à ma table *a-t'il lû le livre?* non lui répondit-on, qu'on le fasse donc dîner avec mes gens, reprit le Cardinal, ne croiant pas qu'on pût être sçavant sans avoir lû Rabelais.

Ces traits de préventions me paroissent encore plus forts pour Rabelais qui vivoit alors, que pour Homere qui du tems d'Alexandre avoit déjà plusieurs siècles d'antiquité; antiquité qui comme nous avons déjà dit, jette sur les ouvrages

un voile obscur & favorable aux allegories : Grande ressource à ceux qui veulent trouver du merveilleux & du grand , dans les petiteffes même qui échapent aux plus excellens auteurs.

Rabelais a cela de commun avec Homere , qu'on a crû voir *allegoriquement* dans son livre des Systèmes entiers d'astronomie , de physique , de la pierre philosophale même , que quelques Alchimistes ont trouvé dans notre auteur comique , comme d'autres l'ont trouvé dans le Prince des Poètes.

J'ai connu un Rabelaisien outré, qui dans une tirade de deux cent noms de jeux qu'on apprend à Pentagruel , croioit voir sur chaque mot une explication historique , allegorique & morale : il est pourtant visible que Rabelais n'a eu aucun dessein en nommant tous ces jeux , que de faire voir qu'il les sçavoit tous ; car dans ces tems où les sçavans étoient rares , ils se faisoient honneur de détailler , de dénombrer , de citer à tous propos , & d'étendre , pour ainsi dire , leur érudition jusque dans les moindres arts ; il faut croire pour la justification d'Homere , qu'il vivoit dans

un tems à peu près pareil , car il est grand énumérateur , & grand détailliste , diroit Rabelais , Homere & moi pouvons être à bon droit *Parallelisez* , en ce que sommes par nature tant soit peu beaucoup digressionneurs & babillards.

Nous parlerons en tems & lieu , c'est à dire , quand l'occasion s'en présentera , des digressions , & des énumérations dont nos deux auteurs sont pleins ; il y en a quelques-unes dans Rabelais dont chaque mot porte son application bonne ou mauvaise.

Ces titres de livres par exemple dont il compose une Bibliothèque critique.

- » Les fariboles du droit ,
- » L'Amanach des gouteux ,
- » Le boutevent des Alchimistes ,
- » Le limasson des rimasseurs ,
- » Les pois au lard cum comento ,
- » Le tirepet des Apotiquaires ,
- » La museliere de Noblesse ,
- » De Moutarda post prandium servienda ;
- » Malogranatum vitiorum ,
- » Les houeaux , alias les bêtes de patience ,
- » Decrotatorium scolarium ;
- » Barbouillamenta Scoti ,
- » L'Histoire des farfadets.

On comprend bien qu'il peut y avoir par rapport au tems de Rabelais, plus de sel que nous n'en sentons dans ces critiques badines ; mais la fadeur, & la platitude d'une infinité d'autres, nous doivent faire conclure que si Rabelais étoit un excellent comique en quelques endroits, il étoit en quelques autres très-mauvais plaisant.

Ces prévenus concluront au contraire, que le sublime incontestable d'Homere, nous est garant de l'excellence occulte de ce qui nous paroît mediocre ; ils ajouteront que les endroits les plus obscurs pour nous brillent pour eux des plus vives lumieres : ne soutiendront-ils point aussi diroit Rabelais, *qu'Homere ne laissoit pas de voir clair quoiqu'il fut aveugle ?*

Je viens de commencer mon parallele, par la premiere idée qui s'est présentée ; je l'avois bien promis : on ne me verra point prendre d'un air grave la balance en main, pour peser scrupuleusement jusqu'aux moindres parties qui doivent entrer dans la composition d'un Poëme ; je devois examiner d'abord le choix du sujet, l'ordonnance, les situations, les caracteres, les pensées, le stile, & tant d'autres choses

dont je ne fais pas même ici une énumération par ordre, de peur de paroître trop arrangé dans un parallele que j'ai entrepris par amusement, & qui ne meriteroit pas d'être placé dans mon article burlesque, s'il étoit sérieux & regulier.

Voici donc la methode que je vais suivre dans cette composition. J'ai sur ma table mon Rabelais, & mon Homere, portons au hazard la main sur l'un ou sur l'autre : je tiens un volume, qu'y trouvais-je a l'ouverture du livre ? voions, c'est un pere qui parle à son fils, devinés si cette éloquence est d'Homere ou de Rabelais.

» Je te rappelle auprès de moi, j'inter-
 » romps la ferveur de tes études, je t'arra-
 » che au repos philosophique, mais j'ai besoin
 » de toi, & je suis ton pere ; j'avois esperé
 » de voir couler doucement en paix mes
 » dernieres années me confiant en mes amis
 » & anciens confederez, mais leur perfidie
 » a frustré la sureté de ma vieillesse ; telle
 » est la fatale destinée de l'homme, qu'il
 » soit plus inquieté par ceux en qui plus
 » il se reposoit : viens donc, quitte tes li-
 » vres pour venir me défendre, car ainsi
 » comme débiles sont les armes au dehors,

» ou le conseil n'est dans la maison , ainsi
 » vaine est l'étude, & le conseil inutile , qui
 » en tems oportun , par vertu n'est mis à
 » execution.

» Ma délibération n'est de provoquer,
 » mais d'apaiser ; non d'affaillir , mais de
 » défendre ; non de conquerir , mais de
 » garder mes feaux sujets , & terres he-
 » reditaires contre mes ennemis.

» J'ai envoyé vers eux amiablement
 » pour leur offrir tout ce que je puis ,
 » & plus que je ne dois , & n'ayant eu d'eux
 » autre reponse que de volontaire & ja-
 » louse défiance , par là je vois que tout
 » droit des gens est en eux devenu droit
 » de force & de bienfiance sur mes terres,
 » donc je connois que les dieux les ont aban-
 » donnés à leur propre sens qui ne peut pro-
 » duire que desseins iniques , si par inspira-
 » tion divine, n'est continuellement guide.

Ne croïez-vous pas entendre parler ici
 le sage Nestor dans le sublime Homere ?
 ce n'est pourtant que le pere de Gargan-
 tua qui parle dans le comique Rabelais.

Je n'y ai changé que quelques mots du
 vieux stile ; on peut juger par là que Ra-
 belais eut été un bon auteur serieux. Ho-

mere eut-il été un bon auteur burlesque ? pourquoi non s'il l'eût voulu , il l'a bien été quelquefois sans le vouloir. Je pourrai dans la suite citer en badinant quelque'un de ces endroits burlesques ; mais commençons par admirer serieusement cet excellent homme , qui a scû concilier dans son vaste genie , les faillies les plus vives de l'enthousiasme poétique , avec le bon sens , & la sagesse de l'orateur le plus consommé.

Voici comme il fait parler Nestor pour appaiser Achile en colere , & Agamemnon poussé à bout au moment qu'ils alloient se porter l'un contre l'autre à des extremités funestes.

O quelle douleur pour la Grece , s'écrie tout à coup Nestor , & quelle joie pour les Troïens , s'ils viennent à apprendre les dissensions de deux hommes qui sont au-dessus de tous les autres Grecs par la prudence & par le courage ! mais croïez moi tous deux , car vous êtes plus jeunes , & j'ai fréquenté autre fois des hommes qui valoient mieux que vous , & qui ne méprisoient pas mes conseils ; non je n'ai jamais vû & ne verrai jamais de si grands personnages que Piritoüs , Polifeme , égal aux Dieux , Thesée fils d'Egée

semblable aux immortels , &c. Voilà les plus vaillans hommes que la terre ait jamais porté ; mais s'ils étoient vaillants , ils combattoient aussi contre des ennemis très-vaillants , contre les centaures des montagnes dont la défaite leur a acquis un nom immortel ; c'est avec ces gens-là que j'ai vécu. Je tachois de les égaler selon mes forces , & parmi tous les hommes qui sont aujourd'hui , il n'y en a pas un qui eût osé leur rien disputer. Cependant quoique je fusse fort jeune , ces Grands hommes écoutoient mes conseils : suivez leur exemple , car c'est le meilleur parti. Vous Agamemnon , quoique le plus puissant , n'enlevez point à Achile la fille que les Grecs lui ont donnée ; & vous fils de Pelée , ne vous attaqués point au Roi , car de tous les Rois qui ont porté le Sceptre , & que Jupiter a élevés à cette gloire , il n'y en a jamais eu de si grand que lui ; si vous avez plus de valeur , & si vous êtes fils d'une Déesse , il est plus puissant , par ce qu'il commande à plus de peuples ; Fils d'Atrée appeaisez votre colere , & je prie Achile , de surmonter la sienne , car il est le plus ferme rempart des Grecs dans les sanglants combats.

Le début de ce discours de Nestor peut servir de modele pour le simple vraiment sublime ; avec quel art ensuite Nestor im-

pose-t'il à ces deux Rois en leur insinuant que de plus grands hommes qu'eux ont cru ses conseils, lors même qu'il étoit encore très-jeune ? la critique ordinaire qui a si fort blâmé les invectives, & les injures qu'Homere met si souvent dans la bouche de ses Heros, trouvera Nestor imprudent d'offenser lui-même ceux qu'il veut reconcilier, en leur disant en face qu'il y a eu de plus grands hommes qu'eux *à qui ils n'auroient osé rien disputer* : mais supposons qu'en ce tems-là les hommes accoutûmés à dire, & à s'entendre dire des verités, eussent assez de bonne foi & de grandeur d'ame, pour ne se point fâcher qu'on reduisit leur heroïsme à sa juste valeur.

Cela supposé, quelle force d'éloquence à Nestor, & quelle hauteur de sentiment d'humilier ainsi Agamemnon & Achile pour les soumettre à ses conseils ?

Mais il n'est pas vrai-semblable, dira-t'on, que des heros souffrissent patiemment une offense ; mais répondrai-je, la verité ne les offenoit jamais, c'étoit les mœurs de ce tems là, ou du moins il étoit beau à Homere de les feindre telles ; les
 nôtre;

D'HOMERE & de RABELAIS. 305
nôtres sont bien plus polies, j'en conviens,
mais qu'est-ce que la politesse ?

La politesse n'est que l'art d'infinier la
flatterie & le mensonge ; c'est l'art d'avilir
les ames, & d'énerver l'Heroïsme gaulois,
dont la grandeur consiste à ne vouloir ja-
mais paroître plus grand qu'on n'est, &
à ne point induire les autres à vouloir
paroître plus grands qu'ils ne sont.

Voici l'occasion d'examiner si Homere
a bien connu en quoi doit consister la
grandeur d'un Heros ; mais cela me me-
neroit plus loin que je ne veux. J'irai
peut-être dans la suite aussi loin que ce
parallele pourra me mener ; mais je me
suis restraint à n'en donner dans chaque
Mercure qu'à peu près autant qu'il y en a
dans celui-ci : ma tâche est remplie.

S U I T E D U P A R A L L E L E

d'Homere & de Rabelais.

Sans interrompre le parallele d'Homere
& de Rabelais, je puis interrompre les
reflexions comiques & sérieuses que j'ai
commencées sur ces deux Auteurs. Trop
de reflexions de suite, feroient une disserta-
tion ennuyeuse, sur-tout pour les Da-

mes , dont j'ambitionne les suffrages , elles ont le goût plus délicat & plus vrai que les hommes , dont la plûpart se piquant de critique profonde , sont toujours en garde contre ce qui plaît ; qui ont pour ainsi-dire émouffé leur goût naturel à force de science & de préjugés ; en un mot , qui jugent moins par ce qu'ils sentent , que par ce qu'ils scavent.

Plusieurs Dames assez contentes de quelques endroits de mes dissertations , se sont plaint que les autres n'étoient pas assez intelligibles pour elles , qui ne sont pas obligées d'avoir lû Homere ni Rabelais : il est vrai que le Poëte grec est à present traduit en bon françois : mais Rabelais est encore du grec pour elles ; je vais donc tâcher d'éclaircir & de purifier quelques morceaux de Rabelais , pour les rendre moins ennuyeux aux Dames.

Ces extraits épurés feront plaisir à celles qui , curieuses de lire Rabelais , n'ont jamais voulu contenter leur curiosité aux dépens de leur modestie.

En donnant ce qu'il y a de meilleur dans Rabelais , je fixerai la curiosité de celles qui en faveur du bon , auroient ris-

D'HOMERE & de RABELAIS. 307
qué de lire le mauvais.

Et s'il y en a quelqu'une qui n'ait pu résister à la tentation de tout lire, elle pourra citer Maître François à l'abri de mes extraits, sans être soupçonnée d'avoir lû l'original.

Dans la dernière dissertation j'ai opposé à une harangue du sage Nestor, une lettre écrite à Gargantua par Grandgousier son père; vous avez vu que Rabelais s'est mêlé du sérieux, Homère se mêle aussi quelquefois du burlesque, autre sujet de parallèle. Vous aurez ici un conte héroïcomique de l'Odyssée, mais commençons par un conte de Rabelais; je ne prétens qu'opposer le premier coup d'œil de ces deux contes, & non pas les comparer exactement. J'en trouverai dans la suite quelques uns plus propres à être comparés ensemble. Voici celui de Rabelais, dont j'ai seulement conservé le fond, en ajoutant & retranchant tout ce que j'ai crû pouvoir le rendre plus agréable, & intelligible aux Dames.

LES MOUTONS DE DINDENAUT.

EN une nauf ou navire, étoit le taci-
 turnien, songe-creux & malignement
 » intentionné Panurge : en ce même Na-
 » vire étoit un marchand de moutons,
 » nommé Dindenaut, homme gaillard,
 » railleur, grand ribleur, & dégoiseur de
 » gaufferies, lequel voïoit Panurge tout
 » debiffé de mine, & mal en point d'a-
 » coutrement, déhoufillé de chevelure,
 » veste délabrée, éguillettes rompues, bou-
 » tons intermitans, chausses pendantes,
 » & lunettes pendues au bonnet. Le mar-
 » chand donc s'émancipa en gaufferies sur
 » chaque piece d'icelui accoutrement,
 » mais spécialement sur ses lunettes, lui
 » disant avoir scu par tradition vulgaire,
 » que » tout homme arborant lunettes fut
 » toujours onc mal voulu des femmes étran-
 » geres, & vilipendé de la sienne domesti-
 » que; sur lesquels pronostics, apostrofant
 » Panurge en son honneur, l'appella je ne
 » sçai comment, *id est*, d'un nom qui re-
 » veilla Panurge de sa lethargie rêveuse,
 » car rêvoit juste en ce moment aux incon-
 » veniens à venir de son futur mariage.

» Holà , holà , mon bon marchand , dit
 » d'abord Panurge d'un air niais & bon-
 » nasse , holà , vous dis-je , car oncques ne
 » fus , ni ne puis maintenant être ce que
 » n'est nul que par mariage : A quoi repart
 » Dindenaut, que marié ou non marié, c'est
 » tout un ; car fruits de Cornûaille sont
 » fruits precoces ; & m'est avis que
 » pour porter tels fruits, êtes fait & moulé
 » comme de cire : oui , cette plante mor-
 » dra sur votre chef comme chiendent sur
 » terre grasse.

» Ho , ho , ho , reprit bonnement Pa-
 » nurge , quartier , quartier ; car , par la
 » vertu bœuf ou âne que je suis , ne puis
 » avoir esprit d'aigle perçant les nuës ,
 » parquoi gaudissez vous de moi , si c'est
 » votre plaisir ; mais rien ne repliquerai
 » faute de repliche: prenons patience.

» Patience vous duira , dit le marchand ,
 » comme à tant d'autres. Patience est
 » vertu maritale. Patience soit, interrompit
 » Panurge ; mais changeons de propos ,
 » vous avez là force beaux moutons , m'en
 » vendriez-vous bien un par aventure ?

» O le vaillant acheteur de moutons ! dit
 » le marchand, Fériés volontiers plus con-

» venablement vous acheter un bon habit,
 » pour quand vous serez marié ; habit
 » de menage , habit avenant , manteau
 » profitable , chapeau commode , & pa-
 » nache de cerf.

» Patience , dit Panurge , & vendez-
 » moi seulement un de vos moutons.

» Tubleu , dit le marchand , ce seroit
 » fortune pour vous qu'un de ces beliers ;
 » vendriez sa fine laine pour faire draps
 » sa lisse peau pour faire cuirs , sa chair
 » friande pour nourrir Princes, & sa petite
 » oye , pieds & tête vous resteroient , &
 » cornes encore sur le marché.

» Patience dit Panurge , tout ce que dites
 » de corneries a été corné aux oreilles tant
 » & tant de fois , laissons ces vieilleries ;
 » sottises nouvelles sont plus de mise.

» Ah qu'il dit bien , reprit le marchand !
 » il mérite que mouton je lui vende , il est
 » bon homme : çà parlons d'affaire.

» Bon , dit Panurge en joye , vous venez
 » au but , & n'aurai plus besoin de pa-
 » tience.

» C'a dit le marchand , écoutez-moi ; j'é-
 » coute dit Panurge.

» *Le Marchand.* Approchez cette oreille
 » droite.

- » *Panurge.* Qu'est-ce ?
» *Le Marchand.* Et la gauche.
» *Panurge.* He bien.
» *Le Marchand.* Et l'autre encore.
» *Panurge.* N'en ai que ces deux.
» *Le Marchand.* Ouvrez les donc toutes
» grandes.
» *Panurge.* A votre commandement.
» *Le Marchand.* Vous allés au pays des
» Lanternois ?
» *Panurge.* Oüi.
» *Le Marchand.* Voir le monde ?
» *Panurge.* Certes.
» *Le Marchand.* Joieusement ?
» *Panurge.* Voir.
» *Le Marchand.* Sans vous fâcher ?
» *Panurge.* N'en ai d'envie.
» *Le Marchand.* Vous avez non Robin ?
» *Panurge.* Si vous voulez.
» *Le Marchand.* Voiés vous ce mouton ?
» *Panurge.* Vous me l'allés vendre ?
» *Le Marchand.* Il a nom Robin comme vous.
» Ha , ha , ha vous allés au païs
» des Lanternois voir le monde joieuse-
» ment , sans vous fâcher , ne vous fâchés
» donc gueres si Robin mouton n'est pas
» pour vous. Bez , bez , bez , & continua

§ 12 P A R A L L E L E

» ainsi bez , bez , aux oreilles du pauvre
» Panurge , en se mocquant de sa lour-
» derie.

» Oh , patience , patience , reprit Pa-
» nurge , baissant épaules & tête en toute
» humilité : a bon besoin de patience, qui
» moutons veut avoir de Dindenaut ; mais
» je vois que vous me lanternifibolisés ainsi
» pour ce que me croïés pauvre here ,
» voulant acheter sans païer , ou païer sans
» argent , & en ce vous trompés à la mine ,
» car voici de quoi faire emplette ; disant
» cela Panurge tire ample & longue bourse,
» que par cas fortuit , contre son naturel
» avoit pleine de ducats , de laquelle
» opulence le marchand fut ébahy , &
» incontinent gaufferie cessa à l'aspect
» d'objet tant respectable comme est
» argent.

» Par icelui alleché le marchand deman-
» da quatre , cinq , six fois plus que ne
» valloit le mouton ; à quoi Panurge fit
» comme riche enfant de Paris , le prit au
» mot , de peur que mouton ne lui échapa ,
» tirant de sa bourse le prix exorbitant ,
» sans autre mot dire que patience , pa-
» tience mit les deniers ès-mains du mar-
chand ,

» chand , & choisit à même le troupeau un
 » grand & beau maître mouton , qu'il em-
 » porta brandi sous son bras ; car de force
 » autant que de malin vouloir avoit : ce-
 » pendant le mouton crioit , bêloit ; & en
 » consequence naturelle , oyant celui-ci
 » bêler , bêloient ensemblement les au-
 » tres moutons , comme disans en leur
 » langage moutonnois , où menez-vous ,
 » notre compagnon ; de même disoient ,
 » mais en langage plus articulé , les assistans
 » à Panurge , où diantre menez-vous ce
 » mouton , & qu'en allez-vous faire ? à
 » quoi répond Panurge , le mouton n'est
 » il pas à moi ? j'ai bien payé , & chacun
 » de son bien fait selon qu'il s'avise ; ce
 » mouton s'appelle Robin comme moi ,
 » Dindenaut l'a dit ; Robin mouton sçait
 » bien nâger , je le vois à sa mine ; &
 » ce disant subitement jetta son mouton
 » en pleine mer , criant nâge Robin , nâge
 » mon mignon : Or Robin mouton allant
 » à l'eau , criant , bêlant , tous les autres
 » moutons crians , bêlans en pareille in-
 » tonnation , commencerent soi jeter après
 » & fauter en mer à la file ; si que le dé-
 » bat entre eux étoit à qui suivroit le

» premier son compagnon dans l'eau ; car
 » nature a fait de tous animaux mouton
 » le plus sot , & à suivre mauvais exemple
 » le plus enclin , fors l'homme.

» Le Marchand tout ceci voïant , de-
 » meura stupefait & tout effrayé , s'éfor-
 » çant à retenir ses moutons de tout son
 » pouvoir ; pendant quoi Panurge en son
 » sang froid rancunier , lui disoit , pa-
 » tience Dindenaut , patience , & ne vous
 » bougez , ni tourmentez , Robin mouton
 » reviendra à nâge & ses compagnons le
 » refuivront ; venez Robin , venez mon
 » fils : & ensuite crioit aux oreilles de
 » Dindenaut , comme avoit par Dindenaut
 » été crié aux siennes en signe de moquerie ,
 » bez , bez. Finablement, Dindenaut voïant
 » perir tous ses moutons , en prit un grand
 » & fort par la toison , cuidant ainsi , lui
 » retenant , retenir le reste ; mais ce mou-
 » ton puissant , entraîna Dindenaut lui-
 » même en l'eau ; & ce fut lors que Panur-
 » ge redoubla de crier , nâge Robin , nâge ,
 » Dindenaut , bez , bez , bez ; tant que
 » par noïement des moutons & du mar-
 » chand , fut cette aventure finie , dont
 » Panurge ne rioit que sous barbe , parce

» que jamais on le vit rire en plein , que
 » je sçache.

Je croirois bien que le caractère de Panurge , a servi de modele pour celui de la rancune. Moliere a pris de ce seul conte-ci deux ou trois jeux de Théâtre , & la Fontaine plusieurs bons mots.

Enfin nos meilleurs auteurs ont puisé dans Rabelais leur excellent comique , & les Poètes du Pont-neuf en ont tiré leurs plates boufonneries.

Les Euripides & les Seneques ont pris dans Homere le sublime de leur Poësie ; & les nourices lui doivent leurs contes de peau d'âne : leurs ogres qui mangent la chair fraîche, sont descendus en ligne droite du Cyclope dont vous allez voir le conte.

Voilà donc Homere & Rabelais grands modeles pour l'excellent ; & dangereux exemples pour le mauvais du plus bas ordre. Homere & Rabelais occupent les beaux esprits , mais ils amusent les petits enfans. Humiliés-vous grands auteurs , vous êtes hommes ; l'homme a du petit & du grand, du haut & du bas , c'est son partage ; & si quelqu'un de nos sçavans s'obstine à trouver tout grand dans un ancien, c'est petitesse

dans ce moderne ; quelque grand qu'il soit d'ailleurs , il prouve ce que j'avance , qu'il y a du petit & du grand dans tous les hommes.

Revenons à nos moutons , diroit Rabelais : m'avez parlé des moutons de Dindenaut ; si faut-il trouver moutons en œuvres d'Homere, puisque ès miens moutons y a , ou ne se point mêler ni ingerec de le mettre en parallele à l'encontre de moi.

Oüi-dea , repliquerai-je , on trouvera prou de moutons dans l'œuvre grec , & hardiment les paralleliserai avec les vôtres, Maître françois ; car avez dit , ou vous , ou quelqu'un de votre école , que chou pour chou Aubervilliers vaut bien Paris ; & dirai de même , que moutons pour moutons Rabelais vaut bien Homere : Or a-t'on déjà vû comme par malice Panurgienne , moutons de Dindenaut sauterent en mer ; voions donc comme par astuce Ulissienne , moutons de Cyclope lui sauterent sous jambe , en sortant de sa caverne,

LES MOUTONS.

du Cyclope.

DAns l'Isle des Cyclopes où j'avois pris terre, je descendis avec les plus vaillans hommes de mon vaisseau, & je trouvai une caverne d'une largeur étonnante. Le Cyclope qui l'habitoit étoit aux champs, ou il avoit mené paître ses troupeaux. Toute la Caverne étoit dans un ordre que nous admirions. Les agneaux séparés d'un côté, les chevreaux d'un autre &c..... On voioit là de grands pots à conserver le lait; ici des paniers de jonc, dans lesquels il faisoit des fromages, &c.

Nous avions apporté du vin, pris chez les Cyclopiens, &c..... nous buvions de ce vin, & mangions les fromages du Cyclope, lorsqu'il arriva.

Je fus effrayé en le voyant. C'étoit un vaste corps comme celui d'une montagne; il n'y eut jamais monstre plus épouvantable: il portoit sur ses épaules une charge de bois sec: le bruit qu'il fit en le jettant à terre à l'entrée de la caverne, retentit si fort, que tous mes compagnons saisis de crainte, se cachèrent en differens endroits de cette terrible demeure.

Il fait entrer toutes ses brebis, il ferme sa caverne, poussant une roche si haute & si forte, qu'il auroit

été impossible de la mouvoir , à force de bœufs ou de chevaux.

Je le vois faire tout son ménage , tantôt tirer le lait de ses brebis , &..... enfin il allume son feu , & comme l'obscurité qui nous avoit cachés fut dissipée par cette clarté , il nous apperçut : Qui êtes-vous donc , nous dit-il d'un ton menaçant ? des Pirates , qui pour piller & faire périr les autres hommes , ne craignés pas vous-même de vous exposer sur la mer ! Quoi ? des Marchands que l'avarice fait passer d'un bout de l'univers à l'autre pour s'enrichir , entretenant le luxe de leur patrie ? êtes-vous des vagabons qui courés les mers par la vaine curiosité d'apprendre ce qui se passe chez autrui.....?

Je pris la parole , & lui dis que nous étions de l'armée d'Agamemnon , que je le priois de nous traiter avec l'hospitalité que Jupiter a commandée. & de se souvenir que les étrangers sont sous la protection des Dieux , & que l'on doit craindre de les offenser.

Tu es bien téméraire , me dit-il fierement , de venir de si loin me découvrir sur la crainte & sur l'obéissance que tu dis que je dois aux Dieux : apprens que les Cyclopes ne craignent ni votre Jupiter ni vos Dieux : pour n'avoir point été nourris d'une chevre, ils ne s'estiment pas moins heureux : je verrai ce

que je dois faire de toi : je n'irai point consulter l'oracle là-dessus ; c'est mon affaire de sçavoir ce que je veux , &c.....

Je lui parlai encore pour tâcher de l'adoucir : mais dédaignant de me répondre , il nous regardoit avec son œil terrible ; (car les Cyclopes n'en ont qu'un) enfin il se saisit tout d'un coup de deux de mes compagnons , & après les avoir élevés bien-haut , il les abattit avec violence , & leur écrasa la tête : il les met bien-tôt en piéces , la terre est couverte de leur sang , il est ensanglanté lui-même ; ce monstre , ce cruel monstre les mange , les devore : jugés en quel état nous étions ?

Après s'être rassasié de cette abominable manière , il but plusieurs cruches de lait , & s'étendit pour dormir au milieu de ses troupeaux. Combien de fois eus-je dessein de plonger mon épée dans son corps ? &c mais il auroit fallu périr dans cette caverne ; car il étoit impossible d'ôter la pierre qui la fermoit : il falloit donc attendre ce que sa cruauté décideroit de notre vie.

A peine ce cruel fut-il éveillé , qu'il se prépara un déjeuner aussi funeste que le repas du soir précédent : deux de mes camarades furent dévorés de même ; après quoi il fit sortir au pâturage ses troupeaux , & nous laissa enfermés dans la caverne en repoussant la pesante roche qui lui servoit de porte.

Je cherchois dans mon esprit quelque moïen de punir ce barbare , & de nous délivrer . . . il y avoit à l'entrée de sa caverne une massüe aussi longue que le mats d'un navire ; nous en coupâmes de quoi faire une autre massüe , que nous aiguïsâmes pour executer mon projet quand l'occasion seroit venue.

Le Cyclope rentra , & recommença un autre repas aussi funeste à deux autres de mes compagnons , que ceux que je vous ai racontés : je m'approchai de lui , portant en main un vase de ce vin admirable que nous avions. Buvez , lui dis-je , peut-être me sçaurés-vous gré du présent que je vous offre &c Il prit la coupe , la but , & y ayant pris un extrême plaisir , il voulut sçavoir mon nom , & promit de me traiter avec hospitalité.

Je remplis sa coupe une autrefois , il l'avala avec plaisir , il ne paroïssoit plus avoir cette cruauté qui nous effrayoit : je caressois ce monstre , & je tâchois de le gagner par la douceur de mes paroles ; il revenoit toujours à me demander mon nom.

Dans l'embarras où j'étois , je lui fis-accroire que je me nommois *Personne* ; alors pour récompense de mes caresses , & de mon vin , il me dit , eh bien , *Personne* , tous tes camarades passeront devant toi , je te reserve pour être le dernier que je mangerai.

Il s'étendit à terre en me prononçant ces terri-

bles paroles, le vin & le sommeil l'accablèrent...
 & c'étoit ce que j'attendois : j'allai prendre ma
 massue, j'allumai la pointe dans le feu que le Cy-
 clope avoit couvert de cendres, nous approchons du
 Cyclope, pendant que quatre de mes compagnons
 enfoncent ce bois & ce feu dans son œil, j'aïdois à
 le déraciner, &c.

Après l'avoir aveuglé de cette manière, nous nous
 étions retirés loin de lui, & nous attendions que
 seroit l'effet de sa rage & de ses cris. Un grand
 nombre de Cyclopes, qui avoient entendu ses heur-
 temens accoururent à sa porte & lui demandoient
 qui est-ce qui peut vous avoir attaqué dans votre
 maison? Comme celui-cy s'étoit persuadé que je
 me nommois Personne, il ne pouvoit leur faire
 comprendre qu'il y avoit un ennemi en dedans qui
 l'avoit maltraité, ils entendoient qu'il n'avoit été
 blessé de personne... ainsi par cet équivoque,
 les Cyclopes se retirèrent, en disant : c'est donc une
 affliction que Jupiter t'envoie, il faut plier sous
 les coups de sa colere....

Je fus ravi d'entendre que ces Cyclopes se re-
 tiroient : cependant celui-ci outré de rage, alloit
 de côté & d'autre dans sa caverne, étendant les
 bras pour nous prendre ; mais rien n'étoit plus aisé
 que de lui échapper, l'espace étoit grand, & il
 ne voïoit goutte, &c.

Il prit enfin le parti d'ouvrir à demi sa Caverne,

11 P A R A L L E L E

de sorte qu'il n'y avoit de place que pour sortir trois ou quatre ensemble : il crut qu'il nous arrêteroit au passage , il se met au milieu qu'il occupoit , étendant les bras & les jambes , & faisoit sortir ses moutons , qu'il tâtoit les uns après les autres ; nous ne donnâmes pas dans un piège si grossier , cependant il falloit sortir ou périr ; je repassois en mon esprit une infinité de stratagèmes : enfin ayant choisi neuf des plus forts Beliers , je les attachai trois à trois , je liai sous leur ventre mes neuf compagnons restez , qui passerent de cette sorte sans être reconnus , je tentai le même hazard pour moi , il y avoit un Belier plus grand que tous les autres , je me cache aussi sous son ventre , le Cyclope le reconnoît à l'épaisseur de sa laine , le caresse & le retient ; comment , disoit-il , tu n'es pas aujourd'hui le premier au pâturage ? tu es touché de l'affliction de ton maître , tu ne vois plus cet œil qui te conduisoit & que tu connoissois ; un traître me l'a arraché , tu me montrerois ce traître si tu pouvois m'exprimer ta fidélité : si je le tenois ce scélérat ! &c. . . . enfin ce monstre occupé de sa rage & de sa vengeance , laisse passer le Belier que je tenois embrassé par la laine de son col ; & c'est ainsi que nous voiant en liberté , nous repâmes avec plaisir.

J'ai choisi de bonne foi pour opposer au

conte de Rabelais, un des meilleurs de l'Occident ; car mon but principal est d'orne^r mon parallele , & non de dégrader Homere. Convenons qu'il y a une Poësie excellente dans les endroits même où il manque de justesse & de bon sens quel mot m'est échappé ! mais je me dédirai quand on voudra , & à force de raisonnemens & d'interprétations , je trouverai partout du bon sens , n'en fût-il point.

On n'aura pas de peine à en trouver beaucoup dans les discours que le Cyclope tient à Ulysse ; le premier contient une morale admirable. *Qui êtes-vous ?* lui dit-il , des *Pirates* , &c. Il joint dans le second à une noble fierté contre Jupiter , une raillerie fine & délicate. *Je n'irai point consulter l'Oracle , &c.* Ce Cyclope , ce monstre est un Aigle pour l'esprit : mais tout à coup , avant même que d'avoir bû , il devint stupide comme un Bœuf , il se couche & s'endort tranquillement au milieu de ses ennemis armez , après avoir dévoré deux de leurs compagnons.

Ce Cyclope établit d'abord que les Cyclopes ne reconnoissent , ni ne craignent point Jupiter , ni les autres Dieux ; & ces



mêmes Cyclopes un moment après , trompés par l'équivoque & mauvaise turlupinade du mot de *Personne* , croient pieusement que les hurlemens du monstre sont une juste punition des Dieux , & semblent même par une crédulité respectueuse , n'oser entrer dans la caverne du Cyclope , pour s'eclaircir du fait. Mais j'ai promis d'éviter la dissertation dans ce parallele-ci ; nous trouverons assez d'autres occasions de critique dans Homere , & beaucoup plus dans Rabelais. Finissons par un petit conte de ce dernier.

L A F E M M E M U E T T E .

» DAns un certain pays barbare & non
 » policé en mœurs , y avoit aucuns ma-
 » ris boursus , & à chef mal timbré , ce que
 » ne voyons mie parmi nous Parisiens, dont
 » grande partie , ou tous pour le moins sont
 » merveilleusement raisonnans & raison-
 » nables ; aussi onque ne vit-on arriver à Pa-
 » ris grabuge ni malefice entre maris &
 » femmes.

» Or en ce país là , tant different de ce-
 » lui-ci nôtre , y avoit un mari si pervers
 » d'entendement , qu'ayant acquis en ma-

» riage une femme muette , s'en ennuya ;
 » & voulant soi guerir de cet ennui , & elle
 » de sa muetterie , le bon & inconsideré
 » mari voulut qu'elle parlât , & pour ce
 » eut recours à l'art des Medecins & Chi-
 » rurgiens , qui pour la demuetir , lui inci-
 » serent & bistouriserent un enciliglote ad-
 » herant au filet ; bref elle recouvra fanté
 » de langue , & icelle langue voulant re-
 » cuperer l'osiveté passée , elle parla tant ,
 » tant , & tant , que c'étoit benediction :
 » si ne laissa pourtant le mari bouru de se
 » lasser de si plantheureuse parlerie : il re-
 » courut au Medecin , le priant & conju-
 » rant , qu'autant il avoit mis de science
 » en œuvre , pour faire caqueter sa fem-
 » me muette , autant il en employat pour la
 » faire taire. Alors le Medecin confessant
 » que limité est le scavoir medicinal , lui
 » dit qu'il avoit bien pouvoir de faire par-
 » ler femme , mais que faudroit art bien
 » plus puissant pour la faire taire. Ce non-
 » obstant le mari suplia , pressa , insista
 » persista ; si que le scavantissime docteu-
 » r découvrit en un coin des registres de
 » son cerveau , remede unique & specifique
 » contre icelui interminable parlement de

» femme , & ce remede c'est surdité du
 » mari. Oui-da , fort bien dit le mari ; mais
 » de ces deux maux , voyons quel sera le
 » pire , ou entendre sa femme parler , ou
 » ne rien entendre du tout. Le cas est sus-
 » pensif , & pendant que le mari là-dessus
 » en suspens étoit , Medecin d'operer , Me-
 » decin de medicamenter par provision ,
 » sauf à consulter par après.

» Bref , par certain charme de sortilege
 » medicinal le pauvre mari se trouva sourd,
 » avant qu'il eut achevé de déliberer s'il
 » consentiroit à surdité. L'y voilà donc , &
 » il s'y tient faute de mieux ; & c'est com-
 » me il faudroit agir en operation de me-
 » decine. Qu'arriva-t'il ? écoutez , & vous
 » le sçauvez.

» Le Medecin à fin de besogne deman-
 » doit force argent , mais c'est à quoi ce
 » mari ne peut entendre , car il est sourd
 » comme voyez ; le Medecin pourtant par
 » beaux signes & gestes significatifs , argent
 » demandoit & redemandoit, jusqu'à s'irri-
 » ter & colerier ; mais en pareil cas , gestes
 » ne sont entendus , à peine entend-on pa-
 » roles bien articulées , ou écritures attes-
 » tées & réiterées par Sergens intelligibles.

D'HOMERE & de RABELAIS. 327

» Le Médecin donc se vit contraint de ren-
» dre l'ouïe au sourd , afin qu'il entendit à
» payement , & le mari de rire , entendant
» qu'il entendoit ; puis de pleurer par pré-
» voyance de ce qu'il n'entendrait pas
» Dieu tonner, dès qu'il entendrait parler sa
» femme. Or de tout ceci résulte , conclu-
» sion moralement morale , qui dit , qu'en
» cas de maladie & de femmes épousées , le
» mieux est de se tenir comme on est , de
» de peur de pis.

S U I T E D U P A R A L L E L E
d'Homere & de Rabelais.

J' Ai cru que rien ne rendroit ce Parallele
plus amusant que d'y mêler de petits
contes , dont le fond est de Rabelais ; mais
que j'ai accommodé de manière à pouvoir
être lû des Dames , & à moins ennuyer ceux
qui ne sont point assez érudits, & affection-
nez Pentagruelistes , pour savourer , mâ-
cher & remâcher jusqu'aux moindres roga-
tons , & avaler à longs traits fades suavitez
Rabelaisiennes, en faveur de quelques grains
de gros sel femez par-ci par-là , ès sal-
migondis , & pots-pourris de Maître Fran-
çois.

Pour assortir , ou plutôt pour opposer à ces contes , j'en trouverai bien encore quelqu'un dans Homere , mais je respecte trop son grand nom , pour oser rien mettre du mien dans ses ouvrages ; à peine ai-je osé retrancher une bonne moitié du conte du Cyclope , afin de rendre l'autre moins ennuyeuse.

Pour opposer au grand & au sublime du Poëte Grec , on trouvera peut-être dans Maître François quelques endroits assez solides , pour faire avoüer que Rabelais eût mieux réüssi dans le serieux , qu'Homere n'a réüssi dans le comique ; & de-là je prendrai occasion d'avancer quelques propositions qui seroient hardies , téméraires , ridicules même , si on les avançoit sérieusement , & dont je n'ose prouver la vérité qu'en plaisantant ; je les proposerai donc d'abord comme des paradoxes badins : le badinage a cela de bon , qu'il peut éclaircir certaines veritez qu'une dispute sérieuse ne feroit qu'obscurcir : le badinage a encore cet avantage sur la dispute , qu'au lieu d'attirer la colere des disputeurs graves , il n'en attire qu'un silence dedaigneux ; & c'est en être quitte à bon marché

ché , car la force des raisonnemens ne fait que les irriter au lieu de les convaincre.

La prévention s'irrite par la résistance , c'est un animal feroce qu'Homere eût comparé à un Taureau furieux , qui parcourant les vastes campagnes de la Lybie , n'a d'autre but dans sa fureur , que de heurter tête baissée , & de renverser les plus forts animaux qui oseront l'attaquer de front.

C'est ainsi que dans les vastes ambiguïtez de la dispute , les plus fortes raisons ne tiennent point contre la prévention.

Comparons donc à présent le badinage à l'abeille legere , qui voltige en folâtrant autour de ce Taureau furieux ; elle badine en sûreté entre ses cornes , le pique légèrement , il ne fait que secouer l'oreille , autre coup d'aiguillon qu'il méprise , il ne voit point d'ennemi ; cependant la mouche le pique , ses piques sont légères , mais elles sont réitérées , la mouche se porte avec agilité par tous les endroits sensibles , les piques redoublent , il commence à s'irriter , & ne voyant à qui s'en prendre , il tourne sa colere contre

lui-même , il s'agite , il se mord , il se tourmente , & enfin il s'épuise , s'affoiblit , & tombe , *procumbit humi bos*. Notre comparaison nous a fort éloigné de notre sujet , tant mieux , elle n'en est que plus Homérique ; s'il y a quelque chose de faux dans l'application , tant mieux encore , Homère est un modèle qu'il faut imiter , ses comparaisons sont longues , fausses & semblables les unes aux autres ; il n'importe , c'est toujours le fécond & le parfait Homère.

Les comparaisons de Rabelais sont plus variées , plus justes , mais elles ne sont pas moins allongées , & la plupart sont si basses , qu'à cet égard il faut bien pour l'honneur du goût , donner la préférence au Prince des Poètes.

Avant cette digression , j'ai promis à propos d'Homère & de Rabelais , d'avancer pour rire quelques propositions étonnantes ; le premier de ces paradoxes est : qu'il faut plus d'étendue d'esprit , & peut-être plus d'élevation pour exceller dans le beau comique , qu'il n'en faut pour réussir dans le sérieux.

Cette proposition va révolter d'abord

D'HOMERE & de RABELAIS. 331

ceux qui prévenus par respect pour tout
ce qui a l'air sérieux ,

Admirent en bâillant
Un ennuyeux tragique ,
Et riant d'une Agnès
Méprisent le comique.

Le second paradoxe c'est : que les plus
excellentes pièces sérieuses sont mêlées
d'excellent comique , & par conséquent
qu'un Auteur ne peut exceller dans le sé-
rieux , s'il n'a du talent pour le comi-
que.

On trouveroit dans tous les siècles , &
même dans le nôtre , que les plus grands
génies ont mêlé du comique dans leurs
ouvrages & dans leurs discours , & les
génies médiocres dérogent même quel-
quefois aux prérogatives de leur gravité ,
pour hasarder d'être plaisans : j'en ai vu
s'arrêter tout court par vanité , s'ap-
percevant qu'ils plaisantoient de mau-
vaise grace , & se déchaîner le moment
d'après, contre le meilleur genre de plai-
fanterie.

Sur l'Air de Jaconde.

Toi qui débite gravement

E ij

P A R A L L E L E

Ta fade médifance,
 Caustique par temperamment,
 Sérieux par prudence,
 Tu méprifes d'un bon plaifant
 La comique élégance,
 Comme un gouteux foible & pefant
 Mepriferoit la danfe.

Avant que d'avancer mon troisiéme paradoxe, il faudroit avoir bien défini le mot de comique, & celui de sublime; & après cela même il seroit peut-être encore ridicule de dire: Que non seulement le sublime n'est pas incompatible avec le comique, mais qu'il peut y avoir dans certain comique, des traits supérieurs au sublime sérieux.

Voilà une proposition étonnante par rapport à l'idée qu'on a du sublime, que je définirois volontiers *la perfection dans le grand*: mais on peut en donner encore d'autres définitions, & c'est ce qui nous meneroit trop loin, il faudroit trop de tems, pour donner à ces trois paradoxes toutes les explications & modifications qui pourroient les rendre sérieusement vraies; c'est ce que j'entreprendrai peut-être quelque

Jour, si j'ai le loisir de mettre en œuvre les réflexions que j'ai faites sur les fausses idées qu'on a du sublime, du sérieux & du comique; contentons-nous ici de badiner sur notre dernier paradoxe, qui nous donnera occasion de comparer quelques morceaux des deux Auteurs, dont je continue le Parallele.

Pour parler selon les idées communes, disons: que le comique n'est point sublime par lui-même, mais qu'il peut renfermer des sens & des vérités sublimes, & c'est pour sçavoir renfermer ces grandes vérités dans le Comique, qu'il faut un génie très-étendu.

Il en faut moins par exemple, pour soutenir une morale sublime par des expressions fortes & nobles, qui lui sont propres, que pour la traiter comiquement, sans l'affoiblir, & sans la dégrader.

Il est vrai que le genre sérieux est plus grand par lui-même que le genre comique, il tient sans doute le premier rang; mais il n'y a point au Parnasse de ceremonias qui donne le pas à un auteur sérieux sur un comique. Il est plus grand, par exemple, de traiter la guerre de Troye, causée par

l'enlèvement d'une Princesse, que la guerre causée par l'enlèvement d'un seau, *la secchia rapita*; mais cette grandeur est dans le sujet, & non dans l'auteur qui le traite; & celui qui dans le poëme de l'enlèvement d'un seau, feroit entrer les idées les plus heroïques, feroit sans doute un plus grand genie, que celui à qui la grandeur du sujet fournit naturellement de grandes idées.

On ne peut pas soutenir qu'il y ait quantité de hautes idées renfermées dans le comique de Rabelais; mais on prouveroit peut-être qu'Homere doit une bonne partie de son sublime, à la grandeur de son sujet.

La bassesse des sujets que Rabelais a traité, auroit fait tomber son ouvrage, s'il n'avoit pas été soutenu par des parties excellentes.

L'élevation & l'importance du sujet de l'Illiade l'eût soutenuë, quand même il y auroit eu moins de beautez qu'on n'y en trouve.

Nous voïons clairement par la connoissance du siècle où Rabelais a vécu, que la plupart de ses expressions fortes & nai-

D'HOMERE & de RABELAIS. 335
vès lui sont propres à lui seul.

Mais les sçavans sans prévention, avouënt qu'on ne connoît pas assez le siècle d'Homere pour sçavoir en quoi il est original : ceux qui connoissent le génie Oriental, croiront plutôt que ses expressions nobles & figurées, que ses comparaisons magnifiques, & même la plûpart de ses idées poëtiques, pouvoient être aussi communes aux Grecs de son tems, que les proverbes sensez, le sont à Paris parmi le peuple.

A l'égard du Sublime de Rabelais, il faut convenir qu'il est bien mal aisé de l'apercevoir à travers le bas comique dont il est offusqué ; il dit en parlant de la *loi commentée & embrouillée* par nos Jurisconsultes, que c'est *une belle robe à fond d'or brodée de crote* : j'en dirois autant de son Sublime ; qu'on me passe ce mot en attendant la définition : mais appelez comme il vous plaira, l'idée qu'il donne de la vraie & naturelle éloquence par la décision de Pentagruel, sur le verbiage du licentié : il paroît qu'elle est excellente, en voici l'idée en abrégé.

LA VRAIE ELOQUENCE.

» UN jour Pentagruel rencontra certain
 » Licentié , non autrement sçavant ès
 » sciences de son métier de docteur , mais
 » en recompense sçachant très-foncierement
 » danser , & jouier à la paume. Lequel
 » donc rencontré par Pentagruel , fut in-
 » terrogé d'où il venoit , & lui répondit
 » *je viens de l'Urbe & Cité celebrissime que vulgai-*
 » *rement on vocite Lutece.* Qu'est-ce à dire ,
 » dit Pentagruel , à son truchement ordi-
 » naire ? je suis tout ébahi de tel jargon.
 » C'est répondit le truchement , qu'il vient
 » de Paris ; hé , reprit Pentagruel , à quoi
 » passez-vous le tems à Paris vous autres
 » Licentiez ? Nous , répondit le Licentié ,
 » *en nos occupations épurons & despumons la ver-*
 » *bocination latine , & en nos recreations caprons*
 » *la benevolence de l'omni séduisant , & omni mou-*
 » *vant sexe féminin.* A quoi Pentagruel dit
 » Quel diable de langage est ceci ? ce
 » n'est que latin écorché , dit le truche-
 » ment ; & lui semble qu'il est éloquent Ora-
 » teur , pource qu'il dédaigne l'ufance com-
 » mune de parler. Or le Licentié croïant
 » que l'étonnement & ébahissement de Pen-
 tagruel

Pentagruel venoit pour admirer la haute
 beauté de cette élocution , se reguinda
 encore plus haut & plus obscur , si que
 par longueur de périodes poussa patience
 à bout. Parbleu , dit à part soi Penta-
 gruel , je t'apprendrai qu'elle est vraie &
 naturelle éloquence ; puis demanda au
 Licentié de quel país il étoit , à quoi ré-
 pond ainsi le Licentié. *L' Illustrissime & ho-*
noriferante propagation de mes Aves & Ataves
tire son origine primordiale des Regions Limosi-
niennes. J'entens bien , dit Pentagruel ,
tu n'es qu'un Limosin de Limoges , & tu
veux faire le Demosthenes de Grece.
Or viens-ça que je te donne un tour de
peigne ; lors le prit à la gorge , disant :
tu écorches le Latin , moi j'écorcherai
le Latiniseur : si fort lui ferroit la gor-
ge , que le pauvre Limosin commence à
crier en Limosin , vée dicou Gentillâtre : ho
saint Marsau ! secourra me , hau , hau , laissas
à qu'ou au nom de Dious , & ne me toucas
grou. Ah dit Pentagruel en le laissant ,
voilà comment je te voulois remettre
en droit chemin de vraie éloquence ;
car à cette heure viens-tu de parler com-

« me nature , & grand bien te fasse icel-
 « le correction.

Quoi que je trouve dans cette idée une espèce de sublime , je ne le comparerai pas sans doute , à ce sublime d'Homere , dans son vingtième Livre , où il fait parler ainsi Jupiter à Neptune dans l'assemblée des Dieux.

Je vais donc m'asséoir sur le sommet de l'Olimpe . & regarder le combat : mais pour vous autres vous pouvez descendre , & prendre ouvertement le parti de ceux que vous favorisez ; car si Achille attaque seul les Troyens , ils ne le soutiendront pas un moment : comment le soutiendroient-ils aujourd'hui qu'il est armé , & que sa valeur est encore aiguisée par la douleur qu'il a de la mort de son ami , qu'hier le voiant même sans armes , ils furent remplis de terreur ? &c.

Ensuite Homere fait descendre les Dieux de l'Olimpe , qui animant les troupes des deux partis , engagent la bataille , & se mêlent eux-mêmes dans le combat.

En cet endroit je quitte le badinage par respect , non pour la réputation seule d'Homere , mais pour la grandeur , la majesté & l'élevation de sa Poësie ; quel génie ! & avec quel art interesse-t'il ici le

ciel, la terre & toute la nature au grand spectacle qu'il va nous donner ? il nous force à nous y interesser nous-mêmes ; & voilà l'effet du sublime.

Pendant ce combat, continuë Homere, le souverain maître des Dieux tonne du haut du Ciel, & Neptune élevant ses flots ébranle la terre, les cimes du Mont Ida tremblent jusques dans leurs fondemens : Troye, le champ de bataille, & les vaisseaux sont agités par des secousses violentes ; le Roi des Enfers épouventé au fond de son Palais, s'élançe de son trône, & s'écrie de toute sa force ; dans la frayeur où il est, que Neptune, d'un coup de son trident, n'entr'ouvre la terre qui couvre les ombres, & que cet affreux séjour, demeure éternelle des ténèbres & de la mort, abhorré des hommes, & craint même des Dieux, ne reçoive pour la première fois la lumière, & ne paroisse à découvert ; si-grand est le bruit que font ces Dieux, qui marchent les uns contre les autres.

Apollon armé de tous ses traits, attaque Neptune ; Minerve s'oppose à Mars ; Diane marche contre Junon, &c. . . . Mais Achille n'en veut qu'à Hector, s'il le cherche dans la mêlée, impatient de verser le sang de ce Heros, sous les yeux même du Dieu Mars qui le protege. . . .

Voilà du beau, du grand, il se fait sen-

tir par lui-même , il n'a pas besoin de commentaire , comme mille autres endroits des anciens Auteurs , qui ne sont beaux qu'à proportion de la crédulité de ceux qui veulent bien se prêter aux décisions des Commentateurs.

Comparons à présent deux tableaux de nos deux Auteurs sur le même sujet ; ils veulent l'un & l'autre représenter une tempête.

Tout tableau se compare en Peinture , en Musique ,

En Prose comme en Vers , sérieux ou comique ;

Tempête de Rubens , tempête de Rabelais ;

Même du Poëte tragique

L'on pourroit comparer la tempête heroïque ,

A la tempête de Marais.

TEMPESTE DE RABELAIS.

» EN notre nauf étions avec Pentagruel
 » le bon , joïeusement tranquilles , &
 » étoit la mer tranquillement triste ; car
 » Neptune en son naturel est mélancolique
 » que & songe-creux , pour ce qu'il est
 » plus flegmatique que sanguin.
 » Bonasse traîtreuse nous invitoit à molle
 » oisiveré, & oisiveté nous invitoit à boire :

D'HOMERE & de RABELAIS. 341

» or à boisson vineuse , mellions saucisses ,
» poutargue & jambons outrement salés ,
» pour plus voluptueusement faire sentir ,
» & contraster suavité nectarine , douce ,
» non comme , mais plus que lait.
» Oh ! que feriez mieux , nous cria le pi-
» lote , au lieu d'icelles salines , manger
» viandes douces , pour ce qu'inconti-
» nent ne boirés peut-être que trop salé :
» ce que disoit le pilote par pronostica-
» tion , car pilotes ainsi que chats en
» goutieres , fleurent par instinct pluyes
» & orages.
» Et de fait le beau & clair jour qui
» luisoit perdant peu à peu sa trans-
» parence lumineuse , devint d'abord com-
» me entre chien & loup , puis brun ob-
» scur , puis presque noir , puis si noir ,
» si noir , que fûmes saisis de malpeur ; car
» autre lumière n'éclaira plus nos faces
» blêmes & effraïées , que lueurs d'éclairs
» fulminans par crevemens de flamban-
» tes nuées , avec millions de tonnerres
» tonigrondans sur tous les tons & in-
» tonnations des orgues de Jupin ; les
» pedales , pou , dou , dou , ici cromornes
» ton , ron , ron , ron , & cla , cla , cla ,

» cla , cla ; misericorde , crioit Panurge ;
» détournes l'orage , sonnez les cloches ;
» mais cloches ne sonnerent ; car en pleine
» mer cloches n'y avoit pour lors : voilà
» tout en feu , voilà tout en eau , bou-
» rasque de vents , sifflemens horrifiques ;
» cela fait trois élemens , dont de chacun
» trop avions ; n'y avoit que terre qui
» nous manquoit , sinon pourtant que
» fondrières marines furent si profondes ,
» qu'enfin fond d'abîmes ouverts eût-on
» pu voir , harangs sur sable , & moruës
» engravées ; or du fond d'iceux abîmes
» vagues montoient aux nuës , & d'icelles
» nuës se précipitoient comme torrens ,
» montagnes d'eau , soi disant vagues »
» desquelles aucunes tombant sur la nauf ,
» Panurge , qui de fraïeur extravaguoit ,
» disoit , ho , ho , ho , quelle pluye est ceci ;
» vit-on jamais pleuvoir vagues toutes
» brandies : hélas , hélas , be , be , be , be ;
» je nage , bou , bou , bou , ha maudit cor-
» donnier , mes souliers prennent l'eau par
» le collet de mon pourpoint ; ha que cette
» boisson est amere ! hola , hola , je n'ai
» plus soif. Te tairas-tu , crioit frere Jean »
» & viens plutôt nous aider à manouvrier ,

» où sont nos boulingues , notre trinquet
 » est à vau l'eau , amis à ces rambades ,
 » enfans n'abandonnons le tirados , à moi ,
 » à moi , par ici , par là-haut , par là-bas.
 » Viens donc , Panurge , viens , ventre de
 » folles , viens donc. Hé ! ne jurons point ,
 » disoit piteusement Panurge , ne jurons
 » aujourd'hui , mais demain tant que tu
 » voudras , il est maintenant heure de faire
 » des vœux , & promettre pelerinages : ha ,
 » ha , ha , ha , ho , ho , ho , je nage ,
 » boubi , boubous sommes-nous au fond ?
 » ah je me meurs ! mais viens donc ici nous
 » aider , crioit frere Jean , au lieu de mo-
 » ribonder , met la main à l'estaransol ,
 » gare la pane , hau amure , amure , bas ,
 » peste soit du pleurard qui nous est nui-
 » sible au lieu de nous aider. Ha ! oüi ,
 » oüi , oüi , reprenoit Panurge , vous suis
 » nuisible , mettez-moi donc à terre afin
 » que puissiez à l'aïse manouvrier tout
 » votre soul.

» Or icelle tempête , ou tourmente ,
 » comme voudrez , commença à pren-
 » dre fin à force de durer , comme tou-
 » tes choses mondaines : terre , ter-
 » re , cria le Pilote , & jugés bien

344 P A R A L L E L E , &c.

» quelle jubilation s'ensuivit , à quoi prit
» la plus forte part le craintif Panurge ,
» qui descendant le premier sur l'arène ;
» disoit : ô trois & quatre fois heureux
» jardinier qui plante choux , car au moins
» a-t'il un pied sur terre & l'autre n'en
» est cloigné que d'un fer de besche.

Or remettons tempête d'Homere à la
prochaine mercuriale ainsi que plusieurs
autres bribes des deux autheurs que nous
paralleliserons par maniere de passe-tems
Rabelaisien & non dogmatiquement : chose
que trop repeter ne puis ; car pires sourds
n'y a que ceux qui ne veulent point
entendre.





REFLEXIONS
SUR LA TRAGEDIE
DE RHADAMISTE
ET DE ZENOBIE.



L'Auteur de Rhadamiste & Zenobie, Tragedie nouvelle, m'en avoit promis la critique, & l'avoit en effet commencée de bonne foi sans se ménager lui-même ; mais n'ayant pas le loisir de la finir pour ce mois-ici, il a trouvé bon qu'on mît dans le Mercure les plus vives critiques qu'on pourroit m'envoier contre sa pièce ; j'admire son courage ; il en faut encore plus pour vouloir bien s'exposer à la censure des autres que pour se censurer soi-même : les coups qu'on se porte à soi-même, sont toujours flattez ; notre main mollit, malgré notre résolution.

l'on craint de se bleſſer , ou du moins l'on ne choiſit point les endroits mortels , il n'y a que les deſeſperez qui ſe frappent de toutes leurs forces.

Quelqu'un dira que l'auteur ne riſque pas beaucoup en s'expoſant , & qu'au milieu des applaudifſemens publics on eſt peu ſenſible aux traits d'une critique particulière; je crois au-contraire que la proſperité rend les hommes plus ſenſibles à la correction , en les rendant plus orgueilleux.

Un auteur humilié par la chute de ſa pièce , paſſera condamnation ſur tout ce qu'on voudra , pourvû qu'on ait la bonté de louer quelque choſe dans ſon malheureux ouvrage ; mais un auteur enflé d'un grand succès , croit d'abord qu'Apollon l'a couronné Roi des autres auteurs , & brûleroit de bon cœur la main ſacrilege qui oſeroit toucher à ſes lauriers.

Monſieur de Crébillon eſt d'un caractère fort oppoſé à celui-là , & dans l'ébauche qu'il m'a fait voir , non ſeulement il convient de tous les défauts qu'on trouve dans ſa pièce ; mais il en fait remarquer auſquels perſonne n'avoit penſé. Pro-

fitons donc de l'occasion , pour mettre dans mon Mercure la premiere critique de Théâtre que j'aie osé hasarder ; on ne trouve pas souvent des Auteurs qui se présentent de bonne grace , profitons , abusons même du bon esprit de celui-ci , ataquons-le sans quartier ; portons le fer & le feu dans sa tragedie , il ne faut point épargner un ouvrage dont les défauts ne sçauroient diminuer la réputation : Il restera toujourns dans celui-ci assez de beautez hors d'atteinte pour faire avoüer au plus grand nombre , que Rhadamiste est une excellente piece de théâtre.

En voyant réussir une piece, les critiques malins s'attachent à chercher dans les regles établies , des raisons pour prouver qu'elle n'a pas dû plaire ; & moi je chercherois volontiers dans ce qui a plu , des regles nouvelles pour corriger les anciennes ; car ce qui plaît contre les régles connues , plaît sans doute par d'autres regles qui n'en sont pas moins bonnes , quoiqu'on ne les connoisse point ; ce sont celles que je voudrois chercher , plutôt que de condamner tout ce qui n'est pas conforme aux anciennes.

Il est sûr , par exemple , que la simplicité du sujet, est une regle essentielle au Poëme. Celui de Rhadamiste & Zenobie est pourtant très-composé; il n'a pas laissé de réussir.

Faisons voir d'abord que jamais sujet de tragedie ne fut plus chargé de faits & d'intérêts , nous tâcherons ensuite de trouver quelques raisons pour justifier le Public de ce qu'elle lui a plu malgré ce défaut.

Pour exposer son sujet , l'Auteur fait voir que *Zenobie sous le nom d'Ismenie* , est esclave de Pharasmane en Iberie ; que Pharasmane étoit frere de Mithridate; que Mithridate étoit pere de Zenobie; que Pharasmane voulant tromper Mithridate, lui avoit remis son fils Rhadamiste dès l'enfance, pour l'élever auprès de lui, comme destiné à épouser Zenobie; que Pharasmane redoutant dans le cœur une pareille alliance, avoit promis Zenobie à Tiridate , qu'il avoit engagé dans son parti; qu'ils étoient entrez ensemble dans les Etats de Mithridate; que Mithridate indigné contre son frere , avoit fait retomber sur le fils le crime du Pere ; que Mithridate voulant détacher Tiridate du parti de Pharasmane , avoit offert à ce Parthe sa fille déjà promise à Rhadamiste , que cet amant indigné à son tour , avoit

SUR RHADAMISTE. 349

achevé de désoler les Etats de Mithridate qu'il en avoit chassé ; qu'ensuite ayant forcé Pollion à lui livrer le malheureux Mithridate, il l'avoit fait mourir, dans les tems qu'il promettoit à Zenobie de la rétablir sur son trône, pourvû qu'elle voulût l'épouser ; qu'elle y avoit consenti dans cette espérance, n'étant point instruite de ce meurtre ; qu'ensuite Rhadamiste poursuivi par Pharasmane avoit poignardé Zenobie, & l'avoit jettée dans l'Araxe, & avoit ensuite lui-même été immolé à la *fureur de son pere.*

Ce n'est pas tout, il a fallu encore que l'auteur apprit comment Zenobie & Rhadamiste se retrouvèrent en vie chacun de leur côté ; & comment Zenobie prise sur les Medes par Arsame a été amenée en Iberie.

Voilà les faits qui fondent la fable ; voions à présent les interêts qui doivent faire agir les personnages. Zenobie aime Arsame, elle hait Pharasmane, elle a un reste de pitié pour Rhadamiste, elle a la mort de son Pere à venger, la mémoire d'un Epoux qui l'a poignardée, à respecter ou à détester : il faut ou qu'elle épouse

350 REFLEXIONS

Pharasmane , ou qu'elle s'expose à son courroux ; elle craint que Pharasmane ne se venge d'elle sur son amant ; elle a de plus des prétentions sur l'Arménie : Voilà bien des affaires pour cette Princesse , & pour le spectateur : cependant , à peine Rhadamiste paroît-il sur la scène , qu'il faut encore s'intéresser à la reconnaissance du mari & de la femme ; à celle du père & du fils ; & à celle des deux frères . . . Il n'y a point de sçavant critique , qui tenant son Aristote en main , n'eût prédit la chute d'un Poëme si compliqué ; c'est cependant cette multiplicité d'intérêts qui fournit tant de belles situations , auxquelles l'Auteur doit le succès extraordinaire de sa pièce.

J'admire avec quel art il a débrouillé son cahos , en jettant tout l'embarras de son sujet presque dans un seul récit : mais le coup de maître , c'est d'avoir rendu ses plus belles scènes presque indépendantes de tous ces faits nécessaires , seulement pour fonder la pièce , mais dont le spectateur n'a pas besoin pour en goûter les beautés : par exemple dans la scène de la reconnaissance dès qu'on sçait que Rhadamiste a poignardé sa femme , & qu'ils se croient morts ,

SUR RHADAMISTE. 351

reciproquement , cela suffit pour goûter la beauté de ce moment de surprise qui fait un si grand plaisir : c'est ainsi que par la simplicité de chaque scene en particulier, il a garanti la piece du tort que lui pouvoit faire un sujet trop composé.

L'auteur, qui s'est bien douté qu'on ne trouveroit pas vraisemblable que Rhadamiste fut inconnu à Pharasmane & à Arsame , n'a pas épargné l'art pour fonder cette vraisemblance ; mais elle ne s'aperçoit pas du premier coup d'œil, & c'est un défaut.

Rhadamiste , Arsame , & Hieron , arrivent de trois Provinces différentes presque à la même heure , dans le Palais de Pharasmane où est Zénobie : cette rencontre tient un peu du Roman , il y manque une espèce de vraisemblance ; mais si-tôt qu'on voit tous ces personnages en action, ils font tant de plaisir , qu'ils nous transportent au-dessus des réflexions ; & quand on se sent entraîner par le merveilleux , on regrette peu le vrai-semblable.

L'Auteur fait jouir à merveille les quatre principaux caracteres de sa pièce , car quoique celui de Rhadamiste ait quel-

qu'affinité avec celui de Pharasmane , en ce qu'ils sont tous deux vicieux , la différence de leurs vices est aussi sensible , que celle qu'on remarque entre la vertu de Zenobie, & celle d'Arfame ; & quand il oppose les vices de Rhadamiste à la vertu de Zenobie , & la barbarie du Pere à la vertu du Fils , c'est un contraste nouveau presque à chaque scene.

Je pense sur l'excellent caractère de Zenobie tout ce qu'en a dit M. ** dans ses réflexions. Quelques personnes ont trouvé sa vertu trop outrée , mais comment en juger ? personne n'a pu régler encore le point d'élevation des vertus de Théâtre ; voudroit-on une vertu ordinaire qui , pour ainsi dire, tenant encore à la nature, fut toujours aux prises avec la foiblesse humaine ? cette sorte de vertu est plus touchante ; mais une vertu surnaturelle est plus admirable, choisissez entre Racine & Corneille.

M. ** a parfaitement prouvé que le caractère de Rhadamiste n'est point propre au Théâtre, parce qu'il est bizarement composé de grands remords & de grands crimes : j'avoué qu'on ne peut s'intéresser à

un

* M. L'Abbé de Pons dans sa critique de cette Tragedie.

un tel homme ; mais peut-être que sans ses remords , Rhadamiste eût été trop odieux pour le théâtre , l'auteur sans doute lui en a donné , pour suspendre de tems en tems la haine & l'horreur que son caractère inspire ; mais ces remords ne nous doivent point interesser pour lui , puisque la plupart sont moins des retours de vertu que les effets de son amour pour Zenobie , & loin de tenir compte à un scelerat de ces sortes de remords , on ne devoit pas même lui sçavoir gré d'une belle action que l'amour seul lui feroit entreprendre , comme on ne doit point excuser dans un grand homme , un crime que l'amour seul lui fait commettre.

Supposons que l'auteur soit blâmable d'avoir mis sur la scene un caractère aussi bizarre que celui de Rhadamiste , il est loüable d'avoir si bien soutenu cette bizarrerie , de l'avoir renduë si étonnante , si terrible , si merveilleuse enfin qu'elle a reussi. Il a fallu de la hardiesse pour hazarder un tel coup au Théâtre : quelque auteur ajoutera qu'il a fallu du bonheur pour l'y faire réussir ; mais quand les grands coups réussissent , il faut croire qu'il y a dans ceux

qui les hazardent quelque chose de plus que du bonheur.

Le caractère de Pharasmane me paroît grand & bien soutenu, à la dernière scène près; il s'y attendrit trop, il semble que l'auteur, moins hardi qu'à son ordinaire, n'ait osé franchir la bienséance des mœurs paternelles, pour achever ce fier caractère comme il l'avoit commencé.

Le caractère d'Arfame ne paroît pas si beau dans sa première scène, que dans la suite; l'amour ne sauroit l'excuser d'avoir abandonné des lieux commis à son devoir. Dans la démarche qu'il fait ensuite contre son père, l'amour affoiblit encore sa vertu, mais elle reprend vigueur dans son entrevue avec Rhadamiste, il en sort plus vertueux qu'il n'y étoit entré.

Je suis charmé comme M. ** de la scène de l'Ambassade, & fâché comme lui qu'Hieron l'interrompe; d'autant plus que Pharasmane grand politique, ne doit pas donner audience à deux Ambassadeurs en présence l'un de l'autre.

La scène de la jalousie qui est encore plus belle à mon gré, finit au contraire mieux qu'elle ne commence; car Rhada-

misté ne doit point être si étonné de trouver Arsame avec Zenobie ; il ne doit être jaloux qu'au moment qu'il voit son secret revelé par sa femme : tout ce qu'elle dit dans cette scene me paroît admirable d'un bout à l'autre , & sur-tout cet endroit.

Vous ne connoissez pas l'époux de Zenobie.

Qu'elle fait bien sentir en ce moment que Rhadamiste est capable de la poignarder une seconde fois , qu'elle le connoît pour tel , & qu'envisageant tout le péril , elle s'y expose par devoir & par vertu ! c'est ce qui prépare parfaitement ce beau Vers par où elle finit.

Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon Epoux.

Quelques-uns de ceux même qui ont admiré ce grand trait , ont entendu par le mot de vertu , sagesse , fidelité conjugale ; peut-être parce que le mot de vertu dans la bouche d'une femme , nous porte d'abord à cette idée ; mais il est clair que le mot de vertu signifie en cet endroit , courage & résolution , & que le Vers où il est placé n'est si-beau, que parce qu'il renferme toute l'idée que l'Auteur nous a donné du caractère de Zenobie.

Lorsque dans le cinquième Acte on vient avertir Pharasmane qu'on enleve sa maîtresse, il ne devrait point s'arrêter à parler à Arsame, il doit courir après le ravisseur; c'est le premier mouvement qu'il doit avoir, comme celui d'Arsame est de l'avertir qu'il va tuer son fils.

A l'égard du dénouement, il doit faire plaisir en délivrant Zénobie d'un jaloux furieux, & en nous laissant entrevoir qu'Arsame sera quelque jour heureux.

Comme je ne me suis point engagé à faire une dissertation complète, je passe encore plusieurs beautés, & peut-être quelques défauts.

On en doit beaucoup pardonner en faveur des beaux Vers, des pensées vives, & des grands sentimens, & sur-tout en faveur de la difficulté des Pièces de Théâtre, dont la plus parfaite est toujours très-defectueuse; c'est dans ce genre d'écrire qu'on ne doit point chicanner un Auteur qui a bien fait, sur ce qu'il auroit pû mieux faire.

Je rapporte ici, non comme une louange, mais comme un simple fait historique à mettre dans les Registres du Par-

SUR RHADAMISTE. 357
nasse, qu'il y a eû deux Editions de cette
Tragédie en huit jours, & que ses repré-
sentations, ayant commencé long-tems
avant le Carnaval, elle a franchi avec vi-
gueur le Carême entier, apparemment
qu'après Pâques nous ne la verrons expirer
que par le départ des Officiers.





P A R A L L E L E
DU BOUCLIER D'ACHILLE
DANS L'ILIADE D'HOMERE,

ET DANS L'ILIADE
DE MONSIEUR DE LA MOTTE,

*P A R lequel chacun jugera de ces deux Au-
teurs, selon qu'il sera plus ou moins preve-
nu ou pour les anciens, ou pour les mo-
dernes.*

LE Poëte ancien fait graver par un Dieu
sur le bouclier d'un guerrier terrible &
irrité, des danses de Villageois & de Vil-
lageoises, des Avocats qui plaident, &
cent autres sujets aussi peu convenables à
l'action présente, & au caractère du Héros.

Le Poëte moderne a supposé que Vul-
cain forgeant un bouclier exprès pour
Achille & pour la guerre de Troie, de-
voit y graver des sujets qui eussent rap-
port à cette guerre.

Les Noces de Thétis & de Pelée trou-
blées par la discorde qui tient en main
la pomme d'or.

PARALLELE DU BOUCLIER. 119

Le jugement de Pâris qui attire la colere de Junon sur les Troyens.

L'enlèvement d'Helene par Pâris qui fut si fatal à Troye.

Notre Poëte modernes'est contenté de faire parler les expressions & les attitudes des figures gravées dans le Bouclier d'Achille.

Homere met des figures vraiment parlantes; il rapporte leurs conversations en dialogue, & cela suppose que l'on voyoit sortir de la bouche de chaque figure gravée de longs rouleaux de papier, où leurs conversations étoient écrites, comme on voit dans nos Tapifferies gothiques.

Homere fait plus, il nous peint jusqu'au son des voix & des harpes. La gravûre des anciens représentoit donc les sons; c'est dommage qu'un si beau secret se soit perdu.

Une chose m'étonne encore dans le Bouclier ancien. J'ai calculé à peu-près combien pouvoient tenir de place toutes les figures dont Homere compose ses Groupes, en donnant à ses figures seulement un pouce de hauteur, ce Bouclier devoit avoir plus de trois toises de largeur.

Le Bouclier de Monsieur de la Motthe

360 PARALLELE DU BOUCLIER.

est moins chargé d'ouvrage , & les figures n'y changent point de place ni d'attitude comme dans Homere , qui fait du Bouclier d'Achile un tableau changeant comme ceux qu'on montre à la foire.

Notre Poëte n'a mis dans sa description que ce qui pouvoit vraisemblablement être gravé sur un bouclier , en supposant même les figures assez grandes , pour être vûës par les compagnons d'Achille ; que la représentation (par exemple) de l'enlèvement d'Helene devoit exciter à la vengeance.



REPONSE.



REPONSE APOLOGETIQUE

*de l'Auteur du Mercure Galant,
au Mercure de Trevoux.*



N de mes Amis vint me dire l'autre jour que le nouveau Mercure de Trevoux se déchaînoit contre moi. Vous plaisez, lui répondis-je, ceux qui se sont associez pour cet ouvrage sont trop sensez & trop habiles pour prétendre gagner l'estime du Public par un début satirique ; je suis persuadé qu'ils auront pris la voie la plus polie & la plus sûre pour détruire mon Livre ; c'est de n'en rien dire du tout, & d'en faire un meilleur. Non, reprit brusquement mon ami, ils ont fait tout le contraire. C'est ce que je ne puis croire, lui répliquai-je, je connois celui qui a formé cette Société ;

362 REPONSE APOLOGIQUE
il est d'un caractère poli, prévenant, doux, affable, & de plus il m'a juré cent fois qu'il étoit mon Ami ; & l'autre jour encore , vous fûtes témoin qu'il m'embrassa cordialement. Je m'en souviens, c'étoit justement dans le tems qu'il travailloit à ceci , me dit mon Ami , tirant de sa poche le Mercure en question ; je l'ouvris , je lus la Preface, après avoir tâché d'en débrouïller le sens , je résolus de la prendre en bonne part , heureusement le stile en est obscur & les pensées louches : on peut les interpreter comme on voudra , je veux croire qu'il n'y a nulle malignité , & que les Auteurs n'ont manqué que de justesse d'esprit : on est plus excusable de ne pas penser juste que de penser malignement ; tâchons donc de justifier leur cœur aux dépens même de leur jugement , & faisons voir qu'ils disent souvent tout le contraire de ce qu'ils croient dire.

Ils ont cru , par exemple faire l'éloge de Mr Devisé, en disant : *Il avoit des qualitez plus precieuses que l'esprit ; il étoit doux & flatteur : il n'estimoit pas tout ce qu'il louoit.* Mr Devisé étoit donc , selon eux , un flatteur qui louoit ce qu'il n'estimoit pas. En

voyant qu'ils donnent cela pour des loüanges, que sçai-je s'ils n'ont pas cru me loüer aussi en me critiquant. Ne puis-je pas, par exemple, interpreter favorablement leur affectation à ne critiquer que mon premier Mercure ? ils approuvent donc les quatre derniers.

Ceux qui auront lû mon premier Mercure, & leur critique, seront étonnés que dans un essay où il m'étoit échappé plusieurs choses très-sujettes à critique, ils aient choisi justement le contraire de ce qu'il falloit critiquer. Ils disent de moi dans ma Preface, *il craint que dans son stile on ne reconnoisse l'Auteur des Amusemens sérieux & comiques.*

Je me suis au contraire trop déclaré pour être l'Auteur de ce Livre, ils auroient pû blâmer cette affectation, s'ils connoissoient ce qui est à blâmer dans un ouvrage.

Il se défie de son naturel, qui le porte au badin & au plaisant, & où en effet il se ramene toujours malgré lui-même. Que veulent-ils dire ? je n'en sçai rien ; car on sçait que quand je plaisante c'est de bon cœur, ce n'est point malgré moi-même, je ne me défie point

364 RÉPONSE APOLOGÉTIQUE
de mon naturel ; ils parlent plus claire-
ment ensuite. *Il égaye les nouvelles des morts ,
& jette sur les mariages une impression de douleur.*
Je n'ai mis dans ces articles que des noms
& des dates ; ils me le reprochent eux-
mêmes : les aurois-je fait rire en disant sim-
plement , *un tel jour mourut un tel & une telle ?*
Mais la supposition la plus fautive est ex-
cusable dans des Auteurs sérieux quand
elle leur produit un trait badin , ils ne
trouvent pas souvent occasion de badiner
agréablement.

Après cela , on doit leur pardonner s'il
leur échappe de pareilles imprudences , ils
n'ont eu que six mois pour travailler à leur
Préface , ils ont employé tout ce tems
à rechercher , à farder , à faire briller leur
style , c'est à quoi ils se sont attachés d'a-
bord ; ils ont commencé par les ornemens ,
ils n'ont pas eu le loisir de fonder solide-
ment l'édifice.

Ils continuent ainsi à briller sur mon pre-
mier volume.

*Cet ouvrage si désiré fut long-temps à paroître , le
vol de Mercure ne fut pas rapide , comme si pour par-
ler dans l'expression de l'Auteur , le grand Dieu
Jupiter lui eût rogné les ailes ; il se montra*

AU MERCURE DE TREVOUX. 365
*sous des traits qui le déguisèrent, & le public ne put
s'empêcher de sourire à ce nouveau visage.*

N'auroient-ils point entendu finesse à ce
nouveau visage? peut être bien, ce badinage
équivoque est digne d'eux ; mais ne per-
dons aucuns de leurs termes, ils sont pré-
cieux & très précieux.

*Le Mercure a une forme consacrée pour
la constitution d'un Mercure il faut y distri-
buer avec précaution des ouvrages dans l'espece de
litterature la plus riante il faut de la Criti-
que dans les loüanges, & des loüanges dans la
critique.*

Je n'ose ni louer ni critiquer ces gen-
tillesses, car le public malin ne trouveroit
que de la critique dans mes loüanges, &
ne trouveroit point de loüanges dans ma
critique.

*Il doit être à peu près du Mercure comme des
Poëmes Dramatiques, où l'auteur doit toujours
se dérober.*

Voilà une vraie question sçavante à pro-
poser. Quel rapport y a t'il entre un Poëme
Dramatique & le Mercure Galant, &
quelles regles leur sont communes?

Voici par où ils finissent, Nous esperons de

366 REPONSE APOLOGETIQUE
*l'équité du Public qu'il regardera nos Nouvelles
comme le correctif de celles du Mercure de Pa-
ris.*

Je m'imagine entendre crier dans la Foire Saint Laurent : *ce sont ici les véritables ; c'est nous qui distribuons des loüanges , de l'encens délicat... & des illustrations...* Ils veulent sans doute attirer les meilleures pratiques ; autre faute de jugement : croient-ils que les personnes censées voudront se placer dans un Mercure , où l'on affiche qu'on donnera des loüanges , & dont les Auteurs disent que c'est une qualité précieuse de louer ceux qu'on n'estime pas ?

A mon égard j'ai affiché dans ma première Préface , que *je n'avois point d'éloges à vendre* ; car je ne prétends attirer que ceux qui ne sont point affamés de fausses loüanges , c'est à dire ceux qui en méritent de véritables.

A propos de ceux qui méritent de véritables loüanges , je croi que Mr. L. B. aura été bien étonné de se trouver dans la Préface de ces Messieurs ; ils ont voulu prévenir le public pour leur ouvrage , en lui faisant accroire qu'ils sont entrés dans l'idée de cet illustre Abbé qui est à la tête des

AU MERCURE DE TREVoux. 367

Lettres , & qui saisit toujours dans chaque chose le point de perfection. Il ne saisira point une loüange si déplacée ; car on ne lui a point communiqué le plan du Mercure de Trevoux , & l'on s'en apperçoit bien.

En parlant du Mercure de Trevoux , j'ai tremblé de peur qu'on ne me crût assez injuste pour confondre les Auteurs du Journal de Trevoux , avec ceux du nouveau Mercure ; quelle différence ! les Auteurs du Journal sçavent joindre la politesse & la moderation à la force de leur Critique.

Fin du Tome cinquième.

S. Zlatin

1.9.89

[VOLT.]

890211



